UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

Le travail ouvrier, identité et parcours socio-économiques : cas de la SOSUMO au Burundi

Iriho, Clovis

2020-11
UB, FLSH
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/136

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT D'HISTOIRE

MASTER DE SOCIO-ANTHROPOLOGIE

LE TRAVAIL OUVRIER, IDENTITE ET PARCOURS SOCIO-ECONOMIQUES : Cas de la SOSUMO au Burundi.

Par :

IRIHO Clovis

Mémoire

présenté en vue de l'obtention du
Diplôme de Master en Socio-anthropologie

Sous la direction de **:**

Professeur Jean-Marie NDUWAYO

Bujumbura, novembre 2020

Identification des membres du jury

1. Président du jury : Professeur MANIRAKIZA Désiré
2. Directeur de mémoire : Professeur NDUWAYO Jean-Marie
3. Secrétaire du jury : NSENGIYUMVA Vénérand (doctorant)

Dédicace

A toutes les personnes qui nous sont chères, nous dédions ce mémoire.

Remerciements

Avec la réalisation de ce mémoire, nous tenons à remercier les différentes personnes qui ont contribué à son aboutissement d'une part, et d'autre part, ceux qui ont permis que chaque étape soit franchie. Ainsi nous remercions particulièrement notre directeur, le Professeur Jean-Marie NDUWAYO pour sa diligence et sa rigueur dans tout le processus, pour que ce travail acquière la qualité requise, dès la conception jusqu'à la présente étape. Cela nous a permis de développer nos potentialités et notre assiduité pour nos travaux de recherche ultérieurs. Nos sincères remerciements s'adressent aussi l'Institut Français de Recherche en Afrique (IFRA-Nairobi) pour l'utile financement de nos travaux de terrain. Nous remercions également tous les intervenants dans le Master de Socio-Anthropologie pour leur détermination à faire de nous des produits dignes de la formation acquise pendant les deux ans. Nous ne manquerons pas de remercier Docteur Eric NDAYISABA pour les différents échanges que nous avons toujours effectués dans le but d'enrichir le présent travail.

Nos remerciements s'adressent encore au personnel de la SOSUMO, tant administratif qu'ouvrier, qui nous a fourni une aide précieuse dans la collecte des données faisant objet de ce mémoire. Certains ont permis que nous ayons un heureux séjour dans ce lieu qui nous était au départ une « terra incognito ». D'autres ont encore fait que notre travail dans le domaine de l'usine soit une précieuse expérience dans l'interaction avec l'environnement social multidimensionnel.

Enfin, que notre famille tant restreinte qu'élargie trouve ici notre sincère reconnaissance pour leur patience, leur soutien tant moral que matériel qui a fait que nous arrivions à ce niveau. N'eut été leur immense contribution, certainement que nous aurions eu beaucoup du mal à y parvenir. La présentation de ce mémoire de Master implique plusieurs sacrifices en amont, qui ont commencé dès les premiers pas du parcours scolaire jusqu'aujourd'hui. Plus encore, nous remercions toute personne qui, de près ou de loin, a contribué, d'une manière ou d'une autre, pour que nous atteignions ce niveau. Nous ne terminerions pas sans adresser encore nos précieux remerciements au Directeur national de la Ligue pour la Lecture de la Bible du Burundi, Monsieur Etienne MUNEZERO, pour ses encouragements et son soutien qui ont toujours attisé notre désir d'aller plus loin. Nous le savons certainement gré pour ce stade.

Résumé

La vie socio-économique d'un individu dépend toujours de son travail. Cela veut dire que l'individu acquiert une identité socio-économique en fonction de ce qu'il fait comme profession. Les identités professionnelles sont plus diverses d'autant plus que les professions sont variées. Toutefois, pour le travailleur, cette identité est liée à la rémunération de son travail. Cette dernière permet à l'individu de construire son parcours en suivant les modifications apportées par le salaire dans sa situation socio-économique. Qu'en est-il du travail ouvrier ?

Le sujet vise à comprendre le travail ouvrier et son intervention dans la construction d'une identité socio-économique ouvrière au Burundi. L'étude de cas que constitue la SOSUMO nous offre une lecture qualitative de la situation de deux types d'ouvriers : les contractuels et les saisonniers. Chaque catégorie expérimente une situation qui lui est propre mais une nette différence se dessine au niveau socio-économique. La principale cause de cette différence résulte du traitement salarial dont bénéficie chacune des deux catégories. Etant une des grandes entreprises industrielles qui emploient beaucoup d'individus au Burundi, la SOSUMO offre un cadre privilégié pour comprendre la condition ouvrière dans le pays. Ainsi une série d'entretiens et d'observations a permis de collecter des données qui nous mettent en contact avec l'ouvrier et ses conditions dans son univers quotidien. L'analyse stratégique nous a permis de nous rendre compte des différentes stratégies mises en œuvre par les ouvriers afin de faire face à leurs conditions.

Dans cette usine, les conditions de vie précaires des ouvriers sont accentuées par le taux de chômage très élevé et de la pauvreté auxquels fait face le Burundi. Cela pousse un nombre important d'ouvriers à se contenter du travail dur et sous-payé, ce qui rend l'évolution de leurs conditions socio-économiques problématique. Pour les contractuels comme pour les saisonniers, les salaires plus bas et qui n'évoluent pas constituent une barrière à leur épanouissement socio-économique. Cela fait donc du travail ouvrier à la SOSUMO plus un travail de survie qu'une profession constructrice d'une identité chez le travailleur. Le présent travail essaie d'apporter une réflexion qui peut servir à la compréhension d'autres aspects du travail ouvrier au sein de la SOSUMO. Ce n'est pas seulement au niveau du travail, mais aussi la compréhension de l'ouvrier dans ses actions et son univers tant professionnel que social. Ainsi à partir de cette monographie, on peut mener une étude comparative par rapport aux ouvriers des autres entreprises du pays.

Abstract

An individual's socio-economic life always depends on his or her work. This means that the individual acquires a socio-economic identity based on what he or she does as a profession. Professional identities are more diverse, especially as the professions are varied. However, for the worker, this identity is linked to the remuneration of his work. The latter allows the individual to build his career by following the changes made by the salary in his socio-economic situation. What about worker?

The subject aims to understand workers' work and its intervention in the construction of a working-class socio-economic identity in Burundi. The case study that constitutes SOSUMO offers us a qualitative reading of the situation of two types of workers: contractors and seasonal workers. Each category experiences a situation of its own, but there is a clear difference at the socio-economic level. The main cause of this difference is the wage treatment that each of the two categories enjoys. As one of the largest industrial enterprises that employ many individuals in Burundi, SOSUMO offers a privileged framework for understanding the working class in the country. Thus a series of interviews and observations allowed us to collect data that put us in contact with the worker and his conditions in his daily world. The strategic analysis allowed us to realize the different strategies implemented by the workers in order to meet their conditions.

In this factory, the precarious living conditions of workers are accentuated by the very high unemployment and poverty that Burundi faces. This leads a significant number of workers to settle for hard and underpaid work, which makes the evolution of their socio-economic conditions problematic. For both contract workers and seasonal workers, lower wages that do not evolve are a barrier to their socio-economic development. This makes worker work at SOSUMO more a survival job than a profession that builds an identity in the worker.

This work tries to provide a reflection that can be used to understand other aspects of worker’s work within SOSUMO. It is not only at the level of work, but also the understanding of the worker in his actions and his universe both professional and social. Thus, from this monograph, we can conduct a comparative study compared to workers from other companies in the country.

Table des matières

Identification des membres du jury ii
Dédicace iii
Remerciements iv
Résumé v
Abstract vi
Table des matières vii
Liste des figures et des tableaux ix
Avant-propos x
Introduction 1
1. Cadre contextuel 1
2. Problématique et hypothèses 2
3. Terrain d'enquête 4
4. Méthodologie 5
5. Structure du travail 6
CHAPITRE I : LE TRAVAIL OUVRIER : CONTOURS THEORIQUES ET SOCIO-HISTORIQUES 8
I.1. L'ouvrier et son travail 8
I.2. La révolution industrielle 9
I.3. La condition ouvrière 12
I.4. De l'ouvrier à la classe ouvrière 13
I.5. L'identité et la mobilité sociale 15
I.6. L'ouvrier au Burundi 17
I.7. Etudier le travail ouvrier : grille de lecture 18
CHAPITRE II. LA SOSUMO : UN UNIVERS COMPLEXE 21
II.1. Considérations géographiques et historiques 21
II.2. L'espace SOSUMO 22
II.3. Configurations socio-spatiales de l'habitat 24
II.4. L'ouvrier de la SOSUMO 30
II.5. Les conditions de travail 32
II.5.1. Les coupeurs et leur travail 33
II.5.2. Les chauffeurs des engins lourds 36

II.5.3. A l'intérieur de l'usine 37
CHAPITRE III : ENTRE PRECARITE ET SURVIE : L'ENIGME DU TRAVAIL SAISONNIER 41
III.1. L'identité du travailleur saisonnier 41
III.2. La journée de l'ouvrier saisonnier 44
III.3. L'inconnu du travail saisonnier 46
III.4. Le coupeur 50
III.4.1. Le regard du coupeur face à son travail 52
III.4.2. Le coupeur et sa stratégie : une résistance pacifique 53
III.5. L'avenir du travailleur saisonnier 56
CHAPITRE IV : L'OUVRIER CONTRACTUEL ET SON PARCOURS 62
IV.1. L'ouvrier contractuel et son identité 62
IV.2. Gagner la vie : la finalité du travail 64
IV.2.1. Structure salariale au sein de la SOSUMO 66
IV.2.2. L'apport de la SOSUMO 67
IV.2.3. L'ouvrier contractuel et sa stratégie 69
IV.3. Agir ensemble et sociabilité ouvrière 76
IV.3.1. Syndicalisme et syndicalisation au sein de la SOSUMO 76
IV.3.2. Les formes de sociabilités ouvrières au sein de la SOSUMO 80
IV.4. De l'usine au quartier : l'ouvrier de la SOSUMO dans son univers social 84
IV.4.1. L'ouvrier dans son univers social 85
IV.4.2. L'ouvrier de la SOSUMO et son parcours 87
IV.5. Les ouvrières de la SOSUMO 93
Conclusion 96
Références bibliographiques 100
Annexes 103

Liste des figures et des tableaux

Figure 1 : Localisation de la SOSUMO sur la carte du Burundi ……. 21

Figure 2 : Image satellite du quartier de résidence des travailleurs de la SOSUMO ……24

Figure 3 : Groupe d'enfants à la recherche d'un terrain de jeu ……27

Figure 4 : Une scène de brûlage de la canne à sucre avant la coupe ……35

Figure 5 : Un ouvrier en sommeil sur une chaise ……..38

Tableau 1 : Structure salariale au sein de la SOSUMO ……66

Avant-propos

Depuis la révolution industrielle dans le monde occidental, le travail ouvrier est un phénomène prééminent et qui intervient dans la configuration de l'univers sociale. Ce phénomène n'est pas resté seulement en Occident mais il s'est élargi sur les autres parties du globe, dont l'Afrique, principalement pendant l'époque coloniale. Il a toujours préoccupé les penseurs particulièrement les sociologues qui s'intéressent à la société et aux dynamiques apportées par le travail dans le vécu des individus. Jusqu'aujourd'hui, avec ses nouvelles mutations, le travail ouvrier continue de réveiller les esprits du monde académique qui y apportent un nouveau regard.

C'est dans ce but que l'Institut Français de Recherche en Afrique de Nairobi (IFRA) et l'Institut des Mondes Africains à Paris (IMAF), ont organisé une école thématique sur les Afriques ouvrières. Cette école a pour objectif d'initier des réflexions collectives sur les transformations de l'ouvriérisation et de la salarisation en Afrique, dans un contexte de croissance économique qui voit s'élargir à nouveau la fraction salariée des classes populaires, et de promouvoir les regards croisés sur l'étude des ouvrières et ouvriers en Afrique et en Europe.

Ainsi nous avons choisi cette thématique qui se rapporte à l'ouvrier de la SOSUMO dans le but de répondre aux besoins de cette école. Le sujet s'articule entre les stratégies et trajectoires individuelles d'une part, et la construction des identités collectives d'autre part. Ces concepts ressortent d'un des trois axes proposés par l'école thématique de l'IFRA et l'IMAF. Abordé à travers une démarche qualitative centrée sur l'observation et l'entretien, le présent travail constitue donc un apport à la recherche d'une compréhension du phénomène de l'ouvriérisation au Burundi à travers une monographie que constitue la SOSUMO.

Introduction

1. Cadre contextuel

Ici comme ailleurs, le travail n'est pas un phénomène nouveau. Il est la condition impérative pour les sociétés humaines, encore plus pour la société moderne. « *Le travail occupe aujourd'hui une place majeure dans l'existence et concerne directement la quasi-totalité de la population*[1] ». Ou pour le dire d'une manière plus simple, le travail fait partie de la condition de l'existence de l'homme. Il est même à la base de toute civilisation humaine. Même si la forme du travail diffère selon les époques, partout où il y a du travail se trouvent des travailleurs. Ainsi tout travail nécessite une main-d'œuvre pour être accompli. Le tournant le plus remarquable des siècles est l'essor du travail ouvrier et du salariat avec la révolution industrielle du XVIIIème siècle. Cette époque marque l'ouvriérisation de la société occidentale à grande échelle. La société industrielle est alors devenue la préoccupation majeure de la sociologie qui est née à cette même époque. Ceci pour dire que « *la place occupée par le travail dans le processus de socialisation au sein des sociétés industrielles a, dès l'apparition de la discipline, préoccupé les sociologues qui ont mis en évidence le rôle grandissant exercé par l'activité professionnelle sur l'identité sociale*[2] ».

A travers les époques, le travail ouvrier a connu des mutations importantes. Elles sont en grande parties liées au développement de la technique. De profondes mutations se sont opérées au départ en Occident, passant du système de production artisanal à la production industrielle. Dans tous les cas, l'ouvrier joue un rôle important dans le processus de production. Le changement du système de production affecte à la fois le travail et l'ouvrier surtout dans son mode de vie. Il est donc plus intéressant de saisir le travail ouvrier en tant qu'objet d'étude privilégié.

Evoluant vers notre contexte, nous remarquons que l'ouvriérisation est un phénomène qui affecte l'Afrique depuis la colonisation. Partout sur le continent, le travail ouvrier s'est développé par la mise en place des plantations, les grands chantiers et les premières usines. Cela fut le cas du Burundi, même si celui-ci n'a pas enregistré de grands progrès pendant cette époque. Comme partout dans les sociétés modernes, le travail ouvrier fait partie de la vie quotidienne d'un bon nombre de burundais. Cependant, il est aujourd'hui très intéressant de s'interroger sur ce travail et ce qu'il implique dans le vécu quotidien de ceux qui l'exécutent. Le présent travail porte sur

[1] RIUTORT, P., *Précis de sociologie*, 4e édition, Paris, PUF, 2017, p380
[2] *Ibid.*

une enquête effectuée auprès des ouvriers de la Société Sucrière du Moso (SOSUMO). Elle constitue une étude de cas pour essayer de comprendre le travail ouvrier et l'identité socio-économique des ouvriers.

Par sa taille, la SOSUMO est l'une des usines qui emploient beaucoup de personnes dans le pays. Sa localisation en milieu rural lui permet d'avoir une main-d'œuvre moins chère et en quantité suffisante. Sa taille et sa localisation nous offrent un cadre intéressant pour comprendre l'objet de ce travail. En saisissant le travail ouvrier au sein de la SOSUMO, on est devant une situation bipolaire, d'un côté le travail saisonnier et de l'autre le travail contractuel. Chacun de ces types de travail comporte une complexité qui lui est propre. Cette complexité est liée à une autre mutation que connaît le monde de l'emploi et du travail aujourd'hui. « *L'époque où l'on rêvait d'un meilleur emploi pour tous apparaît aujourd'hui révolue*[3] ». Orienter donc le travail vers ceux qui sont en train de travailler aujourd'hui en tant qu'ouvriers est plus qu'intéressant, pas seulement au niveau du travail, mais particulièrement au niveau de ce qu'il génère dans la vie quotidienne des ouvriers. Ainsi l'objectif de ce travail est de comprendre les implications socio-économiques et les sociabilités contextuelles qui naissent du travail ouvrier au sein de la SOSUMO. C'est-à-dire que ce travail va nous permettre de comprendre le vécu socio-économique des ouvriers de la SOSUMO suivant leur identité et leur parcours d'une part, et les interactions que les ouvriers entretiennent entre eux et avec leur environnement social d'autre part.

2. Problématique et hypothèses

Dans ses activités, la SOSUMO a recours aux ouvriers de deux types : les saisonniers et les contractuels. Les premiers perçoivent des salaires journaliers pour une période déterminée tandis que les seconds sont embauchés pour des contrats à durée indéterminée. Les deux catégories bénéficient d'un traitement différent. Mais pour les deux catégories, particulièrement pour les saisonniers, le travail paraît peu rémunérateur. En revanche, c'est ce dernier type de travail qui comporte le plus grand nombre d'ouvriers chaque année. Pour toutes ces catégories, l'ouvrier de la SOSUMO fait son travail pour « gagner sa vie » à partir de la rémunération. Pour lui, cela veut dire la recherche des moyens pour satisfaire les besoins de sa famille. A cela, on peut conclure

[3] VERDUGO, G., *Les nouvelles inégalités du travail. Pourquoi l'emploi se polarise ?,* Paris, Presses de Sciences Po, 2017, p7

précocement que l'ouvrier embauché n'a donc d'autres préoccupations que de faire son travail et gagner sa contrepartie. On dirait aussi que l'exécution du travail qui lui est confié devient sa seule préoccupation.

Toutefois, le monde du travail ne concerne pas que le salaire. Le travail a un impact sur les trajectoires sociales des individus[4]. Pour les ouvriers, il engendre des conditions qui leur sont propres. Ces conditions traduisent des niveaux et des modes de vie qui sont similaires. En plus, l'univers du travail est un espace d'interactions entre les individus. Ces interactions se font dans la diversité des catégories des travailleurs et dans la similarité des conditions – même si des particularités individuelles ne peuvent pas manquer. De ces interactions naît une conscience collective qui anime les stratégies mises en œuvre par les travailleurs pour faire face à leur condition. Les liens de sociabilité naissent souvent entre les individus qui partagent la même situation.

Si le travail est à l'origine d'une conscience collective, le cas de la SOSUMO montre ses particularités. Aujourd'hui, des cadres collectifs classiques ouvriers comme le syndicat connaissent un déclin au profit d'autres associations extra-professionnelles. En plus, il apparaît que « gagner la vie » pour un ouvrier de la SOSUMO nous met devant une situation énigmatique. Pourquoi donc l'ouvrier de la SOSUMO s'attache-t-il à ce travail peu rémunérateur alors que, dans cette région réputée pour le travail de la terre, il y a d'autres marges de manœuvre, la possibilité de s'orienter vers d'autres activités ?

Pour répondre à ce questionnement, deux hypothèses sont mises en avant :

- Pour les ouvriers, qui sont en grande partie non qualifiés, le travail à l'usine donne un sentiment valorisant par rapport au reste de la population du quartier ;
- Dans un contexte de chômage élevé, avoir du travail prime sur la rémunération. A la recherche du travail, l'ouvrier ne met pas au premier plan le salaire, mais il cherche d'abord une occupation. L'usine offre un travail régulier, ce qui procure un sentiment de sécurité, pour un certain temps, à l'ouvrier.

Nous aborderons notre questionnement à partir des enquêtes de terrain réalisés pendant la campagne de production sucre en 2019 (septembre-octobre) et dans la période d'inter-campagne

[4] RIUTORT, P.*op. cit.*

de 2020 (mars). Chacune de ces deux périodes présente ses spécificités dans les activités de l'usine. Ce n'est pas seulement au niveau des activités, mais aussi chacune fait appel à des types spécifiques de travailleurs. Etendre le travail sur les deux périodes nous permet d'être en contact avec les différentes facettes que présente le travail à la SOSUMO en général, et le travail ouvrier en particulier.

3. Terrain d'enquête

Le travail qui fait objet de cette présentation a été réalisé dans le domaine de la SOSUMO : l'usine, les plantations et les quartiers résidentiels des travailleurs de l'usine. Au niveau de l'usine et dans les plantations, il était question d'enquêter sur l'environnement et les conditions de travail. Quant aux quartiers, l'enquête s'est faite sur les conditions de vie des ouvriers : la confrontation entre le travail et le profit qu'il génère dans la vie des ouvriers et leurs ménages au quotidien. Même si le terrain est complexe dans son agencement et sa composition, il est localisable dans un espace bien circonscrit.

Entre le 03 et 05 septembre 2019, nous avons effectué une descente pour prendre le contact avec le terrain. Cette descente nous a permis de faire une observation flottante[5] et quelques entretiens exploratoires. Notre première impression fut que c'est un terrain favorable à la conduite de notre travail. Elle nous a permis aussi de prendre quelques indicateurs qui nous ont par la suite guidés dans nos observations et dans l'amélioration de notre guide d'entretien. Une autre descente a été effectuée entre le 09 et le 16 octobre 2019 pour les entretiens proprement dits. Au cours de ce séjour, nous avons visité les ouvriers dans les différents espaces, la journée comme la nuit. Pendant la campagne de production du sucre (juin-décembre) l'usine tourne 24h/24, 7 jours/7. Des tracteurs remorqueurs et des camions transportant la canne à sucre font des va-et-vient jour et nuit. A partir des éléments recueillis, nous avons choisi de travailler sur le département de l'agriculture et le département technique. Ce sont ces deux départements qui comportent beaucoup d'ouvriers par rapport aux autres. Pour l'année 2018-2019, les deux départements ont employé 29 644 d'ouvriers journaliers sur un total de 33 486. Et quant au personnel contractuel, ils avaient 309 travailleurs (toutes les catégories confondues) sur un total de 513. En plus de

[5] Christine SCHAUT, Cours de Méthodes et techniques de recherche qualitatives approfondies, Master 1 Socio-anthropologie, Université du Burundi, 2018

l'importance numérique de leurs ressources humaines, ce sont ces départements qui interviennent dans le gros des activités de l'usine.

Enfin, nous avons effectué une autre descente du 18 au 22 mars 2020. Celle-ci était dans le but de collecter des données relatives à la période d'inter-campagne d'une part, et des données chiffrées et précises pour compléter celles que nous avions les données déjà récoltées. Cette descente nous a permis donc d'être au sein de l'usine pendant une période calme, sans le bruit assourdissant des turbines à vapeur et des moteurs électriques. Seul le choc sec des ferrailles qui tombent, et le bruit des meuleuses se font entendre à l'intérieur de l'usine ; les techniciens sont à l'œuvre. Tous les chariots sont garés en groupes devant l'usine. Pas de va-et-vient des camions et des tracteurs, seuls quelques-uns qui font monter le tourbillon de l'échappement des fumées dans les plantations. Cependant, même pendant cette période, les ouvriers sont à leur travail, autant dans les plantations que dans l'usine.

4. Méthodologie

La présente recherche porte sur les ouvriers de la SOSUMO. Il a été réalisé au moyen d'une démarche qualitative centrée sur l'observation directe et l'entretien semi-directif. Ces deux méthodes sont complémentaires : « *la situation d'entretien est, à elle seule, une scène d'observation, plus exactement seule l'observation de la scène sociale (lieux et personnes) que constitue l'entretien donne des éléments d'interprétation de l'entretien*.[6] » Ou bien comme le dit Muriel Darmon, « *l'étude des entretiens ne se limite pas à celle du texte enregistré mais déborde sur celle de la situation d'entretien et d'enquête.*[7] »

L'observation s'est faite sur le lieu de travail et dans les ménages des ouvriers. Sur le lieu de travail, il a été question d'observer les conditions de travail, de l'hygiène et de la sécurité. Dans les ménages, on a observé l'habitat et son état matériel. Quant à l'entretien, il s'est fait à base d'un guide d'entretien auprès des ouvriers. Dans les séances d'entretien, l'accent a été mis sur les conditions de travail et les conditions socio-économiques, les appréciations sur l'univers individuel et collectif. Ces entretiens ont été réalisés sur le lieu de travail et dans les ménages des

[6]BEAUD, S., « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l' « entretien ethnographique », dans *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, Année 1996, Volume 9, Numéro 35, p336
[7]DARMON, M., « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », dans *Genèses*, 2005/1, n° 58, p98

ouvriers. En outre, des entretiens spécifiques ont été faits auprès des membres du corps administratif de l'usine ainsi que des leaders syndicaux.

Ces deux méthodes sont adaptées au contexte du terrain : un ouvrier dans les plantations, sur la chaise de surveillance des broyeurs de la canne à sucre ou dans son ménage. L'observation est efficace pour enquêter sur les faits matériels (objets physiques) ou les interactions dans environnement social. Nous avons aussi opté pour l'entretien semi-directif compte tenu du groupe qui fera objet de notre travail. En plus, ces deux méthodes permettent la collecte d'une information tout en étant en contact avec l'objet étudié. Dans ce travail, recourir à l'observation et l'entretien nous a permis de voir de près l'expérience des ouvriers dans les différents moments de leur travail et de leur journée. Enfin, le choix de ces méthodes a été le résultat de la contrainte temporelle. Conscient de la distance qui séparait notre terrain et notre résidence permanente, l'observation directe et l'entretien semi-directif nous ont permis de nous adapter à la rigueur que le temps nous imposait.

En plus de ces deux techniques, nous avons aussi utilisé le récit de vie. Le récit de vie est une « *méthode d'entretien consistant à reconstituer la trajectoire de vie des individus en vue de saisir comment leur manière d'appréhender leurs expériences se forme et se transforme au fil de l'existence et des événements qui la jalonnent*[8] ». Se présentant sous forme d'une autobiographie, cette méthode nous a permis d'entrer dans l'expérience des ouvriers retraités de l'usine.

5. Structure du travail

Le présent travail est composé de quatre chapitres :

- Le premier chapitre donne une présentation du travail ouvrier avec ses contours socio-historiques. A la fin, ce chapitre offre une grille de lecture de l'ouvriérisation au sein de la SOSUMO.
- Quant au deuxième chapitre, il se présente dans un style descriptif. C'est la présentation de la SOSUMO dans ses différents aspects de l'espace et du travail ouvrier.
- Le troisième chapitre détaille le travail saisonnier, ses exécutants ainsi que ses différents enjeux.

[8] VAN CAMPENHOUDT, L., MARQUET, J. et QUIVY, R., *Manuel de recherche en sciences sociales*, 5e édition, Paris, Dunod, 2017, pp382-383

- Enfin, le dernier chapitre s'intéresse à son tour aux ouvriers contractuels. Il prend en compte leur espace socioprofessionnel et les interactions qui se font dans leur espace social. Il décrit leur parcours ainsi que leur rationalité pour s'adapter à leur condition. A la fin, ce chapitre met aussi l'accent sur la notion de genre au sein de la SOSUMO.

A la fin de cette présentation se trouve une conclusion. Celle-ci présente les principales leçons issues de la conduite de ce travail, les difficultés rencontrées lors de la collecte des données ainsi que les propositions d'orientations des recherches ultérieures sur ce terrain.

CHAPITRE I : LE TRAVAIL OUVRIER : CONTOURS THEORIQUES ET SOCIO-HISTORIQUES

D'après le point de vue de Hannah Arendt, « *d'une part, le travail est une exigence naturelle, mécanique, attachée à la survie, excluant l'homme de la société pour l'inscrire dans la nature… D'un autre côté, le travail vraiment humain est digne, autonome, son auteur est reconnu comme le créateur de l'œuvre.*[9] » Partant de ce point de vue classique, qu'en est-il du travail ouvrier ? Dans ce premier chapitre, nous allons parler de la notion d'ouvrier et de son travail dans son acception plus large. Nous parlons aussi des différentes situations qui se rapportent à l'ouvriérisation et à son évolution spatio-temporelle.

Toutefois, on ne peut pas parler du travail ouvrier sans attacher un intérêt particulier sur les mutations engendrées par la révolution industrielle dans la conception de ce travail. A partir de là, nous allons voir que l'évolution du travail ouvrier est aussi fonction du développement de la technique. Ce cheminement va nous permettre de partir du monde occidental jusqu'au fond de notre contexte. Dans ce chapitre qui englobe le cadre théorique de ce travail, nous allons terminer par une grille de lecture qui nous permettra de naviguer en ayant une compréhension plus claire des chapitres qui suivent.

I.1. L'ouvrier et son travail

Beaucoup d'auteurs ont essayé de définir ce concept mais ils n'arrivent pas à établir une définition consensuelle de ce qu'est réellement l'ouvrier. Cependant, tous s'accordent sur la notion de travail et de sa nature à être exécuté manuellement. Ainsi l'ouvrier est considéré comme un membre d'un groupe qui réunit l'ensemble des travailleurs manuels salariés[10]. Aussi, « *les ouvriers forment un groupe social défini par la nature de leur travail. C'est un travail d'exécution, manuel et en lien direct avec la production.*[11] »

Faisant référence à ces définitions, l'ouvrier est une personne rémunérer pour effectuer un travail manuel. Par la suite, cette notion fait référence au statut du salariat et à l'exercice d'un travail manuel, généralement dans le domaine de l'industrie. La notion de statut par rapport au travail fait appel à une autre dimension que nous allons avoir l'occasion de développer plus loin dans le

[9] ARENDT, H., *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983 cité par DUBET, F., *Injustices. L'expérience des inégalités au travail*, Paris, Editions du Seuil, 2006, pp134-135
[10] BOUDON, R., et al., *Dictionnaire de la sociologie*, Larousse, 2014, p302
[11] MONTOUSSE, M., et RENOUARD, G., *100 fiches pour comprendre la sociologie*, 7e édition, Bréal, 2017, p141

quatrième chapitre. Rompant avec la sociologie du travail classique, Stéphane Beaud et Michel Pialoux affirment que l'appellation « ouvrier » désigne « *une communauté d'existence concrète, précédant même une conscience d'appartenance à ce groupe.*[12] » Selon ce point de vue, vouloir « ne voir les salariés qu'au travail » conduit à ignorer les trajectoires par lesquelles passent les ouvriers et le rôle des institutions qui structurent la vie sociale[13].

De plusieurs définitions qui existent, nous avons choisi de nous appuyer sur celles que nous venons de mentionner dans la conduite de ce travail. Toutes les définitions mobilisées pour essayer de définir la notion « ouvrier » prennent la base sur la révolution industrielle. De là, cette notion fait référence à une histoire de luttes. Il convient donc de passer par cette période historique pour comprendre l'héritage qu'elle porte pour l'étude contemporaine du travail ouvrier. Cependant, « *le vocable « ouvrier » lui-même est en voie de disparition, sur les lieux de travail comme dans l'espace public, au profit d'autres appellations comme « opérateur », dont la connotation essentiellement technique fait disparaître toute référence à un passé de lutte*.[14] » Avant d'entrer dans tous les détails, il convient de porter un regard rapide sur ce changement radical qui a transformé la nature et l'insertion du travail ouvrier dans le cours de l'histoire de l'humanité.

I.2. La révolution industrielle

La « *révolution industrielle et l'industrialisation sont deux processus étroitement liés, au point parfois d'être confondus. Pourtant, leur nature est fondamentalement différente*.[15] » La révolution industrielle renvoie à l'ensemble des bouleversements éclatés au XVIIIème siècle au niveau de la technique et de la production. Ces bouleversements se manifestent aussi au niveau des rapports sociaux, du travail, des modes et des niveaux de vie. La révolution industrielle est donc connue comme un des grands événements de l'histoire contemporaine. Elle ouvre l'avènement de la société industrielle. « *Les sociétés pré-industrielles ne connaissent ni salariat, ni le marché du travail, la population active est essentiellement familiale. Les rares travailleurs*

[12] RENOU, G., « Beaud S., Pialoux M., Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugot de Sochaux-Montbéliard » dans *Politix*, vol. 15, Premier trimestre 2002, p215
[13] *Ibid.*
[14] *Ibid.*
[15] SERVAIS, P., *Histoire économique et sociale du XXe siècle*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2000, p27

libres (domestiques, valets de ferme, compagnons) sont intégrés et attachés à la famille.[16] » La société industrielle apparaît donc comme une nouvelle époque de l'histoire. Du point de vue anthropologique, c'est la « *division en société archaïque, société intermédiaire et société industrielle qui permet de classer en série évolutive une bonne partie des faits sociaux, et souligne le rôle des facteurs techniques dans les transformations de l'équilibre social*.[17] »

Le travail est un phénomène aussi vieux comme l'humanité elle-même. Depuis que l'homme est, il est travailleur. Le travail le plus ancien de l'humanité c'est le travail manuel (la chasse, la cueillette et la pêche). A travers la grande partie l'histoire, le travailleur est essentiellement attaché au travail de la terre, aux ressources de la nature. Ainsi au Moyen Age, l'existence de l'homme « *est rythmée par le cycle des saisons agricoles, dont toute la subsistance dépend de la terre nourricière, et qui en tire immédiatement toutes ses ressources*[18] ». Pourtant, cela n'excluait pas les autres métiers et l'artisanat moins développés avec une faible production, et parfois le résultat d'une division du travail en fonction des sexes[19]. Max Weber précise aussi que « *la répartition des métiers dépend de l'évolution des besoins et de l'évolution de la technique*.[20] »

La révolution industrielle a donc porté la technique de l'homme à un stade plus avancé. Elle s'est accompagnée par d'autres mutations qui étaient jusque-là inconnues de l'Occident de l'époque. « *Ces développements technologiques étaient étroitement liés aux changements de l'organisation sociale du processus de production, surtout du travail en tant que facteur de production*.[21] » Loin de la seule considération des aspects technologiques et strictement économiques, la révolution industrielle eut aussi des changements importants dans la configuration des rapports sociaux, des changements dans la structure sociale (T. Parsons). Avec le développement de l'industrie à grande échelle, les mutations économiques ont entrainé une modification sensible de la population active qui s'est produite parallèlement à une transformation de la production agricole[22]. La demande énorme en main-d'œuvre dans les industries a attiré sensiblement les

[16] DELAS, J.-P, *Le mouvement ouvrier : naissance et reconnaissance XIXe-XXe siècles,* Paris, Editions Nathan, 1991, p10
[17] CLAVAL, P., *Principes de géographie sociale*, Paris, Editions M.-Th. Génin, 1973, p11
[18] DUBY, G., *L'Economie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, tome 1, Paris, Flammarion, 1977, p64
[19] WEBER, M., *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, Paris, Gallimard, 1991, p141
[20] WEBER, M., *Economie et société,* tome 1, Paris, Plon, 1971, p144
[21] PARSONS, T., *Le système des sociétés modernes*, Paris, Dunod, 1973, p81
[22] SERVAIS, P., *op. cit.*, p29

populations des campagnes qui viennent s'installer dans les aires où se trouve l'emploi (exode rural). Ainsi on peut dire que la révolution industrielle, en plus des techniques améliorées par l'utilisation des machines, s'est accompagnée par une concentration des ouvriers dans les usines. Evidemment, la naissance des grandes usines industrielles est un phénomène qui est propre à cette période.

Les débuts de l'industrie n'ont pas offert automatiquement de meilleures conditions de vie aux ouvriers. L'histoire de la révolution industrielle rapporte des déboires des ouvriers dus à la surexploitation et à la précarité de leurs conditions. C'est ce qui poussa même Karl Marx à dénoncer les conditions misérables de la vie ouvrière[23]. Le développement du travail ouvrier, avec l'industrialisation, s'est accompagné aussi d'une détérioration de la condition ouvrière. Dans cette période donc, même si la population active dans le domaine de l'industrie a augmenté, les conditions des ouvriers ne se sont pas améliorées. Il a fallu une prise de conscience de leur état et une mobilisation jusqu'à la création du mouvement ouvrier pour défendre les intérêts des ouvriers. De là, l'histoire du travail ouvrier est souvent une histoire des luttes, et parfois des plus brutales.

En revanche, la révolution industrielle offre l'autonomie au travail par rapport aux autres sphères de l'existence de l'homme. En effet, dans les sociétés traditionnelles, les activités domestiques et productives étaient largement confondues. A l'époque moderne, « *le travail peut donc se mesurer (en heures effectives), s'individualiser (le salaire exprimé en numéraire) et se distinguer matériellement et subjectivement des autres activités effectuées par l'individu (la vie de famille, les loisirs…), ne serait-ce que la séparation généralement établie entre le domicile et le lieu de travail.*[24] »

La révolution industrielle offre une lecture claire des mutations qui se sont effectuées dans le cadre du travail industriel. Cette lecture nous permet aussi de comprendre les évolutions à l'œuvre dans le travail ouvrier au sein de l'usine. En bref, l'ouvrier n'a pas toujours existé. Son existence est liée à l'émergence de la grande industrie de la révolution industrielle qui s'accompagne avec la naissance du salariat dans les usines.

[23] ETIENNE, J. et al., *Dictionnaire de sociologie*, 3e édition, Paris, Hatier, 2004, p259
[24] RIUTORT, P., *op. cit.*

I.3. La condition ouvrière

Le monde du travail est un espace d'interactions entre les individus. Ces interactions se font dans la diversité des conditions qui vont de pair avec la diversité des catégories des travailleurs. La notion de condition ouvrière a retenu l'attention des sociologues de la tradition marxiste pour mettre l'accent sur le rapport entre classe et conscience de classe[25]. La pensée marxiste met les ouvriers dans une situation d'un groupe exploité par les détenteurs des moyens de production. Ce faisant, la condition ouvrière devient une situation dont il faut faire tout pour se libérer. En revanche, en adoptant la vision wébérienne, on peut définir la condition ouvrière d'une autre manière, en privilégiant la culture ouvrière et la relation des ouvriers avec leur environnement.

D'après la définition de Max Weber, la condition est « *un privilège positif ou négatif de considération sociale revendiqué de façon efficace, fondé sur le mode de vie, par conséquent, le type d'instruction formelle, le prestige de la naissance ou le prestige de la profession*.[26] » Evoquer la condition ouvrière, c'est faire face à une multitude de choses à dire avec l'impossibilité d'en exprimer l'essentiel[27]. Cette multitude est parfois d'une expérience douloureuse. C'est l'expérience de la chaleur ou de l'humidité extrême, du bruit et de la fatigue selon le lieu et la nature du travail. En plus, c'est l'expérience de l' « *appropriation du rythme de production et mise en scène de la dextérité ouvrière*.[28] »

L'individu entre dans le monde du travail par une trajectoire individuelle. Néanmoins, dans le cadre d'une usine, le lieu du travail offre un cadre collectif que les ouvriers ne peuvent pas bénéficier ailleurs. Dans ce cadre, naissent des liens de sociabilité qui concourent à la constitution d'une culture propre au groupe. Les ouvriers forment donc un groupe qui réclame la même condition – la condition ouvrière. Avec l'avènement de la grande industrie, les ouvriers vivaient dans des cités ouvrières situées à proximité de l'établissement industriel. Julian Mischi montre que, dans le cas français, les cités cheminotes « *constituent historiquement le lieu de vie des nombreux militants de la CGT* [Confédération Générale des Travailleurs], *car elles accueillent surtout des célibataires et des jeunes cheminots, particulièrement disponibles pour*

[25] RENOU, G., *op. cit.,* p220
[26] WEBER, M., *op. cit.,* 1971, p314
[27] VEIL, S., *La condition ouvrière*, Paris, Les Editions Gallimard, Collection idées, no 52, 1951, p13 (PDF)
[28] RENAHY, N., « Le village dans l'usine. Trajectoires ouvrières et mises à distance de la hiérarchie » dans *Sociétés contemporaines* N° 99-100, p68

l'action militante.[29] » Ce n'est pas seulement ça, il montre aussi que le fait de vivre ensemble dans la cité est une situation propice à l'action syndicale et revendicatrice. En effet, en plus d'être un espace social, c'est aussi un espace de vie pour les ouvriers. Les conditions de vie dans ces cités peuvent être l'objet d'une revendication comme le sont les conditions de travail dans l'usine.

Etudier la condition ouvrière ne se limite pas seulement sur les conditions de travail. L'étude touche aussi les conditions socio-économiques que les ouvriers expérimentent au quotidien. C'est-à-dire qu'il ne faut pas se contenter seulement de la nature et de l'environnement du travail, il faut aussi tourner le regard vers ce que ce travail produit dans le quotidien des ouvriers qui l'exécutent. La condition ouvrière se rapporte aussi aux liens et interactions qui existent entre les ouvriers dans leur espace social.

I.4. De l'ouvrier à la classe ouvrière

Avec l'essor spectaculaire de l'industrie depuis de la révolution industrielle, dans les pays industrialisés, les ouvriers ont progressé en nombre. Cela influence aussi les autres domaines des activités notamment l'agriculture. En Occident, « *la genèse et la morphologie des groupes ouvriers sont étroitement associées à la longue histoire du passage des agriculteurs et de leurs enfants dans l'industrie.*[30] » Tous les secteurs, en particulier le primaire, ont un grand besoin en main-d'œuvre. Ce faisant, les ouvriers sont devenus numériquement importants jusqu'à devenir un acteur social. C'est-à-dire qu'avec le temps, les ouvriers ont été unis par leurs conditions et leur conscience jusqu'à devenir un groupe influent sur le plan politique et économique. En France par exemple, les ouvriers ont constitué un groupe qui intervient en tant qu'acteur sur la scène économique, politique et sociale[31].

Les ouvriers constituent un « *groupe social auquel on prête le plus volontiers le statut de classe sociale.*[32] » Pour bien comprendre « *les classes sociales, sur le plan historique, font leur apparition à la fin du XVIIIe siècle, et constituent un des effets majeurs de la révolution*

[29] MISCHI, J., « Le bourg, l'atelier et le syndicat. Enquête sur le versant ouvrier des campagnes » dans *Mouvements* N° 84, 2015, p61
[30] MISCHI, J., « Des « paysans » chez les cheminots. Sorties officielles de l'agriculture et logiques distinctives en milieu industriel » in *Sociétés contemporaines,* 2014/4 N° 96, p110
[31] MONTOUSSE, M. et RENOUARD, G., *op. cit.*
[32] RIUTORT, P., *op. cit.,* p450

industrielle qui bouleverse l'ordre social existant.[33] » Penser les ouvriers comme une classe sociale, c'est admettre l'importance de ce groupe dans la configuration des rapports sociaux. Ce que Karl Marx appelle la classe ouvrière ou le prolétariat désigne, pour lui, ceux qui « *ne possèdent que la force de travail (sa capacité à travailler).*[34] » Cette conception renvoie par la suite à la notion de l'exploitation. Le groupe qui ne dispose que de sa force de travail vend sa ressource à ceux qui détiennent des moyens de production. Ces derniers fournissent du travail à ce groupe et paient le salaire en contrepartie du travail exécuté.

Pourtant, Jean-Pierre Delas définit la classe sociale comme un « *ensemble d'individus liés par la conscience de leur appartenance à un groupe.*[35] » Cette définition est plus explicite et lève le masque de la vulnérabilité d'un groupe par rapport à un autre. Ainsi nous pouvons dire que la classe ouvrière est cet ensemble formé par des ouvriers et uni par la nature de leur travail, pour revenir sur les mots de Montoussé et Rénouard. L'appartenance à une même classe fait que les individus partagent des conditions similaires qui traduisent leur niveau et mode de vie. Ce qui rejoint la définition de la tradition wébérienne de ce qu'est une classe. Celui-ci la définit comme étant « *une communauté de destin dont les membres ont des fortes chances de vivre des situations comparables.*[36] »

La conscience d'appartenir à une même classe est le moteur de l'action ainsi que de la transaction entre ouvriers. C'est cette conscience même qui institue une culture qui leur est propre. Dans les pays industrialisés, les ouvriers forment une catégorie caractérisée par une grande sociabilité en son sein.

> C'est pourquoi parler de la culture ouvrière c'est évoquer des groupes, des liens denses, des communautés. C'est parler famille, voisinage, sociabilités locales, associations et fêtes, municipalités, ... Il ne fait aucun doute que l'être-collectif est l'une des grandes formes modales de l'existence ouvrière, non seulement comme « habitus » de fait, mais aussi comme valeur, portée et célébrée de multiples manières par le groupe lui-même.[37]

Ces formes de sociabilités caractéristiques des ouvriers montrent leur volonté de s'unir, une union qui peut être bénéfique dans la défense d'une cause. Cela a même été l'origine du

[33] NISBET, R., *La tradition sociologique,* Paris, PUF, 2012 (1966) cité dans RIUTORT, P., *op. cit.,* p422
[34] MONTOUSSE, M. et RENOUARD, G., *op. cit.,* p133
[35] DELAS, J.-P., *op. cit.*, 1991, p10
[36] MONTOUSSE, M. et RENOUARD, G., *op. cit.,* p134
[37] SCHWARTZ, O., « Zones d'instabilité dans le culture ouvrière » dans AZEMAR, G.-P., (dir.), *op. cit.,* p124

syndicalisme qui est une façon, pour les ouvriers, d'agir ensemble pour une revendication. Ainsi comme l'écrit Alain Touraine, avec l'existence des cadres de revendication collectifs, « *ce n'est pas le travailleur qui se défend mais plus largement le membre d'une communauté attaché à un genre de vie, à des relations familiales et amicales, à une culture.*[38] » C'est donc par-là que nous sommes amenés à penser les logiques et la nature de l'engagement dans l'univers du travail ouvrier.

Dans les sociétés industrialisées, la vie ouvrière est attachée à une mémoire collective. « *Cette mémoire était, en outre, d'autant plus opérante qu'à travers une entraide mutuelle, elle permettait d'assurer collectivement diverses insécurités de la vie sociale, depuis l'information concernant la possibilité d'emploi jusqu'à l'entraide en cas de maladie.*[39] » Dans tous les cas, les individus qui partagent la mémoire ont une forte propension à agir collectivement. « *Par ailleurs, cette mémoire collective qui fut constitutive des modalités de réactions typiques des premières expressions de la conscience ouvrière, expressions inspirant d'ailleurs le mouvement ouvrier, était essentielle à la constitution d'une « conscience fière » en milieu ouvrier.*[40] »

I.5. L'identité et la mobilité sociale

Depuis le début, nous avons vu qu'aujourd'hui, le travail occupe une partie importante de la population. Il a donc une part importante dans la socialisation des individus au sein des sociétés dites industrielles. Dans la diversité de la nature du travail, « *en découlent des identités propres aux actifs qui débordent souvent le strict cadre professionnel.*[41] » On peut donc parler de l'identité ouvrière en faisant référence au groupe d'individus qui exécutent un travail ouvrier, ou dont la source de revenu est essentiellement ce travail. Dans la société actuelle, c'est le travail qui permet la différenciation des individus. « *Dans la vie économique aujourd'hui (comme dans toute économie « développée »), la répartition professionnelle, à savoir la différentiation des hommes d'après leur profession est un fait fondamental.*[42] »

En plus de cela, le travail peut être, pour un individu, un moyen de construire son identité. Comme cet individu est pris dans un système de relations avec son environnement social,

[38] Alain TOURAINE cité dans REMY, J., VOYE, L. et SERVAIS, E., *Produire ou Reproduire ? Tome 2. Transaction sociale et dynamique culturelle*, Bruxelles, Vie Ouvrière/Editions, 1980, p263
[39] REMY, J., VOYE, L. et SERVAIS, E., *op. cit.*, p241
[40] *Ibid.*
[41] RIUTORT, P., *op. cit.*, p380
[42] WEBER, M., *op. cit.*, 1991, p17

l'identité est donc « *un ensemble des caractéristiques qu'un individu se crée à travers ses relations avec les autres au cours du processus de socialisation.*[43] » C'est de ses relations avec son environnement que l'individu réussit à se forger une identité. Dans notre cas d'étude, l'identité de l'ouvrier dépend donc de son identité collective. En effet, comme le précise encore Montoussé et Renouard, « *l'identité individuelle ne peut pas se concevoir indépendamment des identités collectives.*[44] »

Outre cette différenciation qu'il opère en assignant une identité au travailleur, le travail alimente aussi des rêves. Le travail salarié permet de gagner des moyens pour répondre aux besoins de soi et/ou des siens. Par le travail, on aspire aussi à la mobilité sociale en passant par l'amélioration des conditions et du mode de vie. Max Weber disait que, dans cette société industrielle, le passage à la petite bourgeoisie « indépendante » était le but que tout ouvrier s'efforçait à atteindre. Mais il ajouta que la possibilité de le réaliser était de plus en plus mince[45]. Cela montre que, depuis des années, le travailleur dispose des aspirations qui inspirent son action. De là nous sommes amenés à parler de la notion de mobilité sociale. Celle-ci « *est l'ensemble des changements de statuts ou de position des individus ou des groupes sociaux au cours du temps.*[46] » La notion de statut renvoie à l' « *ensemble des positions sociales simultanément occupées par un même individu. Implique généralement l'accomplissement des rôles spécifiques.*[47] » Dans tous les cas, le travail est un élément moteur et catalyseur de ces changements.

Ne se contentant pas seulement des objectifs à long terme, les ouvriers, comme tout autre salarié, ont d'autres aspirations immédiates. « *L'intérêt immédiat de l'ensemble des salariés est, bien sûr, l'obtention d'emplois, l'augmentation des salaires et l'amélioration des conditions de travail liées à la résistance aux cadences et à l'intensification de l'exploitation*.[48] » Ce point de vue s'inscrit dans la vision classique qui ne voyait le travailleur que dans un sens dichotomique de la relation travailleur/salaire. Cependant, comme nous venons de le voir, d'autres considérations entrent en jeu aujourd'hui. Il serait donc plus réducteur de prendre l'action des

[43] MONTOUSSE, M. et RENOUARD, G., *op. cit.*, p108
[44] *Idem*, p109
[45] WEBER, M., *op. cit.*, 1971, p312
[46] PAUGAM, S. (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », PDF
[47] RIUTORT, P., *op. cit.*, p640
[48] CASTELLS, M., et GODARD, F., *Monopolville. L'entreprise, l'Etat et l'urbain*, Mouton, 1974, p117

ouvriers dans le seul angle du vécu immédiat. D'autres logiques entrent en jeu, surtout dans les milieux où dominent les travaux dont la production vise la consommation dans le cadre de la famille. Qu'à cela ne tienne, lorsque cet intérêt immédiat et les aspirations de l'ouvrier ne sont pas satisfaits, il met en œuvre des stratégies qui lui permettent d'y arriver par d'autres moyens supplémentaires.

I.6. L'ouvrier au Burundi

Tout comme le reste du monde, le Burundi est aussi concerné par le travail ouvrier. Toutefois, la forme que ce travail a prise dans le monde occidental avec le XVIIIème siècle est plus récente au Burundi à cause du faible niveau industriel. Les évolutions du travail ouvrier au Burundi datent de la période coloniale. Avant cette période, il y avait certes un artisanat peu développé et qui se limitait à quelques groupes sociaux peu étendus sur le territoire. « *Même aujourd'hui, l'artisanat traditionnel reste cantonné au niveau local et évolue dans un cycle fermé : peu de ventes et pas de surplus ; l'agriculture constituant souvent la principale ressource de l'artisan. Il n'y a donc ni accroissement de la production, ni modernisation de la fabrication.*[49] »

Le développement de l'industrie n'a pas connu de l'essor au Burundi. Les maigres progrès enregistrés pendant la colonisation ont tourné au ralenti ou ont été contraint à fermer avec la décolonisation. Cela a réduit sensiblement le nombre des ouvriers sur le territoire burundais. Toutefois, « *ce développement est indispensable. La pression démographique, la réduction des terres cultivables imposent l'industrialisation mais beaucoup de facteurs gênent encore l'industrialisation*.[50] » Comme nous l'avons vu ci-haut, c'est le développement industriel qui a boosté le travail ouvrier dans les pays développés.

Avec une population majoritairement jeune, « *le Burundi dispose d'un atout qui repose sur l'existence d'une main-d'œuvre nombreuse.*[51] » Après l'indépendance, tout n'a pas été perdu. Certaines industries ont persisté et d'autres sont nées. C'est le cas de la SOSUMO, née au début des années 80, et aujourd'hui occupe la troisième place du top 10 des entreprises industrielles du Burundi[52]. Ce travail est donc consacré à cette merveille industrielle du Burundi. Il va nous

[49] BIDOU, J.-E. et al., *Géographie du Burundi*, Paris, Hatier, 1991, p213
[50] *Ibid.*
[51] *Ibid.*
[52] Classement de 2019 de l'Institut des Statistiques et des Etudes Economiques du Burundi (ISTEEBU) publié par https://www.jimbere.org/industrie-burundi-entreprises-bujumbura-classement/ consulté le 15 mai 2019 à 15h17

permettre de nous plonger dans cette dépression géographique qu'occupe la région du Kumoso, à la rencontre des ouvriers dans leur univers socioprofessionnel.

I.7. Etudier le travail ouvrier : grille de lecture

Ce travail est consacré à l'étude du travail ouvrier dans ses aspects socioprofessionnels au sein de la SOSUMO. Pour étudier l'ouvriérisation, en tant que phénomène social, plusieurs approches sont possibles. Cependant, pour le présent travail, nous avons opté pour de la théorie de l'analyse stratégique. Celle-ci met l'accent sur l'acteur, qui est l'individu social, et sa rationalité. Elle met au centre l'individu dans son milieu social.

L'analyse stratégique est une théorie présente dans la sociologie française à partir des années 1960. Elle a été rendue célèbre par la parution l'ouvrage de Michel Crozier et Erhard Friedberg (*L'acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977). Principal représentant de la théorie, Michel Crozier étudie comment les individus rationnels agissent à l'intérieur des organisations caractérisées par des relations de pouvoir. Il a ensuite transposé son analyse à l'étude de la société dans son ensemble[53]. Plus précisément, l'analyse stratégique désigne « *un courant de pensée qui met l'accent sur les calculs, les prises de décisions concrètes des acteurs au sein de l'environnement dans lequel ils évoluent.*[54]»

L'analyse stratégique renvoie alors à la notion de l'action stratégique. « *Désireux de penser les logiques déployées par les acteurs en situation, les tenants de l'action stratégique ont été amenés à s'interroger en pratique sur la notion de rationalité en s'inspirant des travaux de l'économiste américain Herbert Simon (1916-2001).*[55] » Ainsi, pour Michel Crozier, « *l'individu est rationnel (il met en œuvre des stratégies), même si sa rationalité est limitée par l'imperfection des informations qu'il dispose.*[56] » L'information que cherche à disposer l'individu est relative à son environnement. Cependant, cette information ne se livre pas à lui en totalité, ce qui limite sa capacité à prévoir la situation pour mettre en œuvre ses stratégies. « *Soucieux de conduire des travaux empiriques, les sociologues de l'action stratégique s'écartent du débat classique individualisme-holisme, souvent hâtivement retraduit de façon suivante : l'individu est-il*

[53]MONTOUSSE, M. et RENOUARD, G., *op. cit.*, p58
[54] RIUTORT, P.,*op. cit.*, p200
[55]*Ibid.*
[56] MONTOUSSE, M. et RENOUARD, G., *op. cit.*

« libre » ou « contraint »?[57] » Par contre, ce que cette approche a en commun avec l'individualisme méthodologique est qu'elle se situe du côté de l'acteur et de ses raisons. Mais pour Crozier et Friedberg, l'acteur dispose d'une marge de liberté qui lui permet de contrôler la situation[58]. D'une manière concrète, « *l'acteur, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, conserve toujours une marge de manœuvre, dans la totalité des actions possibles : des zones d'incertitude demeurent et attestent l'absence de régulation absolue*.[59] »

De ce fait, nous comprenons ce qui suit :

> L'acteur envisagé par l'analyse stratégique n'est donc jamais réductible à un être appliquant un ensemble de principes intériorisés au cours de son processus de socialisation, dont le comportement se révélerait alors en grande partie prévisible. Au contraire, l'acteur social fait figure de stratège capable, au sein des organisations (cadre des travaux empiriques de ce courant), de se fixer un certain nombre d'objectifs précis à atteindre et de s'en donner des moyens.[60]

Cependant, « *les stratégies des acteurs sont largement commandées par la place que chacun occupe dans l'organisation.*[61] » Ainsi l'analyse stratégique accorde l'importance l'individu et à la situation qu'il vit au sein de son environnement social, ce qui justifie les stratégies qu'il met en œuvre.

Le présent travail est centré sur l'ouvrier et son travail. Quant à l'analyse stratégique, elle est déployée fondamentalement dans les organisations. Toutefois, Michel Crozier lui-même, en transposant son analyse sur l'ensemble de la société vient à rendre compte que :

> Le pari méthodologique consiste donc à affirmer que l'analyse stratégique n'est pas enfermée dans l'organisation mais que toute forme d'action collective, même la plus diffuse, peut obéir au même cadre analytique… L'analyse stratégique a alors l'ambition d'abandonner ou de dépasser son domaine initial d'investigation – les organisations – au profit d'une perspective générale s'attachant à l'étude de l'action sociale et aux différentes formes d'action collective.[62]

Introduire l'approche de l'analyse stratégique pour étudier l'ouvrier et son univers nous permet de porter le regard sur l'individu et ses stratégies d'une part, et sur ses interactions avec son environnement d'autre part. Tout en mettant en œuvre leur stratégies, « *les individus, de leur*

[57] RIUTORT, P., *op. cit.,* p201
[58] *Ibid.*
[59] *Ibid.*
[60] *Ibid.*
[61] *Ibid.*,p202
[62] *Ibid.,* p204-205

côté, sont également le fruit de multiples actions réciproques qui forment la trame de la vie sociale.[63] » Cette approche va nous permettre donc de comprendre l'individu en tant que lui, mais aussi en tant qu'un membre d'un univers social avec lequel il est en permanente interaction. Par-delà la multiplicité des interrogations auxquelles ce travail vise à répondre, la théorie de l'analyse stratégique nous conduira à saisir les différentes dimensions du travail ouvrier au sein de la SOSUMO.

[63] MONTOUSSE, M. et RENOUARD, G., *op. cit.*, p57

CHAPITRE II. LA SOSUMO : UN UNIVERS COMPLEXE

Après le premier chapitre qui englobe le cadre théorique de ce travail, le présent chapitre consiste à décrire la SOSUMO – l'objet de ce travail, dans sa configuration socio-spatiale. L'intérêt, dans ce chapitre, va être mis sur la complexité qui s'observe au niveau de l'espace, mais aussi au niveau des interactions entre les individus qui peuplent cette localité. Cependant, nous allons commencer par une brève présentation géographique ainsi qu'un bref aperçu historique pour comprendre le contexte des éléments qui vont suivre dans les pages suivantes.

II.1. Considérations géographiques et historiques

La Société Sucrière du Moso (SOSUMO) est une industrie agro-alimentaire qui produit le sucre à partir de la canne à sucre. Elle est localisée dans les dépressions du sud-est du Burundi, dans la région du Kumoso, non loin de la frontière avec la Tanzanie. Elle se trouve dans la zone Gihofi en commune Bukemba de la province administrative de Rutana. Ses champs de canne à sucre s'étendent aujourd'hui sur plus de 3300 hectares, avec une partie qui s'étend au-delà de la frontière administrative sur la commune Kayogoro de la province Makamba.



Figure 1 : Localisation de la SOSUMO sur la carte du Burundi[64].

[64] Source de la carte : https:www.universalis.fr/atlas/afrique/burundi/ consulté le 19 octobre 2020 à 18h35

Juridiquement, dès sa naissance, la SOSUMO a le statut d'une société mixte (S.M). Elle a été créée en 1982 après les études faites par l'Office National du Sucre (ONASU) dans les années 70. Après des années de multiplication de la canne à sucre, elle a lancé sa première campagne de production en 1988. Ces années d'attente étaient aussi pour construire l'usine. Etant la première et la seule sucrerie du pays, elle a été inaugurée en 1989 au mois d'août. Son ambition était et reste d'être « le pilier du développement de la région », ce qu'elle définit d'ailleurs comme son leitmotiv. Elle a pour devise : « Toujours faire mieux ». Cette dernière est inscrite sur des grandes pancartes qui jalonnent la route à partir d'une distance d'environ 2 kilomètres vers l'usine.

L'usine, tel qu'elle a été construite dans les années 80, est restée la même jusqu'aujourd'hui. Peu de changements ont été apportés au niveau de l'usine. Les progrès ont été réalisés dans le domaine des plantations – les champs se sont élargis avec le temps. Dès le début, les prévisions montraient qu'elle ne pourra pas satisfaire toute la demande du sucre. En effet, la production actuelle tourne autour de 22.000 tonnes de sucre par an alors que la demande est estimée à 35.000 tonnes. Comme cette production ne peut pas satisfaire le marché national, le reste du sucre est couvert par l'importation dans les pays de la sous-région.

Née dans la décennie des ajustements structurels, cela peut expliquer l'image du retrait de l'Etat en faisant de la SOSUMO une société mixte. Mais il faut savoir que l'Etat dispose de 99% des actions, pendant que la Brasserie et limonaderie du Burundi (BRARUDI) et la banque Ecobank partagent 1% des actions. Ce statut de l'usine n'est pas souvent visible, ce qui fait qu'on assimile la SOSUMO à une entreprise publique. Nous avons commencé à questionner le statut de l'usine lors de notre première descente après avoir constaté que tout le matériel roulant est immatriculé au privé.

II.2. L'espace SOSUMO

En plus d'être un complexe agro-industriel à la taille du Burundi, la SOSUMO est une marque visible de l'homme sur le paysage du Kumoso. Au départ, la région était abandonnée à la hantise des maladies et des bêtes féroces. Un retraité qui a vu la SOSUMO naître se rappelle de l'état de la région dans ses débuts : « *C'était vraiment la région de plusieurs maladies, tout le paysage*

était une brousse pleins d'animaux de toutes sortes…[65] » La présence de l'usine a fait de cette région une zone attractive par le travail saisonnier. Bidou et ses collègues signalent d'intenses migrations de travail liées à la coupe de la canne à sucre du Kumoso[66].

Au-delà d'une usine, la SOSUMO semble représenter un territoire géographique bien circonscrit. En effet, il vient rarement à l'esprit les circonscriptions administratives dans lesquelles est localisée l'usine. Cela se montre d'ailleurs par des objets érigés dans cet espace. Dans un carrefour des circulations entre l'usine et les habitations, se trouve un monument de l'indépendance nationale. Dans les autres localités du pays, les monuments de ce genre se trouvent sur les chefs-lieux des communes et portent le nom de la commune. Mais pour notre cas, il porte le nom « SOSUMO ». A côté, se trouve le « Stade SOSUMO ». Ce n'est pas tout, même quand on s'y rend, on prend le bus Bujumbura-SOSUMO, c'est inscrit même sur le ticket. Tout cela nous montre l'impact de la présence de cette usine dans la région, une présence qui restructure même les représentations spatio-administratives.

Enfin, la SOSUMO a permis le peuplement de la région. En plus des habitations des travailleurs de la SOSUMO, des quartiers des particuliers ont été érigés, faisant de la SOSUMO un centre urbain en développement. Ces quartiers sont MUSASA, KIGANDA, GISWAHILI et le nouveau quartier appelé GICACA. Tous ces quartiers sont construits sur le domaine de la SOSUMO. Il existe aussi un hôpital régional et un aérodrome. Aujourd'hui, par sa proximité avec la Tanzanie, la région est parmi les centres dynamiques par le mouvement transfrontalier et par le commerce des produits agricoles. Ces derniers jours, commence à se manifester la présence des institutions financières dont les banques et les microfinances. On cite la Banque de Crédit de Bujumbura (BCB), la Poste et la Coopérative d'Epargne et de Crédit (COOPEC). Tout cela est le résultat de l'implantation de l'usine dans cette région qui était au départ moins valorisée.

Pour notre travail qui s'intéresse à la SOSUMO comme usine, ces informations vont nous permettre de situer le raisonnement qui va suivre en termes des configurations des relations entre l'homme, l'espace et les individus qui peuplent la localité. Naturellement, il y a une forte interdépendance entre les individus d'une part, et les individus avec l'usine d'autre part. La présence de l'usine alimente même des rêves des jeunes natifs qui ne sont pas allés à l'école. Ces

[65]Paul, retraité de l'usine, extrait d'entretien du 22 mars 2020. Note : Tous les extraits d'entretiens qui figurent dans ce travail sont mes traductions libres, car ils ont été faits en Kirundi. Ils se présentent aussi en italique dans le texte.
[66] BIDOU, J. et al., *op. cit.,* p40

derniers y voient, s'ils parviendraient à y entrer, un espoir pour l'avenir. Ce qui revient à dire que, « *dans les régions de mono-industrie, l'entrée à l'usine du coin apparaît même comme le seul avenir possible.*[67] » A la SOSUMO, certains de ces jeunes peuvent y entrer, mais souvent par le travail saisonnier.

II.3. Configurations socio-spatiales de l'habitat

Peu après sa création, la SOSUMO a mise en œuvre une politique de logement de ses travailleurs. A côté des étendues des champs de canne à sucre, elle a érigé un vaste quartier subdivisé en plusieurs blocs. Selon le vocabulaire local, une grande partie de ce quartier est appelée « cité ». L'occupation de ce quartier répond à une certaine catégorisation en fonction des revenus et de surcroît, du niveau de vie. Il est subdivisé en cinq blocs qui ont l'allure des petits quartiers, d'une part, ou des avenues, d'autre part. Selon un ancien ouvrier, la construction des premières maisons date de 1985-1986.



Figure 2 : Image satellite du quartier de résidence des travailleurs de la SOSUMO (Capture d'écran sur portable faite le 15 octobre 2019)

[67]DUBET, F., « Comment devient-on ouvrier ? » dans AZEMAR, G.-P (dir.), *op. cit.*, p139

- Le bloc appelé « NORD » : c'est la résidence des directeurs et des anciens chefs de service. Pour ces derniers, cette résidence permet de garder leur honneur parmi les autres travailleurs. Le bloc est donc fait de maisons plus spacieuses alignées autour d'un jardin. A l'intérieur de ce jardin se trouve un bar appelé « LA PAILLOTTE », un terrain de basketball, volleyball et une piscine. Pendant la nuit, le bar brille aux mille couleurs comme certains bars modernes de la capitale. En plus, au « NORD », il y a aussi une maison d'accueil des haut-cadres de l'Etat. A l'entrée du bloc se trouve une barrière gardée par une sentinelle ainsi qu'un gros projecteur qui éclaire la route pendant la nuit.
- Le bloc « BASE VIE » : Les habitations de ce bloc sont de deux catégories. D'un côté, il y a des maisons vastes avec tous les aménagements à l'intérieur (les douches et les toilettes ainsi que la cuisine), deux chambres et un salon mais aussi un large barza. Ces maisons sont réservées aux chefs de service. De l'autre côté, se trouvent des studios qui sont réservés aux jeunes cadres célibataires. Toutes ces maisons, comme celles du NORD, étaient au départ équipées de chauffe-eaux pour la toilette (aujourd'hui non fonctionnelles au BASE VIE) ainsi que des cuisinières pour la préparation des repas. Dans ce bloc, se trouve aussi une caserne militaire. La présence de cette dernière dans le quartier, tout comme à l'usine, est due à la crise de 1993 et la rébellion qui ont semé l'insécurité dans la région. Toutes les maisons sont rangées le long d'une route qui assure la circulation dans ce bloc. A côté de l'entrée du bloc se trouve aussi un terrain de basketball.
- Le bloc « D » : Ce bloc est réservé aux cadres moyens. Les maisons sont faites de deux chambres et un salon, moins spacieux par rapport au bloc précédent, ainsi que les douches et toilettes à l'intérieur, et un petit barza.
- Le bloc « E » : En principe, c'est l'habitat des travailleurs d'une qualification moyenne, les techniciens A2. Les maisons de ce bloc sont faites d'une chambre, d'une cuisine et d'un petit barza. Ce qui est particulier pour ce bloc, seize (16) maisons partagent quatre (4) douches et quatre (4) toilettes. Le robinet est aussi d'usage commun. Cela oblige aux habitants de faire la queue, principalement le matin, quand ils veulent utiliser ces lieux. Comme les maisons sont petites, les occupants qui ont des familles larges ont construit d'autres maisons à côté qui sont souvent en briques adobes et couvertes de pailles ou de tôles. Comme ils le disent, la SOSUMO a, au départ, résisté à ces constructions

anarchiques. Le défi étant là, elle a fini par céder ; aujourd'hui elle se contente à réguler, en vain, ce phénomène.

- Enfin le bloc « F » : Ce bloc est réservé à tous les autres travailleurs qui, pour la plupart, ne se trouvent pas dans les catégories ci-haut citées. Les maisons de ce bloc ont des caractéristiques qui leur sont propres. Au début, elles étaient composées d'une chambre et d'un barza et étaient prévues pour les travailleurs célibataires. Mais avec le gonflement de la population dans ce bloc, ces maisons ont été transformées, faisant du barza une autre chambre. Cela permet aux travailleurs qui ont des familles qui s'élargissent (ce qui est le constat presque général) de gagner un petit espace. Depuis le début, ces maisons n'avaient jamais été éclairées. Par contre, il y avait de l'électricité dans tous les autres blocs. C'est vers la fin de 2019 qu'on a mis l'éclairage dans le bloc (dans les maisons et les allées). Ainsi ce dernier, selon les habitants, est appelé « *quartier twonone*[68] ». Comme dans le bloc E, seize maisons partagent quatre douches et quatre toilettes et l'adduction d'eau. Signalons que la plupart des habitants ont des familles et des enfants. Ce qui nous amène à déduire qu'en moyenne, trente personnes partagent les sanitaires au nombre ci-haut précisé. Pour remédier au problème de l'étroitesse des maisons, on rencontre partout, ou presque, des maisons en annexe construites par les occupants eux-mêmes. Les maisons sont séparées par d'étroites allées boueuses en période de pluie. Il faut aussi noter une forte promiscuité due à l'agencement des constructions dans cet espace.

[68] Littéralement « quartier pratiquons le mal » pour désigner l'histoire de la consommation du sexe qui marque cet endroit obscur et surpeuplé. Dans le sens courant, « *quartier twonone* » renvoie à la débauche sexuelle où les très jeunes pubères et adolescentes sont abusées.



Figure 3 : Groupe d'enfants à la recherche d'un terrain de jeu dans un coin du bloc E. Leur nombre sur la photo témoigne d'une forte natalité et de l'exiguïté de l'espace dans ce bloc (Photo prise par moi-même le 21/03/2020)

Toutes ces maisons sont louées à une somme qui est retenue à la source au moment de la paie. Cette somme varie selon le type de la maison que le travailleur occupe et évidemment, selon sa fonction au sein de l'usine. Elle varie de 7 000 à 150 000Fbu[69]. Les maisons du Nord se louent soit à 150 000, 120 000, 100 000 ou 60 000Fbu (le coût dépend du type de l'habitation, et bien sûr de qui l'occupe), Base vie à 40000Fbu pour les maisons plus larges et 16000Fbu pour les studios. Dans le bloc D, elles se louent à 30000Fbu, E à 12000Fbuet F à 7000Fbu. Ce qui est commun à tous ces blocs, les travailleurs ne paient ni eau, ni électricité, ils ne paient que le loyer. A propos de ces différences en matière de loyer, le dernier chapitre qui est plus analytique que descriptif va nous éclairer en nous apportant une structure salariale tenant compte des différentes catégories de travailleurs.

Dans les faits, la partie qu'on appelle « cité » est faite par les blocs E et F, et on ajoute D à cause de sa proximité géographique des deux. Aux confins des trois blocs, se trouve une école fondamentale publique avec un cycle supérieur du secondaire. Vivre dans la cité,

[69]Francs burundais (au moment de l'enquête, 1 euro équivalait à 2 050Fbu)

particulièrement dans les blocs E et F n'est pas facile. En effet, ces maisons sont petites mais la majorité est occupée par des personnes mariées. La plupart vit avec des familles. C'est le cas d'un technicien de l'usine qui vit dans F avec six enfants. Avec ses 22 ans de service, il vit toujours dans F. Dans son salon étroit, se trouve des fauteuils de salon avec une armoire et une étagère sur laquelle sont amassées des chaussures. Sur un des fauteuils, est drapée une grosse valise qui contient des habits. L'autre pièce sert de chambre à coucher pour les parents. Comme il le dit, c'est lui qui a fait ce choix. « *Je n'ai pas voulu déménager d'ici, comme tu le vois, j'ai déjà mis des installations qui me permettent de prendre ici comme chez moi. C'est un endroit qui n'est pas bon d'apparence mais nous n'avons pas d'autres choix*[70] ». En effet, dans l'espace devant la maison, il a construit deux maisons : l'une abrite la cuisine et les installations connexes et l'autre comporte des chambres pour les enfants. En plus de ses six enfants (l'ainée est en seconde), il héberge une autre fille de la famille et une bonne qui s'occupe des enfants en bas âge.

Suite à la difficulté de s'adapter à l'usage commun des sanitaires, certains habitants de E et F creusent des fosses en face de leurs maisons. Cela leur permet de sauvegarder leur intimité et d'être un peu autonome. Mais cela complexifie encore les conditions d'hygiène, sachant que l'espace alloué à chaque résidence n'est pas très étendu. Il faut savoir que quatre maisons sont construites en un seul bloc.

Dans la « cité », comme au « Nord », se trouve aussi un bar appelé « LE CERCLE ». A côté de tout cela, d'autres éléments différencient la « cité » des autres blocs (Nord et Base vie). Dans la cité, il existe plusieurs boutiques où l'on vend des articles divers ainsi que des restaurants de fortunes. Par contre, il n'y a aucune boutique ni dans Nord, ni dans Base vie, encore moins dans le bloc D. Et celles qui sont dans D se comptent sur les doigts. Les habitants de ces blocs s'approvisionnent ailleurs. Lors de notre descente au mois de mars 2020, nous avons eu l'occasion de monter au bord d'un véhicule d'un des chefs de service. Ce jour-là, c'était le jour du marché. Avec sa femme, ils allaient s'approvisionner pour faire le stock du riz et de farine de maïs. Ils ont apporté aussi quelques morceaux de viande.

Concernant les boutiques, un ouvrier du quartier F explique pourquoi elles sont beaucoup présentes dans la « cité » et non dans les autres blocs. « *Mais c'est fort simple,* explique-t-il, *au*

[70] NDUWAYO, contractuel dépanneur électrique, originaire de Rutovu, extrait d'entretien du 13 octobre 2019

Nord c'est comme à Kiriri[71]*, il n'y a pas de boutiques.* » Ce phénomène est peut-être témoin d'une différence de revenu qui existe entre la « cité » et le Nord et Base vie. Couvrir les besoins par une autre source de revenu devient l'élément explicatif de ce phénomène. En plus, cela dépend de la situation familiale. C'est le cas des ouvriers dont leurs femmes n'ont pas d'autres occupations. La boutique devient le travail de la femme et de surcroît, un autre moyen d'avoir un revenu supplémentaire. Néanmoins, face à ce phénomène, la notion de statut entre aussi en jeu. En effet, nous avons connu des chefs de service dont les femmes n'ont pas d'emploi mais qui n'ont pas choisi d'installer des boutiques dans Base vie (bien que les raisons du manque de ce choix peuvent être nombreux).

Les deux bars, LA PAILLOTTE et LE CERCLE sont moins fréquentées par les ouvriers des basses catégories. Cela se remarque lorsqu'on s'y rend après les heures de travail. Tous les jours que nous y avons passé, il y avait un nombre d'individus qui ne dépassait pas dix. Le jour où nous avons passé à LA PAILLOTTE avec un guide qui connaissait les gens, vers 20 heures, il y avait quatre personnes en train de prendre la bière. Il nous a fait la présentation et tous étaient des cadres. Cependant, chaque soir, les coins de la « cité » où on vend la bière grouillent de monde. Des explications permettent de comprendre ce phénomène. D'abord, dans les deux bars, le prix est majoré par rapport au prix normal de la bière (100Fbu de plus par rapport aux autres bars). Mais cela n'étant pas le problème, selon un ouvrier qui vit dans E, dans les boutiques de la cité, on peut prendre la bière à crédit et au prix normal pour revenir payer quand le salaire est disponible.

Un autre élément, il est lié à la conception des relations de pouvoir et de la hiérarchie socio-économique dans cet univers. En effet, dit un ouvrier enquêté, « *qui serais-je pour m'asseoir à côté de mes chefs et acheter une bière à un prix très élevé alors que la même bière coûte moins cher dans mon coin. Ce sont des lieux qui sont réservés à ceux qui ont de grands revenus*. » L'autre ouvrier ajoute cette question : « *Comment puis-je aller m'asseoir ensemble avec une personne qui a la possibilité de boire même huit bières sans vider sa poche alors que moi, avec le plus grand effort, je ne dépasse pas deux ?* » Par-là, nous voyons que l'ouvrier a une vision particulière des personnes de la hiérarchie supérieure au sein de la SOSUMO. Eux, ils ont de l'argent et lui qui n'en a pas ne peut pas faire ce qu'il appelle « se comparer aux grands ».

[71] En évoquant Kiriri, il fait référence au quartier de Bujumbura de ce nom qui héberge la majorité des hauts cadres de l'Etat.

Parallèlement, il existe un autre quartier avec ses propres caractéristiques : « le camp des coupeurs » (les coupeurs de la canne à sucre). Communément appelé KIGANDA[72], il se trouve à environ 1 kilomètre de celui que nous venons de décrire. Ce quartier est ouvert pendant la campagne de production du sucre (juin-décembre). Pendant cette période, des gens venus des différents coins de la région affluent pour demander du travail. Quand ils sont embauchés, ils sont installés dans des maisons qui leur sont réservées. Venus des différents horizons, tout le monde se débrouille pour trouver de la nourriture pendant toute la période de la campagne (chaque soir, un tracteur traine une citerne d'eau dans ce quartier). Ils doivent trouver pour eux-mêmes le matériel de couchage. Cela fait que la majorité se résigne à de dures conditions de vie : pas de lits, mais des paillasses ou des morceaux de cartons, pas d'éclairage. Certains se munissent de leurs petites lampes torches pour éclairer pendant la nuit. Cet usage est plutôt préventif des risques d'incendies si les coupeurs feraient usage du feu à l'intérieur de leurs chambres.

Dans ce coin réputé pour la forte présence du paludisme, tous les cas observés n'ont même pas de moustiquaires. Dans ces blocs, chaque chambre est occupée par un nombre maximum de six personnes. En plus des conditions impropres de ces locaux, les coupeurs déplorent la forte présence des punaises de nuit et la SOSUMO met de l'insecticide une ou deux fois pendant toute la campagne. Dans la cour entourée par les dortoirs, se trouvent deux hangars qui servent de cuisine. Au-delà de cette fonction, ces hangars ont aussi une autre fonction latente. Même pendant la période où le camp des coupeurs est fermé, ces hangars sont occupés par des individus dont on ignore l'origine. Ils ne sont pas des travailleurs de la SOSUMO mais ils y vivent jour et nuit. Certains sont des sans-abris tandis que d'autres sont des demandeurs de travail chez les particuliers de la région. Concernant la situation des coupeurs, nous allons y apporter plus de détails, avec une attention particulière, dans les points qui vont suivre.

II.4. L'ouvrier de la SOSUMO

En se référant à la définition de Boudon fournie au premier chapitre, le gros du travail de la SOSUMO est ouvrier. En effet, depuis les plantations jusque dans les stocks du sucre, le travail

[72] Selon les anciens, « *Kiganda* » vient de « Ouganda ». Au début de ses activités de coupe de la canne à sucre, la SOSUMO a fait appel aux individus qui avaient migré en Ouganda et y travaillé dans les sucreries en tant que coupeurs dans les années antérieures. Comme elle a érigé un quartier qui les hébergeait, ce dernier fut appelé Kiganda du fait qu'il était peuplé par des gens venus de l'Ouganda. Le quartier environnant (qui n'est pas peuplé par les coupeurs) a fini par prendre ce nom.

est d'exécution manuelle. A différentes étapes du processus de production du sucre, on trouve des ouvriers. D'après un membre de l'administration de l'usine, l'ouvrier-type de la SOSUMO est le coupeur. Cela est dû au fait que la coupe de la canne à sucre est un travail exclusivement manuel et demande beaucoup d'énergie. Pour lui, le travail ouvrier se rapporte à la grande quantité d'énergie qu'il faut fournir. C'est pourquoi dans le recrutement des coupeurs, on tient compte de l'âge et du nombre de campagnes déjà faites. Bref on met l'accent sur la force physique et l'expérience de l'individu dans ce travail.

Un autre administratif a fait savoir que, l'ouvrier à la SOSUMO c'est cette une personne à qui on donne tous les travaux manuels. La plupart sont des manœuvres spécialisés. Ils sont venus à la SOSUMO sans être qualifiés intellectuellement mais au fur et à mesure qu'ils travaillent, ils finissent par maîtriser leur travail. Comme les activités de l'usine sont diverses, même les ouvriers sont de plusieurs catégories. La période la plus intéressante est la campagne de production du sucre. Pendant cette période, l'usine tourne 7 jours sur 7 et 24heures sur 24. Le travail est intense et les besoins en main-d'œuvre énormes. Pour la SOSUMO, la question de la main-d'œuvre n'est pas un problème parce que parmi ses atouts, figure l'existence d'une main-d'œuvre abondante et moins chère dans la région. Cet atout est garanti par sa position géographique car « *dans un milieu rural, la main-d'œuvre est réputée bon marché.*[73] » La présence d'une main-d'œuvre abondante influence aussi les conditions de travail.

En effet, toute cette main-d'œuvre n'est pas recrutée en même temps. Il y a une grande partie qui reste en réserve dans les quartiers et les collines environnants. C'est une réserve de travailleurs journaliers que l'usine peut utiliser chaque fois qu'elle en a besoin. Pour ces travailleurs, les absences sont tolérées mais avec une marge : trois absences au travail conduisent au renvoi ou à une « *mizape*[74] ». Il n'est pas difficile de remplacer les individus renvoyés. Cela développe, pour les ouvriers, un attachement au travail qui leur est confié. Dans un entretien réalisé au moins d'octobre 2019 (en pleine campagne de production), un jeune journalier rencontré à l'intérieur de l'usine confia : « *C'est difficile d'être recruté ici et quand on l'est c'est une chance. Alors je dois être très prudent pour conserver le travail car je sais, même maintenant, il n'y aurait pas de*

[73] DELAS, J.-P., *op. cit.*, p15

[74] C'est par après que nous avons compris que cette prononciation du coupeur interviewé renvoie à la notion de « mise à pieds », une sorte de punition que la SOSUMO peut infliger au coupeur dans certaines circonstances, une des punitions qui ne plaisent pas au comité des coupeurs.

difficulté aux chefs de trouver quelqu'un qui va me remplacer.[75] » Donc, la main-d'œuvre est dans une extrême précarité car les ouvriers ne sont protégés par aucune législation.

En théorie, la grande partie de la main-d'œuvre est formée par des travailleurs journaliers. Mais dans la pratique, il n'existe pas des travailleurs journaliers. Pendant la campagne, c'est le salaire qui est compté en fonction des jours, mais le travail dure une saison, d'où il est plus significatif de parler des travailleurs saisonniers que des journaliers. Même dans la période d'inter-campagne (janvier-mai), la SOSUMO recrute des travailleurs saisonniers. Mais ces derniers ne sont pas installés dans ses locaux, ils travaillent et rentrent chez eux. Contrairement à la période de campagne qui voit affluer des individus de diverses origines, ceux qui travaillent dans l'inter-campagne viennent des localités proches de l'usine. Les travaux sont généralement champêtres. Chaque matin, des camions de l'usine vont chercher ces travailleurs dans leurs localités et les y ramènent après le travail de la journée. Un autre groupe se débrouille pour arriver à l'entrée de l'usine, et les camions embarquent tout le monde vers les destinations de travail d'autant plus que les plantations s'étendent sur de grandes distances difficiles à faire à pieds.

Saisir le travail ouvrier à la SOSUMO est un exercice complexe. La complexité réside dans la diversité des sous-groupes que forme ce travail d'où il est difficile d'en former un ensemble homogène. Si on revient à l'exemple du cas français, « *la situation des ouvriers n'a jamais été homogène.*[76] » La diversité des catégories traduit aussi la diversité des conditions. Cette diversité s'observe tant du côté des contractuels que celui des saisonniers. Particulièrement, c'est la prééminence du travail saisonnier qui y apporte une autre dimension au niveau de la condition ouvrière.

II.5. Les conditions de travail

Sur ce point, il est intéressant de commencer par opposer les deux périodes : la campagne et l'inter-campagne. Le travail de la SOSUMO couvre ces deux périodes sur toute l'année. Chacune des deux a ses caractéristiques. La période de campagne est marquée par une forte demande en ressources humaines et un travail intense. Cela attire beaucoup de saisonniers qui s'ajoutent au nombre relativement constant de travailleurs contractuels. Comme nous l'avons vu

[75] NDAYIZEYE, jeune coupeur rencontré devant le bureau du chef du service des plantations. Il venait pour demander une autorisation pour les médicaments antipaludiques.
[76] MONTOUSSE, M. et RENOUARD, G., *op. cit.*, p141

plus haut, on travaille tous les jours et toutes les heures du jour. Chaque jour, les travailleurs contractuels et saisonniers sont répartis en groupes selon ce qu'on appelle « les quarts ». C'est une période de huit heures pour chaque groupe : de 5h à 13h, de 13h à 21h et de 21h à 5h du matin. Cependant, les travailleurs de l'administration travaillent toujours les heures normales, c'est-à-dire de 7h du matin à 12h et de 14h à 17h, que ce soit pendant la campagne ou l'inter-campagne.

Après la campagne, vient cette période d'inter-campagne. Tous les saisonniers plient leurs bagages et regagnent leurs lieux d'origine. Toutefois, il y a ceux qui peuvent rester pour participer aux travaux d'entretiens qui suivent la campagne. Pendant l'inter-campagne, le nombre des ouvriers est bas (départ des saisonniers) au sein de l'usine. Mais il augmente dans les champs pour le sarclage et l'herbicidage. Aussi pendant cette période, on travaille les heures normales, c'est-à-dire huit heures par jour.

En mettant l'accent sur la période de campagne de récolte de la canne à sucre, l'attention est portée sur les départements technique et le département agricole. Sans ignorer l'interdépendance qui existe entre les différents départements, ce sont les deux départements qui jouent un grand rôle dans la production du sucre pendant la campagne. En plus, ce sont ces deux départements qui comportent le grand nombre d'ouvriers. Parmi ces ouvriers, les saisonniers sont majoritaires et exécutent le gros des travaux de l'usine. Le groupe des saisonniers est composé entre autres par les coupeurs, les chauffeurs des engins lourds et ceux qui sont à l'intérieur de l'usine difficiles à catégoriser suivant leurs travaux.

II.5.1. Les coupeurs et leur travail

Sous la coordination du service des plantations, les coupeurs ont la tâche d'alimenter l'usine en canne à sucre nécessaire par jour. Ceux qui exécutent ce travail sont subdivisés en deux catégories. Il y a les coupeurs qui brandissent la machette et une autre équipe de glaneurs. Ces derniers ont la tâche de suivre la machine chargeuse de la canne à sucre et rassembler les tiges dispersées pendant le ramassage. C'est un travail qui ne demande pas beaucoup d'effort par rapport à la coupe. Pendant le recrutement, un grand nombre s'inscrit dans le service de coupe parce que, selon eux, c'est là où il y a beaucoup de chances d'être recruté. Seuls les faibles

s'inscrivent dans le glanage. C'est le cas de Kanani[77], un homme de 59 ans : « *J'ai été coupeur depuis le début de l'usine. A Noël* (nous sommes en octobre*), j'atteindrai 60 ans. Cette année je ne me sentais plus en forme comme avant, c'est pourquoi j'ai choisi de m'inscrire dans le glanage. Je me sens vieux et je crois que je ne ferai pas une autre campagne.*[78] »

Pour la campagne de 2019, la SOSUMO a employé 420 coupeurs et 40 glaneurs. Parmi les 460, il n'y a aucune femme. Selon les responsables de l'usine et les autres ouvriers, la masculinisation de cette activité est due au fait qu'il demande beaucoup d'énergie que les femmes ne semblent pas pouvoir fournir. Cependant, une autre explication peut être à la base de ce phénomène. En principe, tous les coupeurs et les glaneurs sont logés dans le camp des coupeurs (KIGANDA) sauf les demandeurs de travail locaux qui choisissent de rester chez eux. Chaque jour, à 5 heures du matin, des camions débarquent dans le camp pour embarquer les coupeurs vers des champs identifiés pour la coupe. Chaque coupeur doit, en moyenne, couper 5 tonnes de canne à sucre par jour. Si on estime en longueur, en fonction du tonnage de la canne à sucre, chaque coupeur doit couper sur une distance d'environ 250 mètres de long (la canne à sucre est plantée suivant des lignes droite).

Depuis le premier jour de la campagne jusqu'au dernier, ils ont des champs à couper. Vers 10 heures du matin, un camion leur apporte sur le lieu de la coupe des bidons de bouillie en guise de régime alimentaire tandis qu'un tracteur traine une citerne d'eau pour qu'ils étanchent leur soif. Quand on les trouve dans les champs, on est interpelé par leur couleur noire-cendre. Cela étant du fait qu'avant de couper la canne à sucre, on commence par brûler les champs. En travaillant sur le brûlis, des cendres noircissant se collent sur les coupeurs. Le brûlage est une autre tâche qui est confiée aux glaneurs.

L'activité de brûlage n'est pas aussi une tâche facile. Chaque jour, une équipe de glaneurs, avec certains membres du service des plantations, guettent l'occasion d'une journée ensoleillée. Quand elle se présente, ils sont embarqués vers des champs identifiés qui sont prêts pour la coupe. Lors de notre descente d'octobre 2019, nous avons eu l'occasion d'assister à cette scène. Sous le commandement de leurs capitas (dans leur langage), les glaneurs choisis pour cette activité s'approchent du champ de canne, munis d'allumettes et des feuilles de canne sèches. Ils

[77] Dans le but de préserver l'anonymat des enquêtés, tous les noms des personnes employés ici sont fictifs.
[78] KANANI, saisonnier glaneur originaire de la Commune Mpinga-Kayove, extrait de l'entretien du 12 octobre 2019.

mettent du feu dans un coin et continuent dans tous les côtés du champ. Pour ceux qui ne sont pas habitués (agronomes, capitas…), la scène est effrayante. Ces derniers reculent devant les puissantes flammes qui dévorent avec un bruit épouvantable le feuillage sec de la canne à sucre. Mais, les glaneurs quant à eux, ils avancent hardiment en contrôlant le feu pour qu'il n'attaque pas les champs environnants ; ou encore, en remettant le feu dans des aires non brûlées. C'est donc une activité qui demande le dynamisme et la hardiesse à ceux qui l'exécutent. Rappelons qu'en termes de rémunération, le glanage est pris au même titre que la coupe de la canne.



Figure 4 : Une scène de brûlage d'un champ de canne à sucre avant la coupe. Sur la photo, la hiérarchie se voit par rapport à la proximité du feu : plus proche le glaneur, ensuite le capita et derrière un agronome (Photo prise le 12/10/2019 pendant les enquêtes)

Selon un membre du comité des coupeurs, leur travail a connu une certaine amélioration avec le temps. Celui-ci vient de faire huit campagnes étant coupeur. « *Avant*, témoigne-t-il, *nous travaillions de 6 heures du matin à 18 heures. Mais aujourd'hui, on arrive au maximum à 15 heures. Et cela dépend de la densité du champ que nous avons à couper. Si les cannes à sucre se sont bien dressées, nous pouvons terminer même à 10 heures ou 11 heures et nous rentrons.*[79] » Pour ce temps qui reste quand les coupeurs terminent plus tôt leur tâche, nous allons y revenir dans le chapitre suivant pour voir comment ils le gèrent. L'autre amélioration est que chaque année, la SOSUMO donne une paire de bottes et une veste imperméable à chaque coupeur, ce qui facilite le travail même en cas de pluie.

[79] Jean Claude, originaire de Gitaba, saisonnier coupeur et membre du comité des coupeurs, extrait de l'entretien du 10 octobre 2019

Au-delà de tous les autres travaux saisonniers, la coupe est l'activité qui appelle beaucoup de monde au sein de la SOSUMO. C'est le résultat du fait qu'il demande un nombre important de main-d'œuvre pour alimenter l'usine chaque jour selon sa capacité de broyage. Les coupeurs sont les seuls saisonniers pour qui la SOSUMO a prévu un quartier spécifique. Cela facilite leur déplacement vers les lieux de travail. Pour ceux qui ne vivent pas dans le camp des coupeurs, ils doivent faire en sorte que les camions les trouvent ensemble avec les autres quand ils viennent les chercher pour aller au travail. Aussi, la question des « quarts » n'est pas considérée chez les coupeurs et les glaneurs.

II.5.2. Les chauffeurs des engins lourds

Cette catégorie est composée par des tractoristes et des camionneurs. Elle comprend des travailleurs contractuels et des saisonniers. Cependant, les saisonniers sont plus nombreux en effectif. Les tractoristes travaillent les « quarts », c'est-à-dire pendant la journée et pendant la nuit, tandis que les camionneurs travaillent uniquement pendant la journée. Parmi les premiers, il y a ceux qui restent dans les plantations : ce sont ceux qui prennent tour à tour les volants des ramasseuses de canne à sucre. Les autres effectuent des va-et-vient avec les tracteurs remorqueurs des wagons contenant la canne à sucre.

Un jour, nous avons voulu effectuer une visite dans les plantations où les ouvriers étaient en train de ramasser la canne à sucre pendant la nuit. Comme nous ne pouvions pas nous y rendre à pieds, nous avons demandé l'aide d'un chauffeur de tracteur qui allait apporter la canne à sucre. Sur le voyage d'environ 40 minutes aller-retour, nous avons eu une expérience que nous n'aimerions jamais refaire. Dans des pistes avec des monticules et des nids de poule, avec la puissance du tracteur, on était secoué comme par un tremblement d'une puissance incroyable, ce qui nous a donné le vertige à notre retour. Le tractoriste était un homme de 31 ans d'exercice au sein de la SOSUMO dont 5 ans comme contractuel. Au cours de la route, il nous expliqua sa vie : « *C'est une vie difficile, la force de cette machine est énorme. Tu le sens toi-même* (rires) … *En période de pluie ou si le terrain est marécageux, c'est plus dur que ça. Imaginez-vous conduire cet engin pendant 8 heures par jour … Vraiment j'ai envie de changer pour conduire une camionnette, au moins elle ne me briserait pas les côtes de la sorte.*[80] » S'il parle de la

[80] Etienne, contractuel chauffeur de tracteur, originaire de Kayogoro, extrait d'entretien du 14 octobre 2019

dureté de la situation au bord de cet engin, nous l'avons senti pendant moins d'une heure qu'a duré le trajet.

Ce soir-là, arrivés sur les lieux, nous avons trouvé d'autres tracteurs qui attendent leur tour d'être servis par la chargeuse qui était en train d'effectuer son travail. En attendant que notre compagnon soit servi, nous avons remarqué qu'il y avait une autre personne un peu à l'écart, une petite torche à la main. C'était un chef de chantier qui suivait le déroulement des activités. Travailleur saisonnier, il avait la tâche d'identifier l'espèce de la canne à sucre et la parcelle d'où elle est prise. A quelques mètres encore, se trouvaient deux autres personnes qui étaient couchés sur l'herbe. En échangeant avec eux, ils nous ont fait savoir qu'ils sont aussi des chauffeurs. Ils attendaient de prendre le relais quand leurs amis seraient fatigués. Eux aussi témoignent de la difficulté à travailler de cette façon. L'un d'eux nous a dit : « *C'est vraiment pénible. Nous attendons que notre ami nous remette le volant. Comme il a encore de l'énergie, nous en profitons pour dormir mais le froid ne nous le permet pas, encore moins les moustiques.*[81] » Seule une machine était fonctionnelle, l'autre était tombée en panne. A force de travailler sans arrêt, cette machine est aussi tombée en panne cette nuit-là. La lumière des tracteurs permettait de localiser où l'on était. Le chef de chantier a vite téléphoné pour solliciter une intervention. Après environ 15 minutes, un pick-up arrive sur les lieux avec des mécaniciens qui se mettent vite au travail. Le problème résolu, le ramassage reprend.

II.5.3. A l'intérieur de l'usine

L'intérieur de l'usine abrite les installations de production du sucre depuis le broyage jusqu'à l'emballage. C'est le domaine proprement dit du département technique de l'usine. Les ouvriers de ce domaine sont difficiles à catégoriser du fait de leur diversité. Pendant la période de campagne, il existe plusieurs catégories en fonction du rôle de chacun. Ce qui est remarquable cependant, c'est une forte présence des saisonniers. Il y a même des activités qui sont en totalité confiées aux travailleurs saisonniers. On peut citer l'hygiène et l'ensachage du produit fini.

L'intérieur de l'usine est un endroit où règnent une forte chaleur et un bruit assourdissant pendant la campagne. Quand les membres de l'administration s'y rendent, ils portent des casques de protection contre le bruit. Mais pour ceux qui y travaillent, personne n'en porte. Nous avons

[81] NIYONGABO, contractuel chauffeur de tracteur, originaire de Ngozi, extrait d'entretien du 14 octobre 2019

voulu savoir ce qu'un technicien garde de l'usine en dehors des heures de service et voilà la réponse de celui rencontré sur place : « *Qu'est-ce que je peux me souvenir d'ici si ce n'est que ce bruit infernal ? Ce bruit reste dans la tête même quand je dors. Je ne rêve que du bruit.*[82] » Comme nous l'avons vu, pendant cette période, les turbines de l'usine ne s'arrêtent pas. C'est-à-dire que l'ouvrier qui est affecté au poste à l'intérieur de l'usine doit faire face à ce bruit et à cette chaleur au moins huit heures par jour tout au long de la campagne. Notre courte visite dans ce lieu de production nous a donné un grand mal de tête à cause du bruit et de la chaleur de l'intérieur de l'usine auxquels nous n'étions pas habitués.

L'agencement interne de l'usine est d'une certaine manière complexe. En se déplaçant à l'intérieur, les passages passent parfois sous des tuyaux énormes ou sont des allées suspendues sur des sortes d'échafaudages. On monte sur des escaliers qui donnent le vertige aux novices, en s'appuyant sur des garde-fous. A certains coins, on trouve des chaises d'ouvriers responsables des activités qui se réalisent à ces points. Au rez-de-chaussée comme à l'étage, partout on trouve des ouvriers. A force de s'ennuyer, assis sur des chaises dans différents coins, certains peuvent même être emportés par le sommeil. Tout cela montre la complexité à décrire l'ouvrier à l'usine de la SOSUMO.



Figure 5 : Au milieu des cuves destinées à la réception de la substance en traitement pour obtenir le sucre, un ouvrier sommeille sur une chaise, la tête et les mains sur un tuyau métallique (Photo prise par moi-même, le 13/10/2019)

[82]NDUWAYO, contractuel dépanneur électrique, originaire de Rutovu, extrait d'entretien du 13 octobre 2019

Cependant, certains faits nécessitent une précision. Ce sont les cas des pousseurs de bagasse et de ceux qui surveillent le feu dans les fours. Pendant la campagne, l'usine fonctionne grâce à l'énergie de la vapeur. Pour cela, le chauffage doit être continu et les fours des chaudières doivent être alimentés en combustibles sans relâche. Ainsi il existe un groupe d'ouvriers dont le travail est d'alimenter le feu en bagasse (les fibres de la canne à sucre qui restent après le broyage). Couverts de masques et munis de grandes fourches, ils poussent sans cesse cette matière sur une grande chaîne qui l'achemine vers le lieu de combustion. Quand nous nous sommes rendus sur le lieu, nous avons trouvé deux garçons, torse nu, allongés sur un monticule aménagé près du mur métallique de l'usine. Ils étaient en plein sommeil. Un de leurs amis nous fait savoir : « *Ce travail est très fatigant. Il y a des fois où on se sent incapable de tenir et on se repose un peu. Tu t'imagines depuis le matin en train de remuer cette fourche avec cette poussière ?*[83] »

Cette situation est similaire avec celle des ouvriers qui surveillent le feu des fours sous chaudières. En salopettes, des casques sur la tête, assis sur des chaises, deux ouvriers (pour un « quart ») ont la tâche de se rassurer que la combustion se passe bien dans deux fours. Au cas où la bagasse n'est pas suffisante pour fournir une bonne combustion, par une petite fenêtre, ils lancent dans les fournaises des morceaux de bois. Le jour où nous faisions l'entretien, le jeune homme qui était là s'est rendu compte que quelque chose n'allait pas bien dans le four. Et puis il a ouvert la petite fenêtre pour vérifier le problème avec une longue tige métallique. Nous nous sommes incliné pour y regarder aussi et il nous repoussa sous prétexte de nous protéger : « *Non, n'approche pas ! C'est très dangereux. Parfois quand on ouvre comme ça, une vague de feu sort et peut blesser une personne.*[84] » Ces mots laissent le visiteur perplexe à voir avec quelle hardiesse lui il y regarde. Effectivement, le danger est réel car avec la deuxième ouverture, des étincelles très puissantes sont sorties du four.

La plupart des activités de l'intérieur de l'usine dépendent de ce service de Chaufferie. Quand on lance la campagne, les turbines ne s'arrêtent qu'à la fin de cette période. Même lorsque l'usine tombe en panne, on doit continuer à alimenter le feu pour que les chaudières ne se refroidissent pas. Selon les ouvriers, lorsqu'elles refroidissent, toute l'énergie qui alimente l'usine est coupée.

[83] NDUWIMANA, saisonnier pousseur de bagasse, extrait d'entretien du 12 octobre 2019
[84] Eddy, saisonnier chargé de surveiller la combustion dans les fours, extrait d'entretien du 14 octobre 2019

Ce qui est encore pénible, c'est de les remettre en marche. D'où ceux qui sont attachés à ces postes n'ont pas le droit à la moindre négligence.

Dans cette partie intérieure de l'usine, tout le travail, ou presque, est au masculin. Ce sont les hommes qui exécutent les travaux dans cet univers. Les rares femmes qu'on y rencontre font des travaux de propreté, les autres sont dans le service d'ensachage (produit fini). Comme pour les coupeurs, on estime que les travaux qui se font à l'intérieur de l'usine demandent beaucoup d'énergie qu'on ne peut pas exiger des femmes. Cela est dit mais la réalité sociale prouve le contraire dans les foyers burundais surtout en milieu rural. C'est plutôt la femme qui est plus endurante que l'homme.

La SOSUMO est un univers complexe. Sa complexité réside tant au niveau de sa configuration socio-spatiale qu'au niveau du travail lui-même. Pionnière de l'habitat dans la région, elle s'est approprié l'espace jusqu'à ce qu'elle soit assimilée à une entité spatio-administrative que forment les communes au sein des provinces. On le voit au niveau des représentations qu'elle inspire. Aussi, elle a permis le développement de la région en l'inscrivant parmi les centres dynamiques et attractifs pour le travail d'une part, et pour les autres activités notamment le commerce. Aujourd'hui, comme dans d'autres centres urbains du pays, on voit dans cet univers des maisons modernes qui s'érigent dans des espaces lotis, la présence d'autres services qui s'y développent : ce qui met l'espace SOSUMO sur un nouveau pas de dynamisme.

Dans son histoire, cet endroit est réputé pour son attraction par le travail saisonnier. Avec la construction de la SOSUMO, dans une région la moins densément peuplée (à l'époque), il y avait un besoin criant en main-d'œuvre pour réaliser ses activités. L'appel fait dans la région pendant les différentes périodes faisait donc affluer des individus à la recherche du travail. Cela a fait que certains s'établissent définitivement dans le Kumoso à l'époque où les terres étaient encore vacantes. Le travail saisonnier constitue jusqu'aujourd'hui le socle des activités de la SOSUMO. Des individus venus des différentes provinces du pays se ruent vers la région à chaque lancement de campagne de récolte de la canne à sucre. Cependant, le travail saisonnier dispose en son sein une énigme qui nécessite notre attention. C'est à ce type de travail qu'est consacré le troisième chapitre de cette présentation.

CHAPITRE III : ENTRE PRECARITE ET SURVIE : L'ENIGME DU TRAVAIL SAISONNIER

Penser le travail saisonnier à la SOSUMO c'est penser le nerf des activités depuis les plantations jusque dans l'entrepôt du sucre après l'usinage. C'est aussi penser le travail des milliers de personnes qui, chaque année, passent dans le domaine de la SOSUMO à la recherche de l'argent dans le but de gagner leur vie. En effet, pour la seule année de 2018-2019, la SOSUMO a employé un effectif total de 33 486 travailleurs dits journaliers. Cet effectif englobe tous les ouvriers qui ne sont pas permanents à l'usine. Même s'il n'existe pas des chiffres qui font spécifiquement état de l'effectif des ouvriers saisonniers, par celui qui est donné, nous avons la possibilité de voir combien le travail saisonnier est important dans la vie d'un bon nombre d'ouvriers non-contractuels au sein de l'usine. La même année, l'effectif de tous les contractuels (toutes les hiérarchies) était seulement de 513 au total.

Pour l'usine, la période marquante est celle de la campagne de récolte pendant laquelle tous les services recrutent des individus qui vont travailler pour une durée déterminée en percevant un salaire journalier. Compte tenu de la diversité des catégories, tous les saisonniers ne sont pas rémunérés de la même manière. Pour rappel, ils touchent des salaires compris entre 1300 et 2250Fbu. Entre les deux extrêmes, se trouvent plusieurs autres catégories qui touchent des salaires journaliers intermédiaires en fonction du travail qu'ils exécutent. Dans ce chapitre, nous allons essayer de saisir le phénomène du travail saisonnier dans notre usine pour comprendre sa nature et les enjeux qu'il comporte. Outre la présentation de ce travail d'une manière générale, un accent particulier va être porté sur les coupeurs. Mais avant tout, qui est le saisonnier ? Cette question mérite d'être traitée car l'évidence est que s'inscrire dans telle ou telle autre activité dépend de l'identité du demandeur du travail.

III.1. L'identité du travailleur saisonnier

Depuis le début de ce travail, nous avons parlé du travailleur saisonnier. Il est maintenant temps de nous demander qui est-il. Cette question vient après avoir parlé du salaire journalier que perçoit cet ouvrier. Si nous avons mentionné le maximum de 2250Fbu, il est perçu par un chauffeur d'engins lourds (tracteur, camion) par jour. Ce qui veut dire que tous les autres touchent des sommes en dessous de cela, jusqu'à 1300Fbu. Cette dernière somme est pour les gens recrutés pour répandre les engrais et les herbicides dans les champs. C'est un travail qui

prend quelques heures de l'avant-midi et ils rentrent. Qui sont donc les travailleurs saisonniers que la SOSUMO accueille chaque année et dont les salaires journaliers connaissent peu ou pas d'évolution ?

Par identité, nous voulons dire ce concept qui désigne « *d'abord un fait de conscience qui différencie les individus entre eux et, ensuite, les attributs d'un groupe qui lui confère une spécificité.*[85] » Ici, d'une part, nous nous intéressons à l'identité du saisonnier comme un ensemble d'attributs qui le définissent quand il vient postuler au travail. D'autre part, ce sont les attributs qui le définissent pendant son séjour à l'usine. Comment s'exprime cette identité vis-à-vis des autres individus ?

Le travail saisonnier attire toutes les personnes sans distinction d'âge, de sexe ou de niveau de formation. Toutefois, le choix de l'orientation dépend fortement de ces paramètres. Certains travaux sont réputés pour les niveaux bas par rapport à la formation scolaire. Les autres, en revanche, sont choisis en fonction du sexe : certains sont exclusivement réservés aux hommes. Les autres encore sont choisis en fonction de l'effort physique exigé par les tâches à faire. Au niveau de la qualification scolaire, les saisonniers sont répartis en deux groupes : ceux qui n'ont pas de qualification (parmi lesquels des paysans) et ceux qui ont terminé l'école secondaire, disposant de diplôme ou de certificat. On a une large part des sans qualification chez les coupeurs tandis que les qualifiés sont beaucoup représentés à l'intérieur de l'usine. Selon les jeunes rencontrés à l'intérieur de l'usine, « *c'est un poste valorisant plutôt que passer tout son temps dans les plantations. Couper la canne n'avance l'individu en rien alors qu'à l'usine, même si le travail est dur, on peut avoir des nouvelles connaissances en manipulant des outils ou en observant leur mode de fonctionnement.*[86] » Au-delà de la recherche des connaissances, certaines activités sont considérées comme de petite valeur (estime) pour les jeunes diplômés. Ces jeunes, quand ils postulent pour d'autres travaux, le plus souvent ils demandent des responsabilités : chef de chantier ou capita (cela se manifeste sur les listes de recrutement élaborées à chaque lancement de la campagne). Et les plus doués, n'hésitent pas à postuler parmi les coupeurs (très peu !), puisque, comme ils le disent, il y a plus de chance d'être recruté car on demande un grand nombre. Ces derniers se comportent en acteurs rationnels qui cherchent à

[85]ETIENNE, J. et al., *op. cit.,* p232

[86] MANIRAKIZA, jeune saisonnier, diplômé de l'Institut agronomique du Burundi (ITABU), extrait d'entretien du 11 octobre 2019

contourner l'élément qui leur empêcherait d'être recrutés. Rappelons que partout les chances sont nombreuses pour ceux qui ont de l'expérience dans les campagnes de récolte. Ou encore, le passage par une connaissance peut apporter le succès. Un jeune capita rencontré à l'intérieur de l'usine, lauréat de l'école normale, saisonnier depuis l'année 2015 dit : « *Quand on lance la campagne nous venons nous inscrire mais avoir le travail ce n'est pas automatique. Le plus souvent il faut avoir une personne qui demande pour toi. Moi-même c'est quelqu'un qui s'en est chargé. Et la majorité de ceux qui sont ici c'est comme ça.*[87] »

L'identité du saisonnier alimente aussi ses aspirations. Les jeunes lauréats de l'Institut des Techniques Agronomiques du Burundi (ITABU) et des écoles techniques se croient en bonne position d'être embauchés par l'usine. Cependant, ce n'est pas toujours le cas et certains le regrettent. « *Tu vois, moi je viens de faire déjà trois campagnes étant saisonnier. J'ai un diplôme A2 de l'ITABU. Tout ce qu'on fait ici je le maîtrise ; que ce soient les travaux de laboratoire ou des plantations. Mais j'ai toujours attendu le contrat en vain.*[88] » Tels sont les propos d'un jeune rencontré sur une chaise de surveillance d'un tableau de commandes à l'intérieur de l'usine. Comme avoir fait l'école technique n'est pas un facteur déterminant pour le travail, les jeunes gens finissent par désenchanter et s'en aillent. Certains considèrent même ce travail comme un relais vers une autre destination, mais qui est jusqu'alors inconnue. C'est ce que nous dit le jeune capita, une réponse qu'il partage avec bon nombre d'autres saisonniers : « *Ce travail c'est une occupation temporaire. S'il était dans mon pouvoir de changer, je ne serais pas ici, mais je crois que les beaux jours viendront …*[89] » Dans tous les cas, le temps de chômage de ces jeunes influence beaucoup leur choix. Cela étant du fait que, « *entre la sortie de l'école et l'accès à l'emploi, s'étend une période d'incertitude et de vacuité : la galère.*[90] »

L'action de l'identité ne se limite pas seulement aux aspirations. Elle entretient aussi les rapports entre les individus. A l'usine, l'on est considéré en fonction de la tâche que l'on fait. Il y en a qui, du point de vue des ouvriers, sont considérées comme plus valorisantes que les autres. Les coupeurs considèrent ceux qui travaillent à l'intérieur de l'usine comme de grands messieurs. Cette forme d'altérité est liée aussi à d'autres éléments. Le fait même que le camp des coupeurs

[87] Emmanuel, jeune saisonnier originaire de Bururi, extrait d'entretien du 14 octobre 2019
[88] Jean-Marie, saisonnier diplômé de l'Institut agronomique, extrait de l'entretien du 11 octobre 2019
[89]Emmanuel, jeune saisonnier originaire de Bururi, extrait d'entretien du 14 octobre 2019
[90]DUBET, F., « Comment devient-on ouvrier ? » dans AZEMAR, G.-P (dir.), *op. cit.*, p142

soit éloigné de la « cité » les amène à penser qu'ils sont en partie mis à part, pour reprendre leurs mots, dans « *un autre coin où règne la malaria et l'insalubrité.*[91] »

Les jeunes diplômés regardent parfois d'un œil moqueur les tâches qui leur sont demandées de faire. Les mêmes jeunes de l'Institut agronomique ont tendance à mépriser certaines tâches comme le curage des canaux, et des fois, l'indignation se lit sur leur visage. Un d'eux s'est exprimé avec regret : « *Et ceux qui nous ont vu venir pensent qu'à la SOSUMO nous sommes en train de goûter à une vie sucrée…*[92] » Ce qui veut dire que ce genre d'activité, à part qu'elle était dure, ne leur convenait pas.

L'identité du saisonnier n'est pas définie par son travail. Elle est l'expérience qu'il a acquise avant son entrée à la SOSUMO. Dans cet univers, cet ouvrier continue à se frayer un chemin pour arriver à une identité fixe. Cela est le cas des jeunes diplômés pour qui, le travail saisonnier semble ne pas convenir. Pour eux, avoir un contrat est la vision première et fait objet d'aspirations. Ainsi on peut dire que « *le diplôme commande fortement les aspirations, et ceux qui en sont dépourvus « font nécessité de vertu » et acceptent les niveaux de rémunérations plus faibles et les positions sociales moins prestigieuses.*[93] » Mais d'autres options sont possibles en fonction des opportunités qui se présentent sur le marché du travail.

III.2. La journée de l'ouvrier saisonnier

Pour décrire une journée-type du saisonnier de la SOSUMO, nous allons considérer encore une fois la période de la campagne. Comme nous l'avons déjà dit, le saisonnier travaille au moins huit heures par jour. Encore, cela dépend de son « quart ». Considérant que son rôle est pour la première période de la journée, il se lève toujours à 5 heures du matin. La préparation du saisonnier pour aller au travail n'a rien de particulier. Pour la majorité, il suffit seulement de changer la tenue de nuit et se mettre en route vers l'usine ou être embarqué vers les plantations. Pour le dernier cas, il s'agit des coupeurs.

Pour tout le monde, il n'existe ni petit-déjeuner et ni douche matinale. Concernant le petit-déjeuner, comme tous les autres repas de la journée, la contrainte évoquée est celle liée aux

[91] Jean de Dieu, coupeur originaire de Gishubi (Gitega), entretien du 12 octobre 2019
[92]MANIRAKIZA, jeune saisonnier, diplômé de l'Institut agronomique du Burundi (ITABU), extrait d'entretien du 11 octobre 2019
[93] DUBET, F., *Injustices. L'expérience des inégalités au travail*, Paris, Editions du Seuil, 2006, p279

moyens financiers qui ne permettent pas aux saisonniers de se nourrir chaque fois que le besoin l'exige. Cependant, il y a des saisonniers qui sont doués, particulièrement ceux qui travaillent dans l'ensachage du sucre. A leur lieu de travail, était suspendu un sachet de beignets destinés à la vente. Ainsi ceux qui veulent peuvent en acheter pour calmer leur faim.

Pour la douche, se réveillant très tôt le matin, et parfois dans une pénurie de l'eau pour ceux qui ne vivent pas dans les blocs résidentiels de l'usine, il est difficile de se laver et ne pas être en retard. Ainsi pour un grand nombre de saisonnier, une bonne douche après le travail est préférable, étant donné que dans le camp des coupeurs, il n'existe plus d'adduction d'eau fonctionnelle. Il existe même une cuve suspendue sur des colonnes en béton mais sur laquelle des herbes ont poussé, ce qui témoigne qu'elle est hors usage. Souvent, le tracteur qui traine une citerne d'eau à boire dans les plantations pendant les heures de travail change de direction dans l'après-midi. Il achemine la citerne vers la résidence des coupeurs. Ces derniers s'approvisionnent à l'aide de petits seaux. Cette eau sert à la fois pour boire, pour se doucher et pour cuire les aliments. De vieilles douches et latrines sans toiture sont aménagées à quelques dizaines de mètres. Malgré leur état, elles servent toujours à leur fonction.

Pendant toute la campagne, toutes les journées (ou presque) du coupeur ont un rythme monotone. Quelques éléments qui changent c'est quand il rend visite à sa famille ou parvient à décrocher une tâche en dehors de la SOSUMO qu'il exécutera pendant les heures hors-travail. Revenons sur la journée telle que le saisonnier lui-même la décrit :

> Je me réveille très tôt le matin vers 5 heures du matin. Pas de longue préparation, je m'apprête pour venir à l'usine. A part que les moyens ne le permettent pas, je ne prends pas de petit-déjeuner. Arrivé à l'usine, je travaille sans arrêt jusqu'à 13 heures. Comme nous vivons ensemble avec les autres, s'ils vont travailler pendant les « quarts » qui suivent, ils préparent le repas qui va nous servir à la fois à midi et le soir, mais généralement nous mangeons le soir seulement. Je prends douche avant de manger et après, je me repose un peu. Parfois, après le repos, je n'ai pas vraiment aucune autre préoccupation. Heureusement en cette période de pluie, nous cultivons (ce que l'enquêté appelle « faire semblant de cultiver ») à trois un petit champ que nous avons loué : celui qui est disponible parmi nous passe pour y effectuer quelques travaux. Nous le faisons comme loisir. Cependant, cette activité peut nous aider dans les certaines activités quotidiennes notamment la restauration. Si je ne suis pas à

> partir dans le champ, je n'ai aucune autre occupation pendant mes heures hors-travail.[94]

Cette description a été faite par un jeune saisonnier qui travaille dans le service technique à l'intérieur de l'usine. Il présente plusieurs éléments qu'il partage avec ses amis de travail. Pour les coupeurs, c'est une autre histoire. Les éléments descriptifs de leur journée se rapportent aux éléments déjà fournis plus haut. Comme tous les autres, les périodes hors-service sont consacrées à la recherche des tâches à exécuter en dehors de la SOSUMO ou le cas échéant, au repos (rarement). En d'autres termes, les périodes où les ouvriers ne sont pas au travail sont consacrées aux opportunités de gagner de l'argent et non aux dépenses, ce qui explique l'absence des loisirs.

III.3. L'inconnu du travail saisonnier

Le travail saisonnier comporte plusieurs catégories qui sont différentiées par des salaires et la nature des travaux. Le travail saisonnier semble faire plus de sens lors de la campagne de récolte. En effet, il y a des cas d'ouvriers qui sont des saisonniers pendant la campagne, mais après, ils se convertissent (ou sont convertis) en ouvriers journaliers. C'est par exemple le cas du personnel chargé de la sécurité de l'usine ou de ceux qui travaillent au garage. Dans ces services, les travaux continuent que ce soit pendant la campagne ou l'inter-campagne. Cependant, tous les saisonniers ne peuvent pas être retenus après la campagne. Comme les travaux ne sont plus intenses à l'intérieur de l'usine, elle garde un nombre réduit. Mais avec l'entretien des plantations et des pistes, l'usine a recours aux travailleurs journaliers qui se présentent chaque matin et rentrent chez eux après le travail.

Le travail saisonnier est l'une des stratégies de la SOSUMO pour générer plus de profit. Un administratif nous a fait savoir pourquoi l'usine la privilégie : « *La SOSUMO a recours aux journaliers et aux saisonniers parce qu'ils exigent moins à la société, ce qui n'est pas le cas pour les contractuels …*[95] » Par-là, nous comprenons que c'est une stratégie qui est orientée plus vers le profit que vers l'emploi. Cela nous renvoie encore sur l'importance de son atout qui est la disponibilité d'une main-d'œuvre abondante et moins chère.

[94] Edouard, jeune saisonnier diplômé des humanités générales, travaille dans le service produit fini, extrait d'entretien du 13 octobre 2019

[95] NTIRANDEKURA, un des administratifs dans le service chargé des coupeurs, extrait d'entretien du 11 octobre 2019

Vu les salaires perçus par les saisonniers, on dirait que ce travail est peu rémunérateur. Et pour ceux qui sont à l'intérieur, c'est une évidence, ce travail donne peu de chance. Dans une soirée de ce mois d'octobre 2019, lors des entretiens à l'intérieur de l'usine, un chef de section nous a interpelé et nous a demandé ce que nous faisions. Après notre présentation, il nous a laissé continuer les entretiens en lâchant ces mots : « *Oooh, continues ! Mais je te le dis, ils sont malheureux, ils ne gagnent rien !* » Malgré le fait qu'ils touchent un salaire de misère, les saisonniers ne résistent pas à l'attrait de la SOSUMO. « *Chaque fois que nous lançons un communiqué de recrutement des saisonniers*, nous a dit Ntirandekura, un des responsables administratifs, *il se fait enregistrer un plus grand nombre que celui dont nous avons besoin. Dans ce cas, nous sommes obligés de passer par la sélection.* » Face à cette situation, que faut-il comprendre ? En tout cas, penser le travail saisonnier c'est faire face à une situation énigmatique. Le fort attrait résulte en grande partie du chômage qui frappe un bon nombre d'individus et dans la localité, il n'y a que l'usine de la SOSUMO qui peut offrir des possibilités d'emploi.

Les travaux se subdivisent en fonction de l'âge, du sexe et du parcours scolaire. Pourtant, les raisons de la recherche du travail convergent sur un point : gagner la vie. Et s'il faut gagner la vie, pourquoi faire de la SOSUMO le meilleur choix ? Est-ce que la SOSUMO offre la meilleure opportunité par le travail saisonnier ? D'une part, nous disons oui. Ce travail permet à l'individu d'être occupé au moins pour un temps. A la base, les jeunes instruits font du chômage prolongé le motif principal de venir chercher ce travail. « *Après les études, j'ai eu mon diplôme de l'école normale. Ayant attendu pendant longtemps sans avoir de l'emploi, c'est à ce moment que je me suis décidé de venir ici.*[96] » Cette réponse de ce jeune originaire de la commune Gitega est similaire à celle des autres jeunes diplômés interviewés sur la raison du choix de ce travail. Ils savent pertinemment qu'ils ne peuvent pas s'épanouir avec ce qu'ils gagnent. Sur la question de savoir ce qu'il a comme perspective d'avenir, il répond, en hochant la tête : « *Ce travail, nous sommes mal rémunérés. On ne peut pas vraiment faire un projet avec cette somme.*[97] »

Pour les autres, c'est la pauvreté dans les familles et le manque de terres cultivables qui obligent les hommes à partir à la recherche de l'argent. Les coupeurs sont un meilleur exemple. Par

[96] Donatien, saisonnier, diplômé de l'école normale, capita des autres saisonniers chargés d'hygiène à l'intérieur de l'usine, extrait d'entretien du 12 octobre 2019
[97] *Idem*

contre, il y a d'autres qui sont là pour l'acquisition de l'expérience professionnelle essentiellement. C'est notamment ceux qui travaillent dans la manipulation des machines, des tracteurs. Kana est marié avec trois enfants. Il a travaillé depuis 2005 en tant que journalier mais après, il a arrêté. Après l'appréciation de son salaire il parle de la motivation qui l'a guidé pour regagner la SOSUMO :

> Vu le travail que nous faisons et le salaire que nous percevons, c'est totalement incohérent. Quand j'ai arrêté d'être journalier ici, j'ai eu l'occasion d'avoir un permis de conduire. J'ai été motard pendant un moment mais il ne m'a pas été possible de continuer. Ne voulant pas que mon permis soit conservé comme quelque chose qui ne vaut rien, je suis revenu ici afin d'avoir l'expérience. Comme aujourd'hui je suis habitué à conduire le tracteur, je suis sûr que j'ai une clé d'être embauché ailleurs après la campagne. Je n'ai pas peur de partir car je connais le métier.[98]

C'est vrai chacun a ses raisons dans le choix de ses activités mais l'inconnu reste, surtout pour ceux qui sont logés sur le site. Même ceux qui ne louent pas les maisons, qu'ils vivent avec des familles ou non, la question reste. Kana dit encore : « *Je vis chez moi c'est vrai. Mais à la maison, nous consommons au minimum 10 000Fbu par jour. Et ici on nous donne 2 250Fbu. C'est vraiment une situation qui est difficile à vivre.*[99] » Au vu de ce qu'il gagne par rapport à ses dépenses journalières, la situation est intenable. Il doit chercher à compléter son revenu par de petites activités. La plupart se tourne vers l'agriculture. Pour le saisonnier, elle ne permet pas d'avoir une grande quantité, mais elle aide à couvrir les besoins alimentaires, sans être obligé de tout acheter.

En tout cas, l'agriculture occupe la première place dans ce que les saisonniers mettent en avant comme investissement. Sans cette activité, ces derniers, en particuliers ceux possédant des familles, ne sauraient survivre avec leur salaire. Au quartier KIGANDA, se trouve le domicile de Niyo, le journalier chargé de la sécurité de l'usine. Sa maison en briques à l'air d'être vieille mais elle n'est pas encore finalisée. L'intérieur est en terre battue, des chaises en bois sont rangées avec un vieux vélo dans le coin. A l'extérieur, est adossée sur le mur de la maison une porcherie vide (c'était en octobre, à notre retour en mars, il y avait deux porcs). Là, il y avait sa femme et nous avons voulu savoir la contribution de son travail dans ces réalisations :

[98] KANA, journalier chauffeur de tracteur, extrait d'entretien du 15 octobre 2019
[99] *Idem*

> Huuuh, ce travail qu'il fait c'est pour chercher du savon sinon ils touchent vraiment peu d'argent. Il y travaille pendant une longue période mais si nous n'avions pas des champs de manioc, nous n'aurions même pas construit cette petite maison. Hari igihe wa muntu kambaranga igarura akabanga[100]. C'est vrai, son travail nous aide à avoir du sel et du savon, mais nous ne pouvons pas en espérer un développement du foyer.[101]

Par ces mots, elle salue la contribution et l'apport de l'agriculture familiale comme complément de revenu du ménage. Ce qu'elle dit ici, nous l'avons entendu chez plusieurs autres enquêtés pour qui l'agriculture est un recours pour compenser l'insuffisance du salaire.

Pour faire face à la dureté de la vie, suite aux revenus insuffisants, des jeunes essayent de se mettre ensemble pour mener des actions communes. C'est le cas d'Edouard, originaire de Bururi, avec un diplôme des humanités en poche. Il rapporte :

> Nous nous sommes mis ensemble avec trois autres amis et à quatre, nous avons loué une maison. Le loyer est de 15 000Fbu par mois et chacun donne 12 000Fbu par mois pour la ration. Nous avons acheté quatre porcs pour les entretenir pendant cette campagne. Quand nous ne sommes pas ici, chacun essaie de se débrouiller en travaillant dans les champs. Nous avons aussi loué une portion de terre que nous essayons d'exploiter ensemble.[102]

L'être collectif constitue une bonne stratégie de se soutenir mutuellement entre les saisonniers. Comme ils viennent des horizons différents, le critère d'association est souvent le lieu d'origine. Par cette association, même après la campagne, certains saisonniers peuvent rester sur place, surtout quand ils ont entrepris des choses ensemble, tels les petits projets d'agriculture ou d'élevage.

Le travail saisonnier rapporte beaucoup à la SOSUMO. Chaque année, c'est « une masse de saisonniers » qui permet de réaliser ses profits car elle est sous-payée. De là, la situation des saisonniers est difficile à comprendre. S'ils mettent au premier plan de leur travail la volonté de gagner la vie, la confrontation avec la situation concrète nous met devant une équation à plusieurs inconnues. En mobilisant plusieurs stratégies d'adaptation, les ouvriers essayent de rendre clair l'inconnu qui tourne autour de leur travail mais l'énigme reste. L'atout dont disposent les saisonniers de la SOSUMO est que la vie est moins rude à la campagne que dans la

[100] Littéralement pour signifier : « Il y a des fois où le manioc fait des merveilles ».
[101] La femme de Niyo, ouvrier saisonnier membre du service de sécurité à l'usine.
[102] Edouard, jeune saisonnier diplômé des humanités générales, travaille dans le service produit fini, extrait d'entretien du 13 octobre 2019

ville. Il est possible de survivre pendant longtemps avec peu de moyens à la campagne, ce qui est difficile en ville[103]. De tous les saisonniers que nous avons présentés en général, le coupeur est l'une des figures qu'il faut parler de plus près.

III.4. Le coupeur

Le travail saisonnier à la SOSUMO est représenté par la figure emblématique du coupeur, cet individu qui quitte sa localité d'origine, une machette à la main, pour venir passer environ six mois dans cette région. La coupe de la canne à sucre demande un grand nombre d'ouvriers pendant chaque campagne. Ils sont recrutés sous les critères de rentabilité (préférence des jeunes par rapport aux vieux) et de bonne santé (forts). C'est aussi le travail qui attire beaucoup de monde au sein de la SOSUMO. Cela est prouvé par les effectifs des demandeurs qui s'inscrivent au moment du lancement de la campagne. Pour la campagne de 2019, il s'est inscrit 791 personnes sollicitant le travail des coupeurs (463 qui avaient déjà faits au moins une campagne et 328 nouveaux). A ceux-là, s'ajoute le nombre de 72 demandeurs du glanage. De tout cet effectif, la SOSUMO a retenu 420 coupeurs et 40 glaneurs. Comme le fait savoir un responsable du service en charge des coupeurs, l'année 2018, tous les anciens coupeurs de la campagne précédente étaient revenus mais ils n'ont pas été tous recrutés. Pour 2019, des 420 coupeurs retenus figuraient 120 nouveaux. Selon les anciens coupeurs, en 2018, il y a eu une révolte des coupeurs pour réclamer des meilleures conditions de travail et une augmentation de leur salaire. Cette révolte s'est soldée par une arrestation d'un bon nombre de coupeurs qui étaient identifiés comme promoteurs de la grève. Selon les mêmes informations, ceux qui ont été identifiés comme leaders du mouvement provenaient d'une même province (que nous nous gardons de préciser le nom pour des raisons d'anonymat) d'où l'administration de l'usine a décidé de ne plus recruter un nombre important de coupeurs de cette origine.

Les coupeurs et les glaneurs, sauf qu'ils ont des travaux de nature différente (les glaneurs rentrent tard que les coupeurs), bénéficient du même traitement au sein de l'usine. Tous sont hébergés dans le camp des coupeurs. Avec un salaire journalier de 1 950Fbu, ils semblent être les mieux payés. Pour chaque semaine de présence au travail, chaque coupeur reçoit comme prime le salaire d'un jour. Chez les coupeurs comme chez les autres ouvriers, l'action de donner des primes individuelles a aussi une fonction importante du côté de l'usine. Elle tend à limiter les

[103] DELAS, J.-P, *op. cit.*, p23

absences et les grèves. Selon l'œuvre de Beaud et Pialoux dans leur étude, « *la peur du chômage et la mise en place de nouvelles formes de gestion « politique » de la main-d'œuvre, avec notamment la généralisation des primes individuelles de salaire » sont certains des éléments qui ont réduit les possibilités de résistance collective.*[104] »

Dans cette situation, le besoin fondamental reste de se nourrir. La majorité des coupeurs est originaire des autres communes de la province ou des autres provinces du pays, parfois les provinces les plus éloignées du nord. Tous viennent à la recherche de l'argent qui leur permettra de financer les besoins de leurs familles. Il convient de signaler aussi qu'une bonne partie des coupeurs est constituée par des hommes mariés, avec des enfants. Face à la situation, il y a une bonne raison de se poser plusieurs questions. Comment une personne peut vivre et faire vivre les siens avec une somme de 1 950Fbu par jour ? En allant plus loin, qu'est-ce qu'ils gardent de ce travail qui leur permettra de retourner dans leurs familles avec une évidence qu'ils viennent de chercher l'argent ? Quel est l'avenir du coupeur à partir de ce salaire après six mois d'absence chez lui ? Toutes ces questions méritent d'être traitées.

Tout près du camp des coupeurs, se trouve un petit marché qui se constitue tous les soirs. Il se vend des denrées alimentaires de première nécessité. Les produits qu'on y vend sont moins chers par rapport à l'autre grand marché qui se trouve aux confins du nouveau quartier GICACA. Un kilogramme de la farine moins chère coûte 700Fbu, celui des haricots 1200Fbu et une poignée de légume peut s'acheter à 300Fbu. Considérant cet exemple, nous avons déjà 2 200Fbu pour un repas qui serait le plus simple. Dans les restaurants de fortune en place, le repas le moins cher coûte entre 700 et 1 000Fbu. Ce repas est souvent constitué de patte de manioc accompagné de légumes, des denrées sans grand apport en valeur nutritive. Or, le travail du coupeur exige beaucoup d'efforts, donc d'énergie. A la longue, ces ouvriers hypothèquent leur espérance de vie. Ils se contraignent à manger le moins possible alors qu'ils dépensent beaucoup d'énergie. Chez eux, le petit-déjeuner n'existe pas. Tous les coupeurs prennent souvent un repas par jour. Personne ne se permettrait de prendre deux repas tous les jours, affirment-ils. Beaucoup d'eux privilégient celui du soir. Pour eux, un gobelet de bouillie (équivalent à un demi-litre) qu'ils prennent étant dans les plantations aide beaucoup. Les autres aussi peuvent grignoter un morceau

[104]BEAUD, S. et PIALOUX, M., « L'esclave et le technicien » dans AZEMAR, G.-P (dir.), *op. cit.*, p53

de canne à sucre lors de la coupe, mais sous le risque de se voir infliger une sanction si l'attitude est jugée exagérée par les capitas ou agronomes qui sont sur terrain.

Considérant ce régime d'austérité que peut s'imposer le coupeur, de toutes les façons, avec ce travail, il a besoin d'au moins deux repas par jour. Cela amplifie donc toujours notre questionnement. Pour y apporter plus d'attention, il convient et paraît nécessaire de commencer par examiner comment les coupeurs apprécient leur travail.

III.4.1. Le regard du coupeur face à son travail

Chaque année, à partir du mois de mai, les premiers coupeurs débarquent dans la région. Certains viennent parce qu'ils ont entendu le communiqué à la radio ou bien ils ont été informés par leurs anciens collègues de la campagne précédente. Il est donc intéressant de considérer leur situation dans leurs lieux d'origine. Au-delà d'un simple geste de recherche du travail, cela nous permettra de saisir les motivations qui se trouvent derrière ce choix.

Dans tous les entretiens, deux éléments reviennent pour signifier la raison de venir à ce travail. D'une part, la pauvreté qui sévit dans les familles d'origine crée une situation de pénurie qui exige aux hommes à partir un peu loin pour un certain temps. D'autre part, l'exiguïté des terres à cultiver ne permet plus de se contenter de la seule source de revenu traditionnelle que constitue la terre. Vaut mieux alors que l'homme aille chercher de l'argent pendant que la femme et les enfants s'occupent du travail du petit lopin de terre. Cependant, selon les coupeurs, ce travail ne semble plus donner beaucoup de chances. Cela explique la forte relation qui existe entre le départ et la situation socio-économique difficile dans les lieux d'origine des coupeurs.

Sedi est âgé de 34 ans, il est natif de la commune Rutana, marié et père de trois enfants, il a déjà fait huit campagnes. Avant, il s'occupait du travail de la terre, ce qu'il fait toujours dans la période d'inter-campagne. Il dit : « *Ce travail ne peut permettre aucun développement. Le salaire qu'on nous donne est très bas. Il nous aide juste à avoir cette petite somme pour acheter du savon.*[105] » C'est le même constat de Kazu âgé de 58 ans. Il est père de 5 enfants : trois sont déjà mariés tandis que deux sont toujours à l'école (l'un en seconde et l'autre en 8ème). Il vient de faire huit campagnes (5 ans dans le glanage et 3 ans étant coupeur). Il s'est inscrit dans les coupeurs parce qu'on a réduit le nombre de glaneurs. Mais tant mieux pour lui, se réjouit-il,

[105]Sedi, coupeur originaire de Rutana, extrait d'entretien du 10 octobre 2019

parce que les glaneurs rentrent beaucoup plus tard que les coupeurs. Tout comme son ami, il ne cache pas son insatisfaction : « *Quand j'ai commencé ce travail, j'avais déjà construit une maison en tuiles. Aujourd'hui je cherche à mettre des tôles. Mais pour dire la vérité, ce travail ne le permettra pas à cause du petit salaire que nous percevons*.[106] » Mais d'un autre côté, il apprécie le travail. « *Avant, je faisais les tâches dans les champs. C'est par après que j'ai choisi de venir à la SOSUMO. Ce travail me permet d'acheter des habits pour ma femme et scolariser les enfants. Il a une bonne part dans la satisfaction des besoins de ma famille*.[107] »

Tous les coupeurs enquêtés parlent d'une vie dure particulièrement à cause du petit salaire qu'ils perçoivent. Face à cette situation, chacun se débrouille pour avoir de l'argent à apporter à la maison au moment de son retour. Pour certains, ceux qui ne sont pas venus de très loin, ils peuvent prendre deux jours pour aller à la maison et passer au moins une nuit avec sa femme et satisfaire sa libido (ceux qui acceptent de le témoigner). Par conséquent, ils n'ont pas droit à la prime lors de la prochaine paie. Certains hommes, pas beaucoup, disent les coupeurs, peuvent s'offrir la satisfaction libidinale auprès des femmes disponibles pour ce service dans la localité. Pour d'autres, ils restent jusqu'à la fin de la campagne. Puisque, comme ils le disent, les deux jours termineraient étant toujours en route, sachant que trois jours d'absence, quel que soit le motif, conduisent au remplacement. C'est le cas de ceux qui viennent du nord, Ngozi ou Kayanza par exemple.

En ce qui est de l'appréciation de leur travail, les coupeurs comme tous les autres saisonniers font état de la misère due au petit salaire qu'ils gagnent. Alors, comment font-ils pour épargner de l'argent qui leur assurera un bon retour en famille ? Par bon retour, nous voulons dire retourner à la maison avec des cadeaux pour les membres de la famille restés au village.

III.4.2. Le coupeur et sa stratégie : une résistance pacifique

Dans son univers, le coupeur est un individu rationnel. Pour arriver à son objectif, qui est celui de gagner l'argent nécessaire pour satisfaire les besoins de sa famille, il met en œuvre des stratégies qui lui sont propres. Précédemment, nous avons vu Kazu se réjouir que les coupeurs rentrent plus tôt que les glaneurs. En effet, souvent ils terminent leur tâche dans l'avant midi et

[106]Kazu, coupeur originaire de Butaganzwa (Rutana), extrait d'entretien du 10 octobre 2019
[107]*Idem*

ils ne travaillent pas l'après-midi. Mais pour les glaneurs, ils arrêtent de travailler le soir. Que fait le coupeur pendant ce temps hors-travail ?

« *Nous sommes venus pour chercher de l'argent. Mais dans tous les cas, les chances appartiennent aux plus forts. Ceux-là, lorsque nous rentrons, ils vont sur la « main-d'œuvre »* (lieu où les ouvriers attendent qu'on vienne les chercher en cas de besoin) *et attendent qu'ils puissent avoir du travail, mais nous qui sommes faibles restons ici.*[108] » Tels sont les mots, pleins de regret dû à son âge, de cet un homme de 59 ans. Mais dans cette réponse, nous voyons déjà l'atout dont disposent les coupeurs forts, et parce qu'ils terminent souvent le travail un peu plus tôt. Dans cette région du Kumoso, avec parfois de grandes étendues de terres, le travail agricole est fréquent. Et même ces coupeurs qui vont sur la « main-d'œuvre », souvent c'est ce genre d'activité qu'ils bénéficient. Par ailleurs, les coupeurs les plus doués possèdent aussi une houe dans leur chambre. Le travail dans les champs est plus rentable que celui des coupeurs. En effet, quand un ouvrier travail chez un particulier dans le secteur agricole, il peut toucher 3000Fbu pour la mi-journée ou 1800Fbu quand il a travaillé l'après-midi. C'est un grand contraste avec le cas de la SOSUMO qui donne au coupeur 1950Fbu par jour. Néanmoins, ce genre de travail comporte une lacune par rapport à celui de la SOSUMO. Niyo montre cette lacune et apprécie le travail à l'usine :

> Ce travail que nous faisons à l'usine est de loin inférieur en rémunération par rapport à celui des champs, particulièrement en saison pluvieuse. Mais le problème du travail des champs, il n'est pas toujours là alors que celui de la SOSUMO est là tous les jours. C'est vrai c'est peu d'argent, mais pour chaque jour travaillé, c'est une petite somme qui entre.[109]

Les salaires des saisonniers ne sont pas payés par jour. Pour les coupeurs, ils sont payés toutes les deux semaines à l'exception des deux derniers mois de la campagne. Pour les deux derniers mois, la dernière paie a lieu dans la deuxième moitié du mois d'octobre. D'après la SOSUMO, cela permet aux coupeurs de bénéficier d'une somme plus ou moins importante avec laquelle ils vont retourner dans leurs familles. Pendant ces deux mois donc, ils doivent se débrouiller pour se nourrir. Pour certains, c'est la solidarité qui compte, tandis que, pour les autres, ils s'imposent des règles austères pour faire une épargne et se nourrir. C'est-à-dire qu'au moment de la paye, il y a des coupeurs qui préfèrent se mettre ensemble pour prendre en charge leurs besoins

[108] KANANI, le glaneur, entretien du 12 octobre 2019
[109]Niyo, agent de sécurité à l'usine, extrait d'entretien du 10 octobre 2019

alimentaires. Cela leur permet de s'entraider chacun apportant une petite somme. Il y a d'autres qui préfèrent gérer à leur manière. Ainsi ils peuvent manger ou laisser un repas sans devoir tenir compte du rythme de leurs amis.

Dans tous les deux cas, quand ils rentrent du travail, ils se mettent à cuisiner leur repas. Devant les dortoirs, l'on voit une série de casseroles alignées, les unes couvertes, les autres non, au point de voir ce qu'il y a à l'intérieur. Chaque personne veille soigneusement sur la sienne. Partageant pratiquement les mêmes conditions de vie, les habitants de ce quartier ont fini par adopter le même rythme de vie. Tout le monde fait les mêmes actes au même moment, au risque de parler du conditionnement. Pour faire face à l'absence du bois de chauffage, l'usine met à leur disposition des espaces où ils peuvent trouver des arbrisseaux. La cuisson exige donc une présence permanente car ces arbustes se consument très rapidement. De là, ils doivent éloigner le feu de leurs chambres car vu leur état, il y aurait le risque d'incendie en cas d'imprudence.

En plus, ces arbustes séchés peuvent aider à gagner une petite somme d'argent. Celui qui en a eu beaucoup peut vendre une part, ce qui permet d'avoir de l'argent pour le repas suivant. Outre cela, ils ont aménagé des petits potagers devant leurs dortoirs : ce qui peut constituer des appoints. Toujours dans le but de satisfaire leur besoin en nourriture, certains ouvriers qui ne viennent pas de loin peuvent s'y rendre un après-midi après le travail et revenir le soir avec quelques provisions. Mais ces occasions ne sont pas fréquentes pour tout le monde suite aux exigences du travail.

Pour les coupeurs, la SOSUMO est vue comme une mère nourricière qui, en plus de l'argent donné en rétribution de leur travail, elle leur donne aussi, à la fin de la campagne, 25 kilogrammes de sucre à chaque coupeur. Ce geste est hautement apprécié par les coupeurs. Il fut un temps où la SOSUMO donnait aussi un pagne à chaque coupeur en guise de cadeau à leurs femmes. Mais aussi, ils participaient dans la cérémonie de clôture de campagne. Aujourd'hui, racontent-ils, seuls les contractuels participent à cette cérémonie. Cependant, le jour de la distribution de ce sucre, des commerçants attendent les bénéficiaires pour leur reprendre ce trésor. Un des coupeurs dit : « *Nous avons le plus besoin d'argent que du sucre. Quel avantage*

tirerait ma famille de lui apporter du sucre au lieu de l'argent ? Je prends juste 5 kilos pour leur dire où j'étais et le reste je vends.[110] »

Evidemment, pour un individu qui vient de passer environ six mois loin de sa famille, le plus important est d'avoir de l'argent. En vendant les 25 kilos de sucre, le coupeur peut avoir plus de 50 000Fbu. Si l'on y ajoute le salaire de deux mois cumulés, l'ouvrier rentre chez lui avec un montant relativement important, du moins par rapport à ses attentes. La plupart des ouvriers souhaitent que la SOSUMO leur donne, non pas 25 kilos de sucre, mais son équivalent en argent.

Les coupeurs occupent une place centrale dans les activités de la SOSUMO à la fois par leur effectif (des centaines d'individus qui exécutent un travail) et par l'importance de leur travail au sein de l'usine. L'usine même reconnaît leur importance et sait se les attacher en leur donnant du sucre après la campagne. Pour l'observateur externe, vu leur salaire, il est difficile de comprendre pourquoi les ouvriers restent très attachés au travail de coupeur. D'une part, ils se plaignent que le travail rapporte peu, mais d'autre part, ils s'y attachent. L'avantage de ce travail, au-delà des autres opportunités qui peuvent se présenter, est d'être régulier. Il permet aux coupeurs d'avoir un salaire journalier régulier.

III.5. L'avenir du travailleur saisonnier

Pour tout travailleur, quelle que soit sa catégorie, le rêve est de construire un avenir meilleur pour lui et pour les siens à travers le travail ou le salaire. Par le travail, l'individu construit sa vie à travers les différents événements qui jalonnent son parcours. Cela dépend du travail et de sa capacité d'intégrer l'individu dans la sphère des transactions entre les individus qui partagent les mêmes conditions. Quelles sont donc les possibilités offertes par le travail saisonnier aux ouvriers de la SOSUMO pour construire leur avenir ? Après ce que nous venons de dire plus haut, il paraît paradoxal de poser une telle question. Cependant, il est nécessaire de s'intéresser à ce point.

Selon un rapport publié en juillet 2019 par le magazine Jimbere, le taux de chômage des jeunes au Burundi est de 55,4% dans les milieux ruraux et de 65,4% dans les milieux urbains[111]. Dans ce contexte de chômage très élevé et de précarité dans les familles, certains ne demandent pas ce travail par préférence, mais par la contrainte. Pour certains, c'est une manière d'attendre dans un

[110]Sedi, coupeur originaire de Rutana, extrait d'entretien du 10 octobre 2019
[111] www.jimbere.org/taux-chomage-jeunes-agri-business/ consulté le 8 septembre 2020 à 9h34

lieu où ils ne voient pas facilement l'amélioration des conditions. C'est le cas des jeunes diplômés des différents cursus du secondaires : « *Aujourd'hui, il n'y a pas d'autres choix. Le mieux est d'attendre les meilleurs moments en touchant ce rien du tout.*[112] » De là, c'est une marque de précarité qui « *conduit à se sentir maltraité par la société.*[113] » Avec une telle appréciation du travail qu'on est en train de faire, il est difficile de localiser l'ouvrier dans la sphère des travailleurs qui croient dans la capacité de s'intégrer dans leur champ social avec le travail. Il se construit une identité fluide, qui « *se transforme au gré de l'expérience.*[114] »

De là, tous les saisonniers rencontrés à l'intérieur de l'usine ont un rêve commun : le contrat à durée indéterminée. Pour eux, ce contrat permettrait d'avoir un emploi sécurisé, mieux rémunéré par rapport au travail saisonnier. Par contre, ce rêve est moins présent chez les coupeurs. On conclurait donc qu'il est alimenté par la détention d'un diplôme, le capital dont dispose la majorité des saisonniers des services internes à l'usine. De ce fait, on peut dire que « *le diplôme suscite des prétentions salariales et statutaires structurellement supérieures aux chances réelles.*[115] » Les coupeurs sont bien informés que leur travail est pour une saison bien déterminée. Après cette saison, le coupeur retourne chez lui. Il pourra revenir ou ne pas revenir pour la prochaine campagne. Mais les jeunes diplômés, ils viennent avec une partie de leur capital culturel[116] qu'est le diplôme. Quand ils arrivent sur les lieux, ils se rendent comptent que, en marge du travail saisonnier, d'autres opportunités peuvent se présenter. Evidemment, ils trouvent des travaux dont ils pensent être capables de faire sur base de leurs connaissances acquises par l'école. Ainsi, plutôt que de retourner vers le lieu d'origine où sévissent chômage et précarité, ne vaudrait-il pas mieux d'espérer cette clé qui assure un séjour permanent et sécurisé qu'est le contrat ? Mais, regrettent-ils, cette opportunité n'est pas automatique, et pour la plupart, elle ne viendra jamais.

Concernant l'avenir, les saisonniers auraient aimé avoir de quoi assurer leur survie quand l'âge ne leur permettra plus de travailler. Le glaneur qui allait souffler ses soixante bougies dans deux

[112]Edouard, jeune saisonnier diplômé des humanités générales, travaille dans le service produit fini, extrait d'entretien du 13 octobre 2019
[113]DUBET, F., *op. cit.,* p283
[114] MONTOUSSE, M. et RENOUARD, G., *op. cit.,* p108
[115] DUBET, F., *op. cit.,* p279
[116] Selon la sociologie bourdieusienne, la notion de capital culturel renvoie à l'ensemble des connaissances acquises qui se présentent « à l'état incorporé sous la forme de dispositions durables de l'organisme » et des réalités matérielles, « capital à l'état objectivé », sous la forme de diplômes et des biens culturels. (ETIENNE, J. et al., *op. cit.,* p44)

mois, a commencé avec la première campagne en 1988 et, année par année (ou presque), il est toujours là. Il est père de neuf enfants et regrette ce qu'il a appelé « *les années de travail et de misère.*[117] » Il regrette aussi dans ces mots : « *Malheureusement, même si je viens de faire toutes ces années, il n'y aura même pas de pension pour moi ; ce que j'ai gagné, j'ai gagné. Il me reste de partir à la maison et me reposer*.[118] » Il aurait aimé être bénéficiaire de la sécurité sociale mais cela ne concerne pas les travailleurs saisonniers. En ce qui concerne ce qu'il va faire quand il ne sera plus apte à venir à la SOSUMO, il dit : « *Je n'ai pas d'autres sources de revenu. Je vais cultiver ma petite terre et comme ça j'attendrai la fin de mes jours*…[119] »

Avec le salaire du travail saisonnier de la SOSUMO, il est difficile pour l'ouvrier de planifier l'avenir. Il permet juste aux ouvriers de survivre. Ceci est d'autant plus vrai que ledit salaire n'évolue presque pas. Revenons sur l'exemple du cas des coupeurs. Comme le dit le plus ancien, il y a 30 ans, le salaire journalier que percevait le coupeur était de 300Fbu. Aujourd'hui, depuis quatre ans, il est de 1950Fbu. Considérant l'état actuel de la monnaie burundaise, l'avenir par rapport au travail saisonnier au sein de la SOSUMO reste incertain pour les ouvriers. En plus, c'est un travail qui n'est associé à aucun avantage qui permettrait à l'ouvrier de survivre même dans ses années d'invalidité.

La campagne de récolte est une période cruciale pour l'usine. Bien sûr, affirment les administratifs, cette période constitue la raison même d'être de la SOSUMO. On doit tout faire pour que la campagne réussisse. C'est pourquoi tous les moyens matériels et humains doivent être rassemblés pour couvrir les six mois de production du sucre. Les saisonniers forment une catégorie d'ouvriers qui interviennent dans la réalisation de la stratégie chère à la SOSUMO. Venus des horizons divers, ils ont des identités différentes en fonction de leurs tâches : les coupeurs, les pousseurs de bagasse et ainsi de suite. Pourtant, ces identités collectives n'effacent pas ce que les ouvriers portent comme leur identité, brandie selon la nature du travail auquel ils comptent postuler. L'identité du travailleur saisonnier tient donc compte de ses dispositions à exécuter un travail qui lui permet de gagner sa vie d'une part, et alimenter son espoir pour l'avenir d'autre part.

[117] KANANI, *supra.*
[118] *Idem*
[119] *Idem*

Si l'identité du saisonnier est facile à saisir, son travail garde cependant une énigme. C'est le fort attrait que ce travail, peu rémunérateur, exerce sur des individus de la région même les plus éloignés. Cela rejoint les autres caractéristiques d'un « *travail épuisant, mal payé souvent, incertain aussi.*[120] » En analysant de près, ce n'est pas seulement le travail qui les attire. C'est aussi la situation qui règne dans les lieux d'origine qui pousse ces individus à migrer temporairement à la recherche d'une situation qui pourrait améliorer leur vie. Mais de ce travail, plusieurs inconnus surgissent, et certains sont de plus en plus insaisissables. C'est notamment comment les ouvriers saisonniers parviennent à couvrir leurs besoins avec leur salaire. Ils mettent en œuvre des stratégies dont les plus fréquentes sont l'agriculture et l'élevage. Avec le salaire qu'ils ont, pour les saisonniers qui viennent d'ailleurs, cette agriculture ou cet élevage n'est pas à comprendre dans le sens extensif. C'est plutôt l'exploitation d'un petit terrain et l'élevage de quelques têtes de porcs. Pour les natifs ou ceux qui se sont établis depuis longtemps, d'abord ils vivent dans leurs maisons. Peu importe leur état, ils ne payent pas les loyers. Ensuite, ils ont des vastes étendus de terres à cultiver. Cela leur permet d'avoir une production plus ou moins grande de façon qu'ils puissent mettre une partie sur le marché pour avoir de l'argent. Dans ce cas, ils peuvent développer leur élevage ou financer d'autres besoins de la famille. Pour eux aussi, à l'exception des besoins fondamentaux, il est difficile d'investir dans d'autres projets.

Le travail saisonnier est aussi représenté par la figure notoire du coupeur. Il est recruté pour une période bien spécifique. Même s'il est beaucoup visible pendant la campagne de la récolte à cause de son intensité, le travail saisonnier couvre aussi à petite échelle la période dite d'inter-campagne. Pourtant, la coupe est strictement délimitée à la période de campagne. Cela fait des coupeurs une catégorie particulière. Au moment où les autres rêvent rester au sein de l'usine même pour la période d'inter-campagne, le coupeur est même encouragé par une rétribution matérielle pour lui souhaiter un bon retour dans sa famille. Ce n'est pas tout, même les conditions de vie et de travail lui confèrent sa particularité. Attaché à un quartier qui porte le nom des habitants, il expérimente une vie rude dans l'insalubrité et qui s'adapte en fonction de la situation concrètement vécue. La solidarité avec les autres et l'austérité envers lui-même sont ses stratégies pour une gestion efficace de son salaire.

[120] DUBET, F., « Comment devient-on ouvrier ? » dans AZEMAR, G.-P (dir.), *op. cit.*, p136

Pour la SOSUMO, dans sa recherche de profit en limitant les coûts de production, recourir au grand nombre des saisonniers sous-payés reste son choix. Ces derniers se contentent du salaire en premier lieu et la SOSUMO, dans sa logique, octroie à certaines catégories, en fonction des travaux qu'ils exécutent, du matériel de protection. Pendant la campagne, elle offre les soins de santé à 100% (pour les travailleurs contractuels, les soins sont couverts à 90% y compris les ayant-droits)[121]. L'usine ne paie pas les jours d'absence même en cas de maladie. Et si le saisonnier dépasse trois jours d'absence, il est remplacé. Ce qui fait que certains endurent même le travail sous le traitement du paludisme (maladie fréquente). Il est d'autant plus difficile à endurer chez les coupeurs pour qui les capitas font une sorte de tâches pour chaque coupeur. Mais le cas échéant, les autres coupeurs peuvent venir en aide à celui en difficultés et donc dans l'impossibilité de terminer sa tâche.

Un autre élément de la facilité pendant la période de campagne, les saisonniers peuvent bénéficier gratuitement des chambres dans la « cité » lorsqu'elles sont disponibles et ne paient pas de loyer. C'est le cas d'une femme que nous avons rencontrée dans F. Son mari ne travaille pas à l'usine mais il vit avec elle dans cette maison. Elle se réjouit en ces mots : « … *même si mon salaire est trop petit, au moins mon mari doit reconnaître que je lui ai trouvé un logement gratuit* (rires).[122] » Mais, il faut admettre que l'accès à cette résidence n'est pas toujours une évidence pour les saisonniers, sachant qu'il y a même des contractuels qui ne sont pas satisfaits.

Le travail ouvrier saisonnier de la SOSUMO s'exécute dans un contexte de précarité. « *Le développement de la précarité se traduit par l'augmentation du chômage et par la multiplication des formes d'emploi atypiques : temps partiel, contrats à durée déterminée, intérim…*[123] » A la SOSUMO, le travail saisonnier donne l'image d'un véritable prolétariat. Celui-ci est un « *ensemble des travailleurs, principalement manuels, qui ne possèdent que leur force de travail… La menace du chômage les place sous la dépendance de l'employeur alors que ce dernier a, en général, le choix (sauf qualification recherchée). Cela détermine la condition subordonnée, précaire, et un bas niveau de vie.*[124] »

[121] La SOSUMO possède son propre dispensaire avec un médecin ainsi que des infirmiers. Les cas non traités au dispensaire peuvent être transférés à l'hôpital sous la charge de l'usine.
[122] Eliane, femme saisonnière, extrait d'entretien du 14 octobre 2019
[123] DUBET, F., *op. cit.,* p281
[124] DELAS, J.-P, *op. cit.,* p22

Dans ce cas alors, ce qui serait mieux pour l'ouvrier, en attendant que les autres aspirations se réalisent, c'est plus le salaire. A ce point, la situation se lie avec celle des contractuels. Etant au service d'une même entreprise, certaines conditions font un point de rencontre entre les saisonniers et les contractuels. C'est le cas des revendications de l'amélioration des conditions de travail, les salaires, et même le plaidoyer pour des contrats. Ainsi le quatrième et dernier chapitre est consacré au travailleur contractuel.

CHAPITRE IV : L'OUVRIER CONTRACTUEL ET SON PARCOURS

La SOSUMO a recours à deux types de travailleurs : les saisonniers et les contractuels. Le présent chapitre s'intéresse à cette catégorie de travailleurs permanents. Les contractuels sont numériquement moins importants par rapport au nombre des saisonniers. En 2019, lors de la première enquête, l'effectif total de tous les contractuels était de 513. En mars 2020, il avait diminué jusqu'à 496 dans un espace de cinq mois[125]. Depuis 2009 (données disponibles dans le rapport 2018-2019 du service de gestion des ressources humaines), d'un effectif de 561, le nombre des contractuels a certes connu des variations mais c'est en 2020 qu'il est arrivé à moins 500. Comme certains des administratifs n'hésitent pas de le dire, l'effectif peut continuer à diminuer même dans les jours à venir. Aujourd'hui, il y a peu de recrutements et même les départs ne sont pas, pour la plupart, remplacés.

Pour les contractuels, un élément central joue un grand rôle : le contrat à durée indéterminé. Passons en revue l'identité du contractuel, ses stratégies pour gagner sa vie, son parcours et ses rêves ainsi que son image dans son environnement social. En essayant de développer ces points, nous voulons comprendre comment le travail ouvrier à la SOSUMO intervient en tant que processus de construction de l'identité socio-économique de l'ouvrier. Nous voulons aussi comprendre les sociabilités qui naissent du travail permanent entre les ouvriers dans leurs interactions et la conception qu'ils ont de leur monde de travail. En effet, « *le travail est le centre de la vie sociale et tout s'y ramène, les revenus, les identités, les cultures, les choix politiques.*[126] » Un autre élément à évoquer dans ce chapitre, c'est la notion de genre. Quelle est la place de la femme dans le travail ouvrier au sein de la SOSUMO ?

IV.1. L'ouvrier contractuel et son identité

Tout commence par le contrat. C'est une précieuse convention, selon les ouvriers, qui change la condition de l'ouvrier et lui dote d'une sécurité de l'emploi. De la définition plus simple, à la SOSUMO, l'ouvrier contractuel est celui qui est détenteur d'un contrat de travail à durée indéterminée. L'octroi du contrat dépend d'une qualification ou d'une spécialisation pour un travail bien déterminé. C'est le choix de l'usine d'en octroyer à tel ou à tel autre individu en fonction de ses besoins et des compétences de l'ouvrier. Ce qui est évident, les contractuels sont

[125] Source : Service de gestion des dossiers administratifs (GDA)
[126] DUBET, F., *op. cit.*, p131

parfois recrutés parmi les anciens saisonniers. En plus, il existe ceux qui sont recrutés sur base d'appels d'offres après leurs études. Cette catégorie est moins représentée aujourd'hui parce que les recrutements sont moins nombreux. En effet, du fait que le chômage est très élevé dans le taux, il y a de jeunes gens, bien qualifiés, qui acceptent d'être recruté comme ouvriers saisonniers. Quand il y a des possibilités de recrutement, généralement, on choisit parmi ceux-là : c'est une sorte de promotion interne.

L'ouvrier contractuel, une fois recruté, bénéficie d'un salaire de base qui peut évoluer avec le temps ou en fonction des critères définis par le code du travail et appliqués par la SOSUMO à travers le règlement du personnel. Contrairement au saisonnier dont la situation est imprévisible, par un salaire régulier accompagné par certains avantages, le contractuel peut planifier son avenir en fonction de son environnement et ses besoins. A la SOSUMO, l'identité que réclame l'ouvrier contractuel est fonction de son poste, et de surcroît, du lieu de résidence. Cela a un impact sur la configuration des rapports sociaux entre les travailleurs. Ce n'est donc pas étonnant d'entendre les travailleurs des blocs inférieurs qualifier ceux qui sont dans les blocs supérieurs de « gens mieux placés » au sein de l'usine. Par exemple un travailleur qui vit dans le bloc E considère celui qui vit dans D comme une personne qui s'en sort bien. Lors de nos enquêtes, nous avions loué un studio dans Base vie[127]. Un des ouvriers que nous enquêtions prenant connaissance de notre résidence se montra étonné, se demanda comment nous avons pu y arriver. Pour lui, nous devrions probablement avoir une connaissance haut placée à la SOSUMO. Cela montre la conception que les ouvriers gardent de la hiérarchisation des blocs d'habitation. Son étonnement n'est pas seulement pour notre cas car il y a des espaces qui sont considérés comme accessibles à la seule minorité dirigeante de l'usine. C'est notamment le Nord et la Base vie. Les ouvriers rapportent des rapports de pouvoir, qui ne sont pas réels en pratique mais qui sont intériorisés par les gens, depuis l'usine jusque dans les résidences.

L'ouvrier contractuel est donc un individu qui, par l'expérience ou la qualification, bénéficie d'un traitement régulier et permanent au sein de la SOSUMO. Son statut est reconnu par la loi. Il est régi par le règlement du personnel de la SOSUMO, ce qui n'est pas le cas pour les saisonniers. Pour ces derniers, leur situation varie en fonction de la santé financière de l'usine et

[127] Dans Base vie, la SOSUMO dispose de quelques studios qui ne sont pas occupés, elle les exploite comme des chambres d'hôtel pour les passagers. Cela fut notre cas.

de son environnement. Selon les enquêtés, leur traitement ne tient compte d'aucune réglementation établie, c'est l'usine qui décide à son gré.

La définition de l'identité de l'ouvrier contractuel est rendue difficile par l'absence de critères fixes pouvant permettre de saisir sa nature. Si on prend comme critère la qualification, il est effrité par le fait qu'elle ne fait pas l'unanimité. En effet, dans ses débuts, l'usine a eu beaucoup d'ouvriers de faible qualification. Il n'y avait pas encore un grand nombre de diplômés chômeurs. Etant les seuls à exercer des fonctions, ils sont devenus des techniciens jouissant de certains privilèges leur permettant, pour certains, d'affubler leur parcours de signes ostensibles des meilleures conditions de vie. La plupart de ces ouvriers sont à la retraite ou s'en approchent.

IV.2. Gagner la vie : la finalité du travail

Les contractuels ont le rêve de gagner leur vie. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Dans le sens donné par les ouvriers, gagner la vie se rapporte à l'acquisition des moyens tant matériels que financiers qui permettent de financer les besoins de l'ouvrier et ceux de sa famille. D'emblée donc, le travail assure l'accession à ces moyens. « *De façon caractéristique, la personne employée perçoit (selon le statut de son emploi et l'exécution de son rôle) un revenu monétaire qui, pour le ménage, représente la principale source d'accès au marché des produits de consommation.*[128] » En plus de cela, gagner la vie c'est construire une identité qui permet à l'ouvrier de s'intégrer dans son univers social. Cela alimente les rêves et illumine les stratégies que l'ouvrier va mettre en œuvre pour arriver à son objectif.

S'agissant des rêves des ouvriers et leur stratégie, le travail permet à une personne qui l'exécute de percevoir une rémunération. Cette dernière permet à l'individu de satisfaire certains de ses besoins. L'amélioration de la condition de vie, précise Max Weber, est un but que tout ouvrier s'efforçait à atteindre[129]. Au-delà de ses besoins, l'ouvrier rêve de construire son identité. Pour l'ouvrier qui vit dans la « cité », le grand rêve est de construire sa propre maison « *gasekebuye*[130] » en dehors de cet univers collectif. Comme ils le disent eux-mêmes, « *Nta*

[128] PARSONS, T., *op. cit.*, p82
[129] WEBER, M., *op. cit.*, 1971, p312
[130] En référence au type de construction du quartier nanti « Gasekebuye » de Bujumbura, ce nom est devenu comme le symbole d'une maison moderne au Burundi, surtout pour sa toiture. Elle est présente aujourd'hui dans tous les centres urbains du pays.

muntu w'umugabo atiyumvira kuronka iwe [131]». Dans notre société, l'un des éléments les plus indicatifs de la réussite dans la vie, que ce soit à la campagne ou dans les milieux urbains, c'est la construction d'une maison en matériaux durables. La réussite est d'autant plus matérialisée lorsque la maison est construite selon le standard moderne. Construire une maison de type moderne est le rêve des ouvriers. C'est en fait le symbole social de la réussite. Mais dans quelle mesure ce rêve est-il réalisable ?

Lors de notre première descente sur terrain, nous ne connaissions pas l'endroit. A notre arrivée au parking, nous devrions trouver une personne pour nous orienter. En marchant sur la route, nous rejoignons une personne en cache-poussière, ce qui nous rassure que c'est un travailleur de l'usine. C'était vers 13h20, il retournait au travail après la pause de midi. Après notre présentation et de l'objet de notre présence sur le lieu, il nous fit savoir qu'il est diplômé A2 de l'école technique. Après son stage à la SOSUMO, il a eu le contrat. Il est aujourd'hui chauffeur de tracteur. En quelques minutes pendant le trajet, il nous briefa ce qu'est la SOSUMO et la configuration de son habitat. Comme il venait de l'autre bout du quartier MUSASA, nous lui demandâmes :

- Toi tu ne vis pas donc au quartier (cité) ?
- Non, répond-il, je vis chez moi car j'ai construit ma propre maison « *gasekebuye* » dans le quartier que tu as vu avant d'arriver au parking.
- C'est possible donc de faire des progrès avec ce travail ? lui demandons-nous.
- Oui, bien sûr, c'est bien possible.
- Alors qui vivent au quartier ?
- Là c'est pour les nouveaux recrues et ceux qui n'ont pas encore eu de moyens pour construire leurs propres maisons.

Après des recherches sur terrain, il est apparu qu'il n'est pas toujours facile qu'un ouvrier puisse se construire une maison. Ce constat résulte de la situation des salaires des travailleurs ouvriers de l'usine.

[131] Paul, retraité de l'usine, extrait d'entretien du 20 mars 2020. Littéralement, « Il n'y a aucun vrai homme qui ne pense pas avoir un chez soi ».

IV.2.1. Structure salariale au sein de la SOSUMO

Au sein de l'usine, les salaires sont répartis en fonction des catégories des travailleurs. Cette catégorie dépend en grande partie de la formation et de la qualification du travailleur. Ainsi les salaires se présentent tel que le tableau suivant le montre.

Catégorie	**Salaire de base**	**Allocations familiales**			**Indemnités de déplacement**	**Indemnités de logement**
		Décentralisation	**Conjoint**	**Enfant**		
I	44200	17000	5000	2000	15%	60%
II	63750	18000	5000	2000	15%	60%
III	84000	23000	5000	2000	15%	60%
IV	111360	27000	5000	2000	15%	60%
V	158400	37000	5000	2000	15%	60%
VI	218400	50000	5000	2000	15%	60%
Directeur	1352846	72000	5000	2000	Frais de représentation	60%
Directeur général	1577960	102000	5000	2000	Frais de représentation	60%

Tableau 1 : Structure salariale au sein de la SOSUMO (Source: Règlement du personnel de la SOSUMO, avril 2018)

Ce tableau montre le salaire de chacun des contractuels répartis en six catégories sur lesquelles on ajoute des directeurs des différents départements et l'Administrateur directeur général. Avant le gel des annales, ce salaire était susceptible de progresser en fonction de l'ancienneté et de la cotation. Cette cotation permettait aussi au travailleur d'augmenter de grade et de gravir vers l'échelon supérieur. Avec ces salaires, les ouvriers alimentent leurs rêves d'améliorer leurs conditions de vie. En ce qui concerne la recherche d'une habitation décente, pour des contractuels ambitieux et disposant éventuellement d'autres ressources, la SOSUMO peut contribuer dans la réalisation de leur objectif.

IV.2.2. L'apport de la SOSUMO

La SOSUMO a ouvert le peuplement de la région en la dynamisant et en implantant des quartiers. Dans cette même perspective, la SOSUMO continue à contribuer au développement de la région par une nouvelle forme d'habitat. Se rendant compte de la nécessité de désengorger la cité, d'une part, et de permettre le développement de l'habitat moderne dans la région d'autre part, la SOSUMO a mis en place une politique de l'habitat dont les premiers bénéficiaires étaient les travailleurs contractuels. Disposant de grandes étendues de terres non encore exploitées, elle a décidé d'octroyer à tous ses travailleurs contractuels des parcelles à bâtir. Le but étant de donner l'occasion à ceux qui ont des moyens de construire leurs propres maisons. Pour l'ouvrier, construire sa propre maison constitue une mobilité sociale accompagnée d'une mobilité géographique en dehors de la cité ouvrière[132].

Cette politique qui date de 2013 a été bien saluée par les travailleurs. La seule exigence qu'ils devraient accomplir était de payer 600 000Fbu représentant les frais de viabilisation afin de bénéficier d'une parcelle de six ares. Tous les contractuels se sont lancés dans cette initiative. Ce n'est pas tout, la SOSUMO a favorisé, pour tous les acquéreurs des parcelles, l'accès au crédit pour la construction. La majorité des bénéficiaires ont contracté ces crédits. Certains se sont vite mis à l'œuvre et ont érigé des maisons. C'est le nouveau quartier GICACA, le « nouveau Gasekebuye » comme ils le disent. Cependant, ceux qui ont réussi à construire reste une minorité : 50 au total à en croire nos informateurs.

Après avoir acquis les parcelles et demandé les crédits en 2013-2014, l'année suivante (2015), il s'est produit ce qu'ils appellent un « coup de fouet » au sein de l'usine. C'est la décision du gouvernement burundais de supprimer les annales et les autres primes des travailleurs de la fonction publique. Cette mesure fut le résultat de la crise politique qui a secoué le pays la même année et ayant entrainé une crise économique. Cela s'est fait après que la grande partie des ouvriers ait contracté des crédits auprès des banques pour construire les parcelles.

> Cette situation, répond un ouvrier, nous a mis dans une incapacité à penser tout autre projet. Ce ne sont pas seulement les projets, mais aussi la vie est devenue difficile pour nous. En effet, poursuit-il, nous avions pris des crédits remboursables sur sept ans. Par exemple, moi j'ai demandé le crédit après avoir calculé le salaire sur lequel je serai après les sept ans. C'était vraiment

[132] MISCHI, J., *op. cit.*, 2015/4 (no 84), p61

> rassurant. Et d'un coup les salaires se sont stabilisés mais je dois toujours rembourser le crédit. Mon choix a été de stopper les activités de construction.[133]

La situation étant similaire à celle de plusieurs autres. Il existe ceux qui ont, par la suite, choisi de vendre les parcelles parce qu'ils se sont trouvés dans l'incapacité de les construire. Les autres les exploitent aujourd'hui comme des espaces agricoles en attendant les meilleurs jours pour pouvoir ériger des maisons.

Certes et de manière générale, l'idée de construire sur ce site n'a pas fait l'unanimité dans le camp des travailleurs. En effet, comme ils le disent, la maison n'est pas valorisée et ne pourra jamais être amortie surtout quand elle est mise en location ou tout simplement quand on veut la vendre. Mais aussi, la localité dans laquelle ils se trouvent n'est pas un bon endroit pour ériger une maison de grande valeur, qu'elle soit une résidence ou une maison secondaire. Nduwayo, un technicien de l'usine nous explique :

> Construire une maison dans cette localité c'est une perte énorme parce qu'elle n'a pas d'importance, d'où plusieurs travailleurs ne construisent pas. La maison te prend beaucoup de moyens ; et quand tu construis, tu viens de t'établir définitivement. Si tu quittes l'endroit, tu n'auras ni un locataire à la juste valeur de la maison, ni quelqu'un pour te l'acheter. Cela pousse ceux qui ont des moyens, notamment les cadres, à construire ailleurs dans les autres villes en particulier Bujumbura.[134]

Conscient de ce défi, au départ, les initiateurs du projet de logement ne comptaient pas donner des parcelles dans les domaines de la SOSUMO. On pensait dans un quartier de la ville de Bujumbura, mais l'idée n'a pas eu l'assentiment de tous les travailleurs. Ensuite, on a voulu viabiliser au chef-lieu de la province Rutana, là aussi l'idée n'a pas marché. C'est enfin qu'on a fini par viabiliser GICACA, le fameux « nouveau Gasekebuye ». L'accès à un logement est une bonne chose pour les ouvriers. Cependant, pour l'ouvrier, « *une installation en tant que propriétaire est alors synonyme d'endettement prolongé*[135] ». D'abord c'est l'endettement envers ses origines, ensuite l'ouvrier s'endette moralement envers l'usine, sans oublier le coût du crédit de la banque. C'est le cas des ouvriers qui ont initié des projets de résidences privées loin de leurs lieux d'origines et sous le financement des crédits bancaires.

[133] Dieudonné, mécanicien contractuel, extrait d'entretien du 14 octobre 2019
[134]NDUWAYO, contractuel dépanneur électrique, originaire de Rutovu, extrait d'entretien du 13 octobre 2019
[135]MISCHI, J., *op. cit.*

Qu'à cela ne tienne, nous avons vu que certains ont pu construire et vivent dans leurs propres maisons. Comment ont-ils fait donc pour y arriver ? Cette question nous amène à aborder la notion de stratégie chez les ouvriers contractuels de la SOSUMO. Ces stratégies dépendent des moyens dont dispose chaque ouvrier et du choix de son activité.

IV.2.3. L'ouvrier contractuel et sa stratégie

Parlant de la stratégie ici, nous voulons revenir sur les moyens et les ressources mobilisés pour gagner un complément de salaire. Nous revenons sur le cas d'un individu rationnel dont parle Michel Crozier. Cet individu est capable de mettre en place des moyens (stratégies) qui lui permettent de contourner les défis que lui présente son environnement. Souvent, c'est le salaire même qui sert de tremplin pour mettre en œuvre une stratégie. Les contractuels choisissent les stratégies en fonction des opportunités qui leur sont offertes. Cela veut dire que « *même dans ces situations de dépendance et de contrainte, non seulement les hommes ne s'adaptent donc pas passivement aux circonstances, mais ils sont capables de jouer sur elles et ils les utilisent beaucoup plus souvent qu'on ne le croit de façon active.*[136] »

Tout le monde, ou presque, investit dans l'agriculture. Lors de notre première descente sur terrain, nous avons été interpelés par une longue liste qui pendait sur le tableau d'affichage du bloc administratif de l'usine. Cette liste portait la mention : « Ceux qui ont bénéficié des parcelles à cultiver ». Elle comportait l'identifiant du bénéficiaire, les dimensions de la parcelle ainsi que sa localisation. C'est par après que nous avons appris que la SOSUMO octroie chaque année des parcelles à cultiver à ses travailleurs (demandeurs) dans des espaces où il n'y a pas encore planté de la canne à sucre. A côté de ces parcelles, certains vont plus loin pour louer dans les champs des particuliers des espaces agricoles.

Cependant, disent certains, investir dans l'agriculture c'est aussi prendre un risque énorme. C'est une activité qui dépend des conditions climatiques. En plus, elle demande beaucoup d'efforts tant financiers qu'humains – la main-d'œuvre. C'est un investissement qui n'est pas sûr. Mais, reconnaissent-ils, lorsque la nature devient clémente, c'est un investissement qui peut rapporter plus notamment par la culture du riz, du manioc ou du maïs. C'est cela d'ailleurs qui pousse un bon nombre de travailleurs à s'y lancer. Néanmoins, certains n'acceptent pas de prendre ce

[136] CROZIER, M. et FRIEDBERG, E., *L'acteur et le système,* Paris, Seuil, 1977, p37

risque, même lorsqu'ils ont bénéficié des terres de la part de la SOSUMO, ils préfèrent les utiliser autrement. C'est ce que nous dit Nduwayo : « *Exploiter la terre demande beaucoup de moyens humains et financiers. C'est pourquoi, même les terres que nous donne la SOSUMO, ce n'est pas tout le monde qui peut les cultiver. Il y a ceux qui préfèrent les louer à leur tour à des commerçants de la région qui ont des moyens pour les exploiter. Il y en a plusieurs exemples comme ça.*[137] »

Bénéficier d'une terre à cultiver et la mettre en location c'est aussi une stratégie. Elle permet d'avoir dans l'immédiat, et sans prendre de risque, une somme supplémentaire. Outre l'agriculture, l'élevage est une autre activité à laquelle ont recours les travailleurs de la SOSUMO. De part et d'autre de la « cité », il y a deux espaces réservés pour l'élevage des vaches. En face du bloc D, se trouve les vaches des cadres tandis qu'en face du bloc F se trouve celles des autres catégories. Même les travailleurs qui ont des vaches mais qui vivent en dehors de la « cité » respectent cette catégorisation. Ce partage des espaces entre les cadres et les autres catégories serait-il dans la même logique que celle de l'occupation des blocs par les travailleurs ? Minani a répondu : « *Mais c'est vrai, comment peux-tu être un petit mécanicien et aller se cogner avec le chef de service le soir dans les étables ? Même si c'est hors de l'espace de travail, une distance doit être gardée entre vous comme on l'a fait pour les habitations, et d'ailleurs c'est très normal.*[138] »

Quant à Ben, un membre de l'administration, la séparation de ces espaces n'est qu'une question de proximité des uns et des autres par rapport à ces lieux. Chacun met son étable dans un lieu qui lui est proche. Mais ce qui est évident, l'espace de la SOSUMO reste segmenté entre les travailleurs suivant les postes qu'ils occupent au sein de l'usine.

L'élevage demande aussi des efforts. En effet, il faut trouver chaque jour la nourriture pour les bêtes et assurer leur entretien au quotidien. Pourtant, c'est une activité qui peut rapporter beaucoup avec le lait et le fumier. L'élevage ne se limite pas aux bovins. D'autres recourent encore à l'élevage des porcs. Cet élevage est plus rentable dans la mesure où les bêtes se multiplient beaucoup dans un court moment et sont bon marché. Même si l'élevage des porcs est rentable, ce n'est pas l'activité préférée par tout le monde. Elle est moins prestigieuse par rapport

[137]NDUWAYO, *supra*
[138] MINANI, mécanicien réparateur, entretien du 21 mars 2020

à l'élevage de la vache. Pour Ben, trouvé en train de débroussailler l'espace qu'occupe son étable, « *l'élevage est celui des vaches, pas des porcs. Même si les vaches mettent du temps pour produire, le moment venu, tu es satisfait. Et puis l'élevage des vaches c'est un prestige* (rires).[139] » A ce point, il évoque ce qu'il a appelé « l'élevage sentimental » pour parler de la fierté qu'il ressent d'avoir une vache. C'est aussi le résultat de la culture burundaise qui exalte l'importance de la vache dans plusieurs domaines de la vie et des interactions sociales.

Quant au commerce, il est exercé dans les boutiques à l'intérieur des blocs. C'est le travail des familles dont un des conjoints, en particulier la femme, ne travaille pas. D'autres encore, vendent à domicile certains produits qui ne nécessitent pas d'aller sur la place du marché : les pagnes, les sacs à mains ou des habits. Ces boutiques, comme nous l'avons vu au deuxième chapitre, sont présentes dans tous les coins des blocs E et F. Toutes ces activités sont des moyens qui permettent aux ouvriers d'avoir une autre source de revenu supplémentaire pour soutenir leur salaire et faire un investissement.

Même si plus haut nous avons parlé des étables pour les cadres, il est à préciser que ceux du Nord sont moins représentés. Les cadres supérieurs qui élèvent les vaches se comptent sur les doigts d'une main. On peut donc conclure que le recours à ces activités est témoin d'une disparité salariale entre les hauts cadres de l'usine et les autres catégories de travailleurs. Certains sont plus ou moins satisfaits tandis que les autres doivent tout faire pour joindre les deux bouts du mois et maintenir l'équilibre entre le revenu et les besoins. Ce n'est pas pour dire que les cadres supérieurs n'investissement pas, mais ici, l'accent est mis sur les ouvriers.

Dans cette section, nous avons parlé des stratégies pour pouvoir comprendre comment les ouvriers contractuels s'adaptent à leur environnement socio-économique pour réaliser leurs rêves. Mais il est toujours légitime de se poser une question. Qu'est-ce qui a favorisé certains ouvriers à construire des maisons pendant que les autres n'y sont pas parvenu ? En plus des investissements extra-professionnels pour générer d'autres revenus, ce sont les conditions socio-économiques des familles de ces ouvriers qui peuvent faire la différence. Certains ouvriers ne vivent pas avec leurs femmes à la SOSUMO. C'est le cas de Sam. Il est mécanicien depuis 2003. Son expérience inclut deux ans de travail journalier. Sa femme est à Bujumbura et n'a pas d'emploi, elle se débrouille par un petit commerce. Il est père de quatre enfants dont deux vivent

[139] Ben, un des administratif du service des plantations, extrait d'entretien du 21 mars 2020

avec lui dans le bloc E. Dans son appartement, il vit aussi avec son grand frère qui n'a pas d'emploi. Avec un accent congolais (son père est un burundais qui avait émigré pour travailler dans les mines au Congo), il nous dit : « *Aujourd'hui, je fais ce travail juste pour vivre. Il ne me permettrait pas de planifier l'avenir. Ma femme n'a pas de boulot, ce qui fait que notre salaire devient insuffisant pour couvrir tous nos besoins.*[140] » Pour lui, c'est la situation socio-économique du pays qui a tout bouleversé. Il se rappelle d'ailleurs de bons moments qu'ils ont vécus dans le passé : « *Au début, c'était vraiment très bien pour nous, mais depuis quatre ans, la situation est devenue très difficile. Sans les primes et les annales on ne peut pas se développer.*[141] »

S'agissant de la famille, avoir une famille moins nombreuse (peu d'enfants) c'est aussi un atout. Les dépenses sont moins importantes. Hatunga est un ancien ouvrier à la retraite. Il vit avec sa femme dans une petite maison qu'il a construit dans les années 90. Pour la gestion de ce qu'il a gagné pendant ses années de service, il répond : « *Moi j'ai investi dans l'éducation des enfants. Je n'ai pas eu beaucoup de richesses matérielles parce que j'ai mis beaucoup de moyens dans les études de mes enfants.*[142] » En effet, il a neuf enfants parmi lesquels quatre ont fait des universités privées aux frais de scolarité très élevés ; un seul a fait l'université publique. Cinq de ces enfants sont déjà mariés et il reste avec deux à la maison, les deux autres sont à l'école. Cela montre que l'étendue de la famille influe sur le niveau de vie des ménages. Même pour les familles les plus jeunes, le contexte familial entre en jeu. Mani est mécanicien A2 et père de six enfants. L'ainé est dans le cycle supérieur du secondaire. Sa famille vit dans sa propre maison dans le « nouveau Gasekebuye ». Il nous raconte comment il a fait :

> Après avoir acquis des parcelles, on nous a donné des crédits. C'était très merveilleux ! Ceux qui n'avaient pas encore beaucoup de charges nous avons pu construire des maisons même si nous n'avons pas terminé comme nous le prévoyions. Maintenant la situation est devenue difficile parce que la source que nous escomptions pour rembourser les crédits a disparu d'un coup avec la suppression des annales.[143]

Cependant, malgré le gel des annales, les ouvriers contractuels de la SOSUMO gardent espoir et continuent à investir dans des domaines jugés prioritaires. Pour Mani : « *La vie actuelle consiste*

[140] Sam, mécanicien contractuel, rencontré dans la cantine de l'usine, extrait d'entretien du 12 octobre 2019
[141] *Idem*
[142] HATUNGA, retraité de l'usine, extrait d'entretien du 20 mars 2020
[143] MANI, mécanicien A2, extrait d'entretien du 15 octobre 2019

à se débrouiller (« gupfundikanya »). *Il n'y a plus de gros revenus offerts par l'usine pouvant nous permettre de monter des projets. Moi, je me suis sacrifié pour mes enfants en leur assurant une bonne scolarité.*[144] »

Dans le quartier GICACA, se trouve deux écoles privées (Etoile du Mosso et Peace School) dans lesquelles le minerval s'élève à 15.000Fbu par mois. Elle est fréquentée par les enfants des travailleurs de la SOSUMO. Comme ils le disent, cette école est chère par rapport aux établissements publics où on ne paie pas de frais de scolarité pour les six premières années de l'école fondamentale. Mais pour les parents qui veulent une bonne éducation de leurs enfants, ça vaut la peine de les mettre dans les deux établissements privés[145]. Ce n'est donc pas tous les travailleurs qui font inscrire leurs enfants dans ces écoles, parfois, faute de moyens. Quatre enfants de Mani y fréquentent le primaire. De ce fait, il réaffirme que la vie est dure du fait que « *éduquer les enfants dans de telles écoles n'est pas facile* ».

Si les parents font tout pour que leurs enfants aient accès à une bonne éducation, cela montre qu'ils veulent changer la situation de leurs enfants par rapport à la leur. C'est ce que disent Beaud et Pialoux : « *L'identité ouvrière (…) est une appartenance dont les membres ne souhaitent majoritairement pas la transmission à leur descendance. L'école devient par là l'instance privilégiée d'ascension sociale et donc de désouvriérisation, la voie de sortie d'un monde trop dur.*[146] » En investissant dans les enfants à travers l'école, cela « *explique la force des attentes des ouvriers à l'égard de l'éducation. L'école est juste, elle transmet une culture légitime … C'est parce qu'ils ne vont pas assez longtemps à l'école que les enfants d'ouvriers deviennent à leur tour des ouvriers…*[147] » Par ses propos, Dubet rejoint Beaux et Pialoux. En faisant tout pour financer leurs études, les parents ne veulent pas que leurs « *enfants continuent à former les gros bataillons de la classe ouvrière.*[148] »

Pour avoir une autre source de revenu, Mani élève deux vaches. C'est d'ailleurs cela qui lui prend une bonne partie de son temps hors-travail : « *Quand je ne suis pas au travail, je m'occupe*

---

[144] *Idem*

[145] Certains cadres envoient leurs enfants dans le Lycée de l'organisation humanitaire SOS au chef-lieu de la province Rutana. Dans ce lycée, le minerval est de 90.000Fbu par trimestre. Aussi, ces parents doivent trouver un moyen de déplacement aller-retour pour les enfants chaque jour. Ce qui justifie que c'est une option qui ne marche pas pour tout le monde.

[146] RENOU, G., *op. cit.*, p215

[147] DUBET, F., « Comment devient-on ouvrier ? » dans AZEMAR, G.-P (dir.), *op. cit.*, 1992, p140

[148] *Ibid.*

de mes deux vaches. C'est cela qui me prend du temps.[149] » Selon lui, cet élevage lui permet d'avoir du lait pour ses enfants, et quand il y a un surplus, il en vend chez ses collègues qui n'en ont pas.

Gagner la vie, avec toutes ses implications est le grand rêve des ouvriers contractuels. Cela consiste en la préparation du parcours de l'ouvrier pendant le moment qu'il fait son travail. Leur rêve devient donc fonction de la situation qu'expérimente chaque famille. Les dépenses contraignent chaque ouvrier à adapter ses rêves à la réalité : ce qui limite leur possibilité d'investissement. L'action de la SOSUMO de leur octroyer des parcelles à bâtir était au départ très louable dans le camp des ouvriers. Cela est prouvé par la rapidité avec laquelle ils ont pris les parcelles et demandé des crédits. Ces derniers étaient octroyés en fonction du salaire du travailleur. C'est après la crise de 2015 liée au troisième mandat du feu Président Nkurunziza que la situation est devenue un véritable frein à leur épanouissement. En effet, avec le gel de la coopération, le gouvernement a pris des mesures en rapport notamment avec la suspension des annales pour une durée indéterminée, la contribution obligatoire pour les élections de 2020, et bien d'autres. Toutefois, la situation n'est pas la même pour tous les ouvriers. Même s'ils ont le même salaire de base selon les catégories, pour certains, les primes et les annales ont été suspendues alors qu'ils avaient déjà enregistré plusieurs années d'ancienneté. Ce qui veut dire que, ceux qui ont une longue ancienneté avaient déjà un salaire plus ou moins élevé. La situation est d'autant plus difficile pour ceux qui ont eu des contrats après cette suppression des annales. Ils doivent se contenter d'un salaire qui n'évolue pas.

Cependant, pour la plupart des ouvriers, cette situation est récente. Certains des contractuels avec qui nous nous sommes entretenus jouissent d'une ancienneté de plus de dix ans. Ils se rappellent des meilleurs moments qu'ils ont connus avant que la situation ne change. L'effet qu'a eu la suppression des avantages résulte du fait que la mesure était inattendue du côté des travailleurs. Un d'eux témoigne : « *A la SOSUMO, nous étions tellement heureux, avec de bons salaires qui augmentaient chaque année. Nous ne pensions même pas à investir car ce que nous vivions donnait vraiment de l'espoir. C'est récemment que les travailleurs avaient pensé à construire leurs propres maisons. Mais d'un coup, toutes les choses s'arrêtent…*[150] »

[149] MANI, *supra*
[150]Sam, mécanicien contractuel, rencontré dans la cantine de l'usine, extrait d'entretien du 12 octobre 2019

Par contre, pendant ces années de bonheur, certains ont construit de petites maisons dans les quartiers environnant qu'ils exploitent pour la location. Cela leur permet d'avoir un petit revenu supplémentaire régulièrement. Mais, cela était possible pour ceux qui n'avaient pas des contraintes familiales comme le nombre élevé des enfants à scolariser, le chômage du conjoint, mais aussi, les parents vieillissant à prendre en charge. Ce dernier cas fut celui de Hatunga qui a été obligé d'amener son vieux père chez lui pendant plus de trois ans jusqu'à sa mort alors qu'il souffrait des maladies chroniques de la vieillesse. En le prenant en charge, il rapporte qu'il a dépensé énormément de moyens (difficulté à estimer en valeur).

Pour les ouvriers contractuels, cet emploi peut leur permettre de mener correctement leur vie. Mais il ne peut pas leur permettre de planifier les grands projets pour l'avenir. Ils placent le gros de l'investissement dans les domaines qu'ils identifient comme prioritaires notamment l'éducation des enfants. Dans le but de diversifier les sources de revenu, l'agriculture et l'élevage attirent beaucoup d'individus. A côté de cela, figure le commerce, représenté généralement par une boutique familiale. Cela permet d'amortir le choc de l'insuffisance du salaire. Ceux qui font l'agriculture, elle sert le plus souvent à couvrir les besoins de la famille par l'autoconsommation. Seul le surplus, en cas de récolte, peut être mis sur le marché. Pour ceux qui vivent dans les blocs, ils entretiennent des potagers dans un petit espace qui leur est offert. Devant les maisons des blocs E et F, pour ceux n'ont pas occupé l'espace par des constructions, se trouvent des potagers de légumes et d'autres fruits de consommation courante. Mais cela ne représente pas grand-chose. Quant aux habitants du Nord et de Base vie, ils disposent des espaces libres d'environs huit ares. Partout, ces espaces sont exploités pour une petite production familiale. Pendant la saison des pluies, ces petites exploitations leur permettent de ne pas dépendre au marché pour certains produits de base, ce que d'ailleurs ils apprécient.

Dans la vie de l'ouvrier contractuel, il n'intervient pas seulement le désir de gagner la vie. Etant dans son milieu de travail, l'individu est pris dans un système de relations et d'interactions avec les autres. C'est pourquoi il ne peut pas vivre isolé. Outre qu'il est lié avec les autres par des relations professionnelles, ils partagent aussi l'espace social en dehors de l'usine. De ce fait, ils sont appelés à définir leur stratégie pour agir ensemble chaque fois que le besoin l'exige ou bien parce que c'est une nécessité pour des individus qui ont en commun un espace de vie.

IV.3. Agir ensemble et sociabilité ouvrière

Le monde du travail est un univers d'interactions entre les travailleurs. C'est aussi un milieu de socialisation. Les interactions commencent par les relations professionnelles et embrassent le monde extérieur à l'usine. Pour la SOSUMO, nous avons vu que les ouvriers sont répartis dans plusieurs catégories. Cette catégorisation influence même l'occupation de l'habitat dans les résidences. Cela n'empêche pas qu'ils pensent des cadres qui leur permettent d'agir ensemble chaque fois que de besoin. L'agir ensemble a l'atout dû au fait que « *l'usine est un lieu de forte interconnaissance*[151] ». Comment donc les ouvriers entretiennent leur conscience collective et comment celle-ci est mise en œuvre ? A ce point, nous allons mettre l'accent sur le syndicalisme au sein de la SOSUMO et la nature des liens qui caractérisent les ouvriers entre eux.

IV.3.1. Syndicalisme et syndicalisation au sein de la SOSUMO

Par définition, « *le syndicalisme est un mouvement de représentation et de défense des droits et des intérêts professionnels.*[152] » Ce mouvement a une riche histoire depuis la révolution industrielle. Dans sa conception plus nette en milieu du travail, « *le syndicalisme naît avec la révolution industrielle.*[153] » Dans le monde du travail, le syndicat est un acteur incontournable pour porter les revendications des travailleurs vers l'échelon supérieur. « *Le mouvement syndical s'est construit en tant qu'acteur collectif contre la conception libérale qui faisait du contrat de travail une relation purement individuelle.*[154] »

Dans tous les cas, l'action syndicale vise avant tout l'amélioration des conditions de travail et les revendications concernant le salaire. Depuis le début des années 90, le syndicalisme est un concept connu au sein de la SOSUMO. Les travailleurs de la SOSUMO se réunissent au sein du SYTIS (Syndicat des Travailleurs de la SOSUMO). C'est un syndicat qui regroupe le grand nombre des travailleurs contractuels. Par une adhésion volontaire, ce sont les seuls contractuels qui ont droit d'y adhérer. Aujourd'hui, il compte 424 membres. Le SYTIS est aussi membre de la Confédération des Syndicat du Burundi (COSYBU) ainsi que de la Fédération Burundaise des Travailleurs du domaine Agricole (FEBUTRA). Dans le passé, jusqu'en 2010, le SYTIS a été l'un des syndicats les plus influents sur le plan national. Cette précision ressort du témoignage

[151] BEAUD, S. et PIALOUX, M., *Violences urbaines, violences sociales*, Paris, Fayard, 2003, p227
[152]ETIENNE, J. et al., *op. cit.*, p376
[153]*Ibid.*
[154]*Idem,* p379

d'un responsable syndical. Les années qui ont suivi, le syndicat a connu une faiblesse en commença par son intérieur. L'action syndicale est devenue moins importante et l'effectif des adhérents avait diminué par rapport à l'effectif actuel. Cette faiblesse du syndicat peut être témoin d'une autre situation car « *l'affaiblissement du pouvoir syndical est responsable, pour une grande partie, de la hausse des inégalités. Les syndicats ne contribuent pas seulement à l'augmentation des salaires, ils réduisent également les écarts salariaux. Quand, dans une entreprise ou au sein d'un secteur, les syndicats sont forts, les inégalités de salaires sont beaucoup plus faibles.*[155] »

A la base de cet affaiblissement, certains des leaders syndicaux ont démissionné ou quitté l'usine : ce qui n'a pas permis de perpétuer l'héritage des années de forces du SYTIS. C'est le cas d'un de nos informateurs syndicaux lors de nos premières enquêtes. A notre retour en mars 2020, nous avons trouvé son bureau occupé par un autre. C'est ce nouvel occupant qui nous informa que celui que nous cherchions avait déjà quitté la SOSUMO pour une autre entreprise qui fait des activités similaires. A l'extérieur, nous lamentant que nous n'avons pas trouvé une personne qui nous devait des informations précieuses, un chef adjoint d'un autre service nous dit : « *Hm, lui il a eu de la chance de trouver où il va et il a démissionné. Qui ne quitterait pas cette SOSUMO s'il trouve où il peut aller ?*[156] »

Concernant cette faiblesse actuelle du syndicat, un des leaders cible le problème : « *Il est vrai notre syndicat a été fort dans les années passées. Mais il fut un moment où l'action syndicale fut considérée par certains ouvriers* (probablement proches du parti au pouvoir) *comme une opposition à l'action gouvernementale. Cela poussa certains travailleurs à un désengagement partiel ou total au sein du syndicat.*[157] » En effet, selon ces syndicalistes qui restent toujours actifs, le militantisme au sein des partis politiques s'est avéré incompatible avec l'action syndicale pour certains. Ainsi comme le dit Renahy, « *les pratiques de désengagement observées dans l'usine peuvent être révélatrices des divisions internes au groupe ouvrier.*[158] » Ces divisions peuvent être de plusieurs sortes. A la SOSUMO, les partis politiques influents dans le pays ont aussi une influence parmi les ouvriers. Toutefois, cette conception n'a été qu'illusoire, remarque

[155] VERDUGO, G., *op. cit.*, p80
[156] Un adjoint de service trouvé dans son bureau
[157] Samy, un des leaders syndicaux, extrait d'entretien du 20 mars 2020
[158] RENAHY, N., *op. cit.*, p74

le syndicaliste, pour la simple raison que « *ceux qui avaient laissé le syndicat pour une idéologie politique se sont rendus compte qu'ils se sont trompés. Aujourd'hui nous sommes en train de reprendre l'effectif des contractuels syndiqués.*[159] »

Un autre élément pour expliquer le désengagement au sein du SYTIS, certains ouvriers n'hésitent pas à pointer du doigt la mauvaise gestion des fonds. Les malversations des fonds du syndicat qui étaient accusés aux responsables syndicaux ont poussé certains membres à se retirer de ce collectif. Malgré les problèmes et les intérêts politiques qui peuvent diverger, les ouvriers se rendent de plus en plus compte qu'ils ont quelque chose en commun. Et ils doivent agir ensemble pour trouver une solution. Le fait révélateur de l'importance de l'agir ensemble fut la suppression des annales. En effet, Samy nous dit : « *Ceux qui croyaient qu'en agissant au sein du syndicat nous entretenons une opposition au gouvernement ont fini par comprendre la réalité. La suppression des primes et des annales a frappé tout le monde sans distinction des syndiqués ou des non-syndiqués. C'est aujourd'hui qu'ils ont compris que l'action syndicale dans l'unité des travailleurs est très importante.*[160] »

Aujourd'hui, la grande revendication que porte le SYTIS est bien sûr la restauration de leurs avantages. L'affaire est déjà portée auprès du Tribunal du travail et ils revendiquent le rétablissement des avantages et indemnités du personnel avec leur effet rétroactif. Selon les travailleurs de la SOSUMO, la suppression de leurs primes et annales est une mesure injuste. En effet, selon les responsables syndicaux, « *la suppression des primes et des annales concerne les travailleurs de la fonction publique. Or, la SOSUMO est une société mixte. C'est vrai l'Etat est majoritaire* (99% des actions) *mais le statut de la SOSUMO n'est pas celui d'une entreprise publique. Notre dossier dans le Tribunal est donc lié à ce traitement.*[161] » Face à une telle revendication, certains travailleurs ont compris qu'il ne faut plus jouer au « passager clandestin » (Olson Mancur) d'où ils choisissent de réintégrer le syndicat. Cette revendication est plus mobilisatrice parce qu'elle touche sur un fait qui a handicapé plusieurs travailleurs. En plus, elle ne concerne que les travailleurs de la SOSUMO. Comme Samy le dit, « *les avantages ont été suspendues alors que les travailleurs étaient endettés envers les banques, ce qui a provoqué une chute brutale pour certains. En plus, les crédits contractés étaient remboursables sur sept ans.*

[159]Samy, *supra.*
[160]*Idem*
[161] NDIKUMANA, un des leaders syndicaux, extrait d'entretien du 12 octobre 2019

Cette période est très courte pour les « petits » travailleurs pour achever un chantier.[162] » La restauration de ces avantages serait donc, pour ces travailleurs, salutaire. D'où la nécessité de s'unir afin d'essayer de redonner le poids au syndicat. Mais dans certains camps, des réticences face à l'action syndicale persistent.

Le SYTIS n'est pas seulement préoccupé par ses seules revendications. Il saisit souvent celles des saisonniers. Auprès des saisonniers, les contractuels sont des ainés qui doivent veiller au bien-être de leurs petits frères qui touchent de très petits salaires journaliers. Avant tout, l'ainé se met en position de celui qui transmet le savoir-faire au saisonnier. Cela se fait « *dans une situation où l'interaction avec un saisonnier favorise la démonstration et la transmission d'un savoir-faire*[163] ». Ainsi les contractuels plaident souvent pour l'augmentation des salaires des saisonniers. C'est ce que nous dit encore Samy : « *Souvent nous crions pour que les salaires des saisonniers soient revus à la hausse. C'est nous qui voyons comment ils travaillent. Ils se fatiguent comme les contractuels, voire même plus, et après, ils gagnent une somme qui ne leur permettent pas d'acheter même un pantalon.*[164] »

La revendication en faveur des saisonniers ne se limite pas seulement au niveau des salaires. Les contractuels réclament aussi des contrats pour les saisonniers qui sont dynamiques et qui maîtrisent le savoir-faire. Selon Nduwayo, un électricien-dépanneur, « *c'est une grande perte de voir des jeunes qui maîtrisent les travaux partir. Ils ont eu de l'expérience à la SOSUMO et ils vont ailleurs dans les autres entreprises ou bien, ils vont croupir dans le chômage. Nous crions toujours pour que la SOSUMO puisse les retenir, mais en vain.*[165] ».

Samy le syndicaliste a le même point de vue : « *La SOSUMO a du potentiel mais elle n'est pas capable de retenir les gens. Lorsqu'un journalier passe ici même une campagne, il rentre plein de connaissances. Imagine celui qui conduit un tracteur ou qui manipule les produits de laboratoire. S'il reste ici, c'est un atout pour nous les travailleurs mais aussi pour l'usine… Malheureusement les patrons ne le comprennent pas.*[166] » Si l'interviewé dit que les responsables de l'usine ne le comprennent pas, c'est son point de vue puisque l'octroi des contrats aux saisonniers dépend toujours de la politique de recrutement que prône la SOSUMO.

[162]Samy, *supra.*
[163] RENAHY, N., *op. cit.*, p70
[164]Samy, *supra.*
[165]NDUWAYO, *supra.*
[166] Samy, *supra*.

D'une manière générale, actuellement, il n'existe pas beaucoup de revendications au sein de la SOSUMO. Cependant, la revendication liée aux primes et annales est en train de rassembler les travailleurs qui se sont rendus compte qu'ils ont les mêmes intérêts. En plus, d'après le rapport de 2018-2019 du service des ressources humaines, la SOSUMO a plusieurs contentieux dans les différents tribunaux. La majorité des cas répertoriés est liée au traitement des journaliers. Pour la plupart, ils réclament des contrats à durée indéterminée parce qu'ils avaient presté au sein de la SOSUMO une période qui dépasse celle définie pour un travailleur ayant le statut de journalier[167]. Selon un leader syndical, dans plusieurs affaires judiciaires, la SOSUMO en sort perdante. « *Pourtant,* poursuit-il, *nous crions toujours pour une application adéquate des règlements.*[168] »

Même si le syndicat est toujours actif, il enregistre d'autres faiblesses aujourd'hui. Avec le contexte socioprofessionnel qui change, « *le syndicalisme se replie dans les secteurs relativement protégés et qualifiés et apparaît de moins en moins capable de prendre en charge l'ensemble des problèmes d'une société.*[169] » L'agir ensemble du personnel de la SOSUMO ne se limite plus au seul syndicat. Il est vrai le syndicat intervient dans le cadre professionnel et juridique, mais il existe d'autres formes de sociabilités qui caractérisent les contractuels de la SOSUMO. Dans la section qui va suivre, nous allons centrer le propos sur les formes de sociabilités qui se manifestent dans l'être social des ouvriers au sein de la SOSUMO.

IV.3.2. Les formes de sociabilités ouvrières au sein de la SOSUMO

En plus du syndicat qui s'occupe des affaires purement professionnelles, les ouvriers ont d'autres cadres qui les rassemblent au niveau social. Quoiqu'ils rassemblent les membres qui ont en commun le travail à la SOSUMO, ces cadres permettent aux ouvriers de se rencontrer dans des univers extra-professionnels et entretenir une sociabilité qui n'est pas fondée sur les relations de travail. L'existence de ces initiatives montre que les ouvriers accordent une place importante à leur unité.

---

[167] Existerait une loi, disent les ouvriers, qui stipule qu'un travailleur qui dépasse six mois au travail journalier régulier (constituant la période d'essai) chez son employeur doit automatiquement avoir un contrat à durée indéterminée. Lors de nos enquêtes, nous avons cherché à avoir la référence à cette loi mais nous n'y avons pas parvenu.

[168] BIGIRIMANA, un des leaders du syndicat des travailleurs de la SOSUMO, extrait d'entretien du 12 octobre 2019

[169]DUBET, F., « Comment devient-on ouvrier ? » dans AZEMAR, G.-P (dir.), *op. cit.*, p144

> C'est pourquoi parler de la culture ouvrière c'est évoquer des groupes, des liens denses, des communautés. C'est parler famille, voisinage, sociabilités locales, associations et fêtes, municipalités... Il ne fait aucun doute que l'être-collectif est l'une des grandes formes modales de l'existence ouvrière, non seulement comme « habitus » de fait, mais aussi comme valeur, portée et célébrée de multiples manières par le groupe lui-même.[170]

L'appartenance à un cadre extra-professionnel est généralement liée aux intérêts poursuivis par les individus. Comme ces intérêts sont loin d'être unanimes, on assiste à la pluralité des organisations représentant chaque catégorie. Même s'ils sont considérés comme extra-professionnels, certaines organisations reflètent toujours une image liée au travail. C'est le cas des clubs de sport qui réunissent les travailleurs. A la SOSUMO, l'après-midi de chaque mercredi est dédié à une séance de sport. Tous les contractuels sont obligatoirement appelés à y participer. Selon certains, ceux qui s'absentent à cette séance peuvent être sanctionnés notamment par une retenue sur salaire. Il existe d'autres organisations sportives qui rassemblent des adhérents volontaires. C'est le cas des clubs comme « Les Amis de la canne » ou « Sugar Sport Gym ». Ces clubs organisent parfois des événements qui permettent aux travailleurs de se rassembler et développer d'autres potentialités à travers le football par exemple. Ils permettent aux adhérents « *de mettre en scène leur savoir-faire corporel en dehors de l'usine, dans un espace émancipé de la domination salariale.*[171] »

Se renvoyant à une connotation de leur travail, ces clubs servent à la socialisation des membres dans la mesure où ils amènent les travailleurs à penser la canne à sucre et le sucre à l'extérieur de l'usine. Cette socialisation a pour fonction « *de créer un sentiment d'appartenance qui intègre au collectif les individus en fonction de leurs trajectoires différenciées.*[172] » Les clubs de sport matérialisent encore une fois l'existence d'un bien commun autour duquel tourne tout leur travail : la canne à sucre. Evidemment, certains de ces clubs ont été institués sous l'impulsion de l'administration de l'usine. Ils contribuent au bien-être des ouvriers par le sport et transmettent une culture de l'entreprise. Actuellement, avec la situation que vivent les travailleurs, la plupart des clubs ont changé de fonction. C'est ce que dit Ben : « *Avant, ces clubs étaient des associations qui faisaient souvent le sport. Actuellement, même les petites sommes de cotisations*

[170]SCHWARTZ, O., *op. cit.*
[171]RENAHY, N., *op. cit.*, p72
[172]*Idem,* p68

sont par après partagées entre les membres. Mais avant, c'était l'ambiance dans le sport, des voyages en pique-nique… »

Même s'il y avait au départ une caisse d'entraide du personnel, les autres associations ont pris sa fonction. Avec les cotisations mensuelles des membres, ces associations, comme la caisse d'entraide, interviennent dans l'assistance de certains cas sociaux.

En plus de ces organisations qui sont internes à l'usine, il existe d'autres qui sont purement en dehors du cadre professionnel. « *Les pratiques ouvrières les plus visibles et les plus aisément repérables ont en commun le caractère d'être fortement collectives.*[173] » Cela se manifeste par l'exemple des associations des natifs. La SOSUMO rassemble des individus venant des horizons différents. Mais, certaines régions se trouvent plus représentées. Les individus qui ont en commun la provenance se mettent ensemble pour former un cadre qui les unit. Ce cadre est par la suite doté d'une caisse de solidarité. Il revient donc aux membres de définir les domaines d'intervention de leur caisse et les circonstances couvertes par l'assistance.

Plus haut, nous avons parlé des stratégies que mettent en œuvre les ouvriers pour couvrir certains besoins. L'adhésion à ces formes d'association est une autre stratégie choisie par la majorité des ouvriers. Pour eux, appartenir à une caisse de solidarité est plus bénéfique. Kwizera est un jeune homme célibataire. Il est natif de la ville de Bujumbura et vit dans le bloc E. Il travaille à la SOSUMO depuis janvier 2013. Cette année 2020, il compte se marier. Son appartenance dans une association des natifs de Bujumbura lui procurera un avantage. Il nous dit : « *Etre membre d'une association ici te rassure qu'il y a des personnes sur qui tu peux compter en cas de besoin. Moi qui vais me marier, ils seront les premiers dans toute l'organisation des cérémonies. En plus, dans ces circonstances, ils donnent aussi de l'argent.*[174] »

Face à la condition ouvrière, l'être collectif des ouvriers constitue parfois un atout. L'ouvrier isolé n'existe pas. Même ceux qui n'adhèrent pas à ces associations disposent d'autres formes de sociabilités avec les autres qui leur permettent de rester en interaction. Les réticents à l'organisation collective sont pour la plupart ceux qui bénéficient d'un « *capital*

[173] SCHWARTZ, O.,*op. cit.*, pp123-124
[174] KWIZERA, technicien A2, extrait d'entretien du 14 octobre 2019

d'autochtonie[175] ». Ces derniers ont déjà construit des maisons, ils se sont établis. Avec cet établissement, ils ont commencé à acheter même des terres pour l'exploitation agricole. Dans toutes les conditions, ils deviennent des individus plus ou moins stables et ils ne comptent pas quitter la région.

Louis est originaire de Bujumbura. Avec son diplôme A3, il a 22 ans de service à la SOSUMO. Il est marié et père de 6 enfants dont l'ainé est en 9e année. Avec le crédit et la parcelle octroyés par la SOSUMO, il a déjà construit sa maison même s'il ne l'a pas encore achevée. Il n'est ni syndicaliste, ni adhérent à une autre association. Il s'est même retiré du club de sport qu'il avait intégré. Pour lui, il se pose aujourd'hui la question : « *Pourquoi adhérer dans ces groupes alors que nous sommes venus par des trajectoires différentes ?* » En plus de cette réticence à appartenir à un collectif, il est l'un des rares contractuels qui, dans tous ses mots, se réjouit de son travail à la SOSUMO : « *Avoir un emploi dans cette société c'est quelque chose pour laquelle je me réjouis beaucoup. Avoir un contrat ici c'est quelque chose de très important pour moi. La SOSUMO a été pour moi une meilleure place et j'en suis très reconnaissant*.[176]» Si l'appartenance à des collectifs comme le syndicat conduit à passer une bonne partie du temps à penser comment redresser les torts constatés dans l'usine, comment émettre sur les mêmes ondes avec un ouvrier qui a cette appréciation de son travail ? Cependant, lui aussi reconnaît qu'il est aujourd'hui difficile de faire des progrès avec le salaire et les crédits qu'ils ont contractés auprès des banques.

A la SOSUMO, il existe une autre forme d'association particulière : c'est le parti. Comme dans tous les autres coins du pays, les partis politiques recrutent au sein de la SOSUMO. Dans les blocs E et F, à chaque coin de la rue, se trouvent des monuments en pierres du parti au pouvoir. Même si c'est un univers socio-professionnel, il n'est pas exempt de l'influence du politique. S'il y a ces monuments qui sont visibles, il est évident que ce n'est pas le seul parti qui œuvre dans cet espace. Néanmoins, nous ne pouvons pas caractériser la nature de cette sociabilité du fait qu'elle n'a pas été questionnée au cours de l'enquête.

L'agir ensemble est un élément important pour les ouvriers de la SOSUMO. Il commence par le syndicat et embrasse les autres espaces extra-professionnels. Le syndicat couvre les

[175] Nicolas Renahy (RENAHY, N., *op. cit.,* p76) utilise le concept pour désigner la disposition des ouvriers qui sont des natifs ou qui se sont établis définitivement dans la région.
[176] Louis, mécanicien A3, extrait d'entretien du 13 octobre 2019

revendications en rapport avec la loi tandis que les autres formes d'associations s'inscrivent dans la logique de la solidarité entre les individus qui ont ce qu'ils partagent en commun. A côté du syndicat, il existe d'autres organisations qui n'ont pas un caractère juridique, mais plutôt managérial, qui rassemblent les travailleurs autour des thématiques qui leur permettent de garder en permanence l'idée de leur travail même en dehors de l'usine. Regroupant les travailleurs autour du sport, ces organisations sont dotées d'un pouvoir socialisant par des activités d'une ambiance différente de celle auprès des machines ou d'autres outils de travail.

Toutes ces formes d'associations sont bénéfiques pour les membres. Elles constituent parfois des appartenances stratégiques sur lesquelles l'ouvrier peut compter quand il a un besoin qu'il ne peut pas satisfaire par lui-même. En effet, face à une situation, la conduite de l'individu est « *fonction de possibilités qui s'offrent à lui de se coaliser avec ses collègues et de mobiliser ainsi leur solidarité.*[177] » Agir ensemble permet de surmonter certains défis que présente l'environnement de l'ouvrier. Cette action, dans une large conception, permet de rendre l'univers social plus vivable dans la mesure où elle ouvre l'accès à la solidarité et l'entraide. Les associations d'entraide mutuelle mettent donc les ouvriers dans une relation d'interdépendance et constituent les sous-groupes de socialisation dans leur champ social. Cette interdépendance va apporter une autre dimension dans les interactions entre les ouvriers : l'espace social devient un lieu d'individus interdépendants, prêts à se soutenir mutuellement en cas de besoin.

IV.4. De l'usine au quartier : l'ouvrier de la SOSUMO dans son univers social

Pour décrire un univers social caractérisé par certaines pratiques, le sociologue français Pierre Bourdieu utilise le concept de « champ ». Dans ce champ, les individus disposent de certains capitaux qu'ils mobilisent en fonction des intérêts escomptés. Bourdieu introduit donc ce concept pour caractériser les différentes sphères sociales qui composent l'espace social en le différenciant selon différentes pratiques et institutions sociales[178]. Dans ce sens, l'espace social est structuré en plusieurs champs selon les intérêts des individus. Ainsi « *chaque champ est lié aux autres champs par des relations économiques et symboliques mais possède une certaine autonomie qui se traduit, entre autres, par des « intérêts » spécifiques au champ dans la mesure où il existe un*

[177] CROZIER, M. et FRIEDBERG, E., *op. cit.*, p37
[178]ETIENNE, J. et al., *op. cit.*, p45

« intérêt » pour le sport, pour la politique, pour la mode…[179] » Dans chaque champ social, les individus qui le composent disposent d'une identité qui leur est propre. Ils sont aussi caractérisés par des relations d'échange à l'intérieur du champ, mais aussi entre les autres champs de l'espace social. « *Ce qui est produit et ce qui s'échange dans ces champs, ce ne sont pas seulement des ressources rares (richesses matérielles, prestige, pouvoir) mais aussi du sens, le sens qui procure aux agents une identité sociale en les distinguant les uns des autres.*[180] »

En introduisant le concept de champ dans l'univers social des ouvriers de la SOSUMO, nous voulons comprendre l'identité de ces derniers dans leur espace de vie. Cette identité est liée à la forme du travail qu'exécutent ces ouvriers. En effet, « *le travail est aussi une expérience créatrice d'identité*[181] » pour l'individu vivant dans son milieu. Cependant, l'identité n'est pas un fait créé une fois pour toute, elle est le résultat d'une construction continue durant le parcours de l'individu.

Comme nous l'avons vu, l'espace social de la SOSUMO est structuré en plusieurs catégories. L'existence de plusieurs catégories traduit la pluralité des conditions et des sous-classes. Ce n'est pas tout, la catégorisation des travailleurs selon la nature de leur travail engendre une catégorisation selon les revenus de chaque groupe. Cela rend donc aisé l'application du concept de « champ » au contexte de la SOSUMO. Dans les paragraphes qui vont suivre, nous allons parler de la situation des ouvriers encore en service dans un premier temps. Et dans un second temps, nous nous intéressons au parcours des retraités qui ne sont plus au service de l'usine.

IV.4.1. L'ouvrier dans son univers social

Comme nous l'avons vu au deuxième chapitre, l'influence de l'implantation de la SOSUMO dans la région a été plus grande. Elle a attiré d'autres institutions dans la région. Le cas le plus visible est celui de l'Hôpital régional de Gihofi. Par ailleurs, elle a rendu possible le peuplement de cette région qui, au départ, était la brousse, réserve des fauves sauvages. Le peuplement a fait naître d'autres quartiers indépendants de la SOSUMO, occupés par les individus de rangs sociaux différents. A côté de tout cela, rappelons-nous que nous avons le vaste quartier occupé par le personnel de la SOSUMO, dont la « cité » est principalement réservée aux ouvriers. Alors,

[179] *Ibid.*
[180] *Ibid.*
[181] *Idem,* p393

quelle est l'identité de l'ouvrier de la SOSUMO par rapport au reste de la population qui habite la « cité » d'une part, et des autres quartiers indépendants de la SOSUMO d'autre part ? Quelle est la considération qu'a cet ouvrier par rapport à son environnement, son milieu de vie permanent ?

La subdivision du quartier de la SOSUMO en blocs en fonction des catégories des travailleurs intervient dans la configuration des relations entre eux. Ceux qui vivent dans les blocs inférieurs – la catégorie du travailleur implique aussi le revenu – considèrent les supérieurs comme jouissant de meilleures conditions de vie. Mais cela est plus perceptible entre les ouvriers et les cadres. Selon une lecture bourdieusienne, les cadres occupent les positions dominantes pendant que les ouvriers paraissent dans des positions dominées. Pour les habitants de F et de E, ils se définissent comme jouissant des conditions similaires. C'est ce que dit Kwizera : « *Nous ne pouvons pas dire qu'il y a une différence entre nous* (F et E). *Nous vivons les mêmes conditions, personne n'est plus heureuse que l'autre.*[182] »

Par contre, la situation change quand l'ouvrier est vu de l'extérieur de l'usine. Dans le champ extérieur à l'usine, les ouvriers bénéficient d'une certaine estime de sorte qu'ils se voient considérés comme des individus qui s'en sortent mieux dans la vie. Un soir, lors de notre enquête, nous marchions vers le parking du quartier KIGANDA à la recherche d'un restaurant. En cours de chemin, nous avons rencontré un ouvrier que nous avons vite reconnu pour l'avoir eu comme informateur. Pendant que nous parlions, il est arrivé un habitant du quartier MUSASA. Celui-ci salua l'ouvrier avec une grande marque de respect : « *Je vous salue mon chef … Ce soir vous avez eu un repos ?* » En se séparant, nous avons continué la route avec cet autre individu. Celui-ci nous expliqua ce qu'il voit dans l'ouvrier de la SOSUMO : « *Les gens qui travaillent pour cette usine ne sont pas n'importe qui, leurs enfants ne pourront pas passer une nuit sans manger ou manquer le minerval.*[183] » Travaillant dans un milieu rural où la majorité des habitants sont des paysans, les travailleurs de l'usine sont considérés comme des personnes qui jouissent d'une vie heureuse. Ce n'est pas seulement pour ces habitants proches. Même dans les lieux d'origine, ils sont considérés comme les plus nantis. Nduwayo, quand il rend visite à sa mère qui est à Rutovu (Bururi), il n'est pas perçu comme un ouvrier qui vit dans le bloc F à la SOSUMO. Il nous dit : « *Quand j'y vais, je ne peux pas dire que je n'ai pas d'argent. Ma vieille*

[182] KWIZERA, *supra.*
[183] Passager habitant du quartier MUSASA, près de champs de canne à sucre

mère ne me croirait pas, non plus certains des amis qui sont là-bas.[184] ». En plus, comme il est salarié et qu'il doit avoir de l'argent (selon sa famille proche), il doit aussi héberger un enfant du voisin parmi les siens et prendre en charge régulièrement sa mère déjà âgée.

De l'intérieur du quartier de l'usine, il est difficile de remarquer les relations qui caractérisent l'univers social des ouvriers. A l'exception de la hiérarchie supérieure qui est considérée comme dominante, les ouvriers entre eux se voient comme des acteurs du champ qui partagent les mêmes conditions de vie. En revanche, en dehors de la sphère des collègues, les ouvriers de la SOSUMO disposent d'une considération que ne bénéficient pas le reste des populations paysannes qui vivent dans les quartiers. Ils sont vus comme des personnes qui peuvent offrir la bière, apporter un soutien moral ou matériel en cas de besoin. Cela fait du travail industriel un travail de privilège. Et bien sûr, comme nous l'avons vu, il est « *perçu comme plus sécurisant et moins exigeant.*[185] » C'est-à-dire qu'à l'usine, l'ouvrier a un travail stable avec une rémunération régulière, ce qui lui garantit la survie. En plus, les ouvriers contractuels forment une catégorie enviée par la grande partie des saisonniers, ce qui leur confère, à ce point, une certaine considération.

IV.4.2. L'ouvrier de la SOSUMO et son parcours

L'ouvrier entre à la SOSUMO disposant de sa force physique comme capital. Ce n'est pas tout, il a aussi des rêves à réaliser dans sa vie. Il s'investit au cours du temps par le travail, il gagne le salaire et finance ses différents projets. Qu'est-ce qu'est l'ouvrier de la SOSUMO au moment de sa retraite ? C'est ce que nous avons désigné par « parcours » : le processus de la construction de l'identité socio-économique de l'ouvrier tout au long de son service.

Ici, nous allons nous baser sur des extraits de deux récits de vie recueillis auprès de deux vieux qui sont aujourd'hui à la retraite après avoir presté plus de trente ans à la SOSUMO. Le récit de vie est une sorte d'autobiographie faite par l'ouvrier lui-même. Ici, il s'agit de Hatunga et Paul[186], qui viennent de sortir de la SOSUMO, respectivement en 2017 et en 2018. Les deux sont d'une même génération à la SOSUMO. Pour l'usine, ils sont « des héros du travail », qui ont

[184] NDUWAYO, *supra.*
[185] MISCHI, J., *op. cit.*, 2014, p115
[186] Malgré leur qualification, ils ont eu à un certain moment à exercer des responsabilités dans l'usine. Nous avons essayé en vain de trouver des retraités des basses catégories d'où nous avons décidé de considérer l'expérience de ces deux vieux.

réussi à tenir plus de trente ans… qui ont consacré leur vie (et souvent leur santé) au travail[187]. Tous les deux ont vu l'usine s'implanter et évoluer dans le temps et dans l'espace. Ce n'est pas seulement au niveau de l'usine, ils ont aussi eu le temps de vieillir exerçant des fonctions qu'ils ont commencé depuis les périodes de vaches maigres à la SOSUMO jusqu'à l'époque qu'ils appellent de l'abondance. Dans les paragraphes qui suivent, nous allons présenter un à un les deux cas.

Commençons par le cas de Hatunga. Celui-ci, il vit au quartier MUSASA. Son habitation est une maison simple et non clôturée. Dans la cour se trouve un tas de pierres et de briques cuites. Il est père de neuf enfants, tous en vie. L'enfant qui est considéré comme l'ainé est né en 1982 – ceux qui sont nés avant lui n'ont pas pu survivre. Il est natif de la province du nord qu'il a quittée en 1976 quand il a été affecté dans le KUMOSO pour le projet du sucre. Il nous raconte :

> J'ai commencé mon travail pendant la phase des études de faisabilité qui étaient faites par l'ISABU (Institut des Sciences Agronomiques du Burundi). En 1975, j'ai demandé de l'emploi avec un diplôme A3 des techniques agronomiques. En 1976, j'ai reçu ma lettre d'affectation au « Programme Sucre ». A cette époque, j'étais déjà marié. Dans les prévisions de la naissance d'une société industrielle, dès les années 1970, le gouvernement avait institué un programme de peuplement des paysannats du Moso-sud. L'objectif était de mettre en place une réserve de main-d'œuvre pour la société. Le « Programme Sucre » a aboutit à la mise en place de l'ONASU (Office National du Sucre). Même si j'avais le contrat de l'ISABU, je me suis retrouvé en train de travailler avec l'ONASU. En 1982, l'ONASU est devenu la SOSUMO actuelle. Avec la SOSUMO, la vie était vraiment difficile à cause des salaires qui étaient très bas. Mais par après, la situation s'est améliorée, les salaires sont venus en grand flux. La situation a continué à être bonne jusqu'à très récemment où elle a tendu à changer.[188]

Après ces informations générales, lui aussi se montre préoccupé par la mesure de la suppression des avantages des travailleurs de la SOSUMO : « *Les avantages ont été supprimés alors que moi je m'approchais de la retraite. Imagine quand tu étais habitué à manger sur une grande assiette et qu'on vient de la réduire…*[189] »

Après cette phrase qui se présente comme une digression dans le récit, il revient sur la situation du passé :

[187] BEAUD, S. et PIALOUX, M., *op. cit.*, p232
[188]Hatunga, retraité de la SOSUMO, extrait d'entretien du 20 mars 2020
[189]*Idem*

> L'année 1995, c'est là que je dirais que ma vie a changé quand j'ai bénéficié d'une promotion interne (adjoint du chef de service). Ensuite des avantages de services sont venus. Tout cela m'a aidé à scolariser mes enfants. Tout le monde a fait l'école, ils ont même fait des universités privées. Je n'ai pas cherché des richesses énormes, j'ai mis les moyens dans la scolarisation de mes enfants. Mettre les enfants à l'école m'a aussi aidé sur un autre plan. Comme je vivais dans D, il n'y avait pas assez de place pour les contenir tous. Mais avec les séjours à l'internat, et maintenant que certains sont mariés, je n'ai jamais senti l'exiguïté de l'espace. Même aujourd'hui, il y a ceux qui vivent chez leurs ainés mariés.[190]

En ce qui est des sources de revenu, tout comme nous l'avons vu chez les autres ouvriers, lui aussi il avait des projets d'agriculture et d'élevage. Mais dans tout cela, il semble avoir été déçu :

> J'ai des terres à cultiver mais je ne peux pas dire que ce sont des sources de revenu. En effet, exploiter ces terres peut enfoncer dans la misère. En plus, au début des années 90, j'avais implanté un projet d'élevage et il était très rentable : j'avais 420 poules, 500 coqs et 30 chèvres. Avec la crise de 1993, je me suis exilé pendant deux mois en Tanzanie laissant tout ici. A mon retour, j'ai trouvé tout mon projet réduit à zéro.[191]

Devant sa maison, est érigée une porcherie. Pendant qu'il était encore au travail, il avait, nous dit-il, plus de 40 porcs. Mais aujourd'hui, il n'y a que trois bêtes. Selon sa fille trouvée à la maison, il n'a plus de temps pour s'en occuper d'où il a choisi d'abandonner cette activité. En effet, quand il a embrassé la retraite, il s'est converti en catéchiste au sein de son église. Il passe la grande partie de son temps dans les affaires ecclésiales. C'est pourquoi le moment du récit a été marqué par plusieurs références à Dieu. Et l'entretien qui a duré environ 2 heures et demi s'est terminé par une prière.

Aujourd'hui, il se réjouit de sa vie à la retraite. En effet, selon lui, quand une personne va à la retraite ce n'est pas pour mourir. Une autre vie est possible pendant cette période. Il le montre par ses mots : « *Ma vie est toujours bonne. D'ailleurs*, témoigne-t-il, *au moment de la retraite, je voulais m'installer à Bujumbura parce que la SOSUMO m'a mis à la porte d'une manière digne avec la pension complémentaire ; mais je ne sais pas où l'idée est partie. Aujourd'hui je bénéficie de la sécurité sociale, mon église assure mes soins de santé à 50% ; je n'ai pas d'autres choses à exiger de la vie !*[192] » Il se réjouit encore que son investissement n'a pas était vain : « *C'est vrai avec la retraite il y a quelque chose qui change, mais c'est difficile de*

[190] *Idem*
[191] *Idem*
[192] *Idem*

convaincre les enfants qui étaient habitués à une bonne vie. Heureusement, aujourd'hui j'ai des enfants qui travaillent. Ils prennent en charge ceux qui sont toujours à l'école. Et puis, moi aussi je ne manque pas quelque chose de leur part.[193]»

Pourtant, il s'inquiète pour les ouvriers qui sont au service aujourd'hui : « *Si tu regardes les ouvriers aujourd'hui, ils n'espèrent pas un bon avenir si rien ne change. Ceux qui sont doués sont en train de quitter l'endroit. Ceux qui travaillent comptent aujourd'hui sur des petites choses qu'ils ont installées ici et là et ils les ont construites sur base des crédits, ce qui ne donne pas la garantie de la réussite.*[194] » Celui qui a une telle appréciation, c'est un vieux qui a vu tout le parcours de l'usine. La situation à laquelle va la SOSUMO aujourd'hui, est-elle différente de celles qu'elle a traversées dans les années antérieures ? Cette question naît de ce constat que fait Hatunga.

Comme nous l'avons vu dans la section précédente, sa famille jouissait d'une certaine considération dans son milieu de vie. Pendant que nous attendions le père pour prendre le rendez-vous de l'entretien, nous avons profité pour nous entretenir avec sa fille qui venait de rentrer du travail le soir. Elle nous dit : « *Nous étions neuf enfants (on ne compte pas deux qui sont morts tout petits). Nous avons tous étudié et nous ne manquions de rien. Papa pourvoyait à tous nos besoins. Nous avons fait des universités privées et les autres y sont encore. Même si apparemment nous n'avions pas beaucoup de choses, nous étions satisfaits. Nous vivions dans le bloc D, ce qui nous différenciait des autres de E ou de F*.[195] »

Pour Paul, un autre retraité de l'usine, il a commencé son travail en janvier 1983, une année après la naissance de la SOSUMO. Il avait un diplôme A2 de technicien agronome. Aujourd'hui, il vit dans le « nouveau Gasekebuye ». Quand nous nous rendions chez lui pour cet entretien, avec Niyo le chargé de sécurité à l'usine qui nous servait de guide, nous avons dû attendre un bon moment en toquant sur un grand portail métallique. C'est Paul lui-même qui est venu ouvrir. Un homme de grande taille et d'un corps massif, Niyo lui explique la raison de cette visite (à 10 heures du matin) et nous sommes intervenu pour le compléter. A l'intérieur de la parcelle, une villa moderne avec le plancher couvert de carreaux qui brillent sous les pieds, le reste de la parcelle qui n'est pas cimenté est occupé par un joli jardin bien aménagé. L'homme appelle sa

[193] *Idem*
[194] *Idem*
[195] La fille de Hatunga, elle est la seule qui reste à la maison et travaille tout près de leur domicile.

femme pour qu'elle mette des chaises en plastique dans le barza afin de nous recevoir. Comme il avait plu ce matin, nous avons hésité à monter sur le plancher avec des chaussures qui ont pataugé dans la boue. Mais il nous rassura que ce n'est pas grave. Il est le père de cinq enfants, deux ont déjà terminé l'université. Les trois qui restent sont encore sur le banc de l'école. Sa femme aussi a un travail salarié dans une organisation sanitaire. Dans son récit, il nous présente son parcours avec des souvenirs :

> Moi, je suis natif du Bututsi (Bururi). Affecté ici en 1983, je venais de Bujumbura. C'était une région que nous ne connaissions pas, une brousse infinie avec des maladies de toutes sortes. Avec le programme du sucre, il y avait un petit « dispensaire rural » avant la construction de l'hôpital actuel. C'était un milieu auquel il était difficile de s'adapter pour nous les nouveaux venus. Nous devrions privilégier la sociabilité avec la population locale qui était déjà implantée. C'est nous d'ailleurs, les travailleurs de la SOSUMO, qui avons amené l'économie monétaire dans la région. Comme les gens n'étaient pas encore nombreux, ils produisaient des denrées qu'ils ne pouvaient pas consommer. C'est nous donc qui achetions, à moindre coût. Le salaire de cette époque était compris entre 18 000 et 20 000Fbu. C'était une somme suffisante pour les jeunes que nous étions. Nous buvions la bière et mangions, nous vivions dans les maisons gratuites de la SOSUMO, nous oubliions même de nous marier parce que nous voyions que rien ne nous manquait. Tu vois à mon âge avoir des encore des petits enfants qui sont encore à l'école… Après la première campagne de production du sucre qui a été un succès avec une production de 4 800 tonnes, les salaires ont commencé à monter. Mais les salaires sont arrivés à une progression visible au temps de [nom du directeur général] vers 2000. Depuis ce temps, ils ont continué à grimper jusqu'au récent choc de 2015.[196]

Concernant le traitement salarial, tous les ouvriers qui ont vécu la période d'avant 2015 garde une nostalgie d'une vieille époque où ils savouraient les meilleurs fruits de leur labeur. Selon Paul, la vie de cette époque était une « *très belle vie* ». Pour ces ouvriers, l'année 2015 constitue une rupture de l'espoir.

Comme Hatunga, Paul vivait avec sa famille dans le bloc D. D'ailleurs il se rappelle de ses trois autres collègues avec qui ils ont été les premiers à vivre dans la « cité ». La présente maison dans laquelle il vit a été le résultat d'un long processus.

> J'ai commencé à construire cette maison vivant toujours dans la « cité ». Ce n'était pas facile car tous les enfants étaient encore à l'école. La maison c'est vraiment une voleuse. Pour construire, j'ai régulièrement pris de petits crédits parce que je savais que j'approchais ma retraite. J'ai achevé la construction dans les frais de

[196] Paul, retraité de la SOSUMO, extrait d'entretien du 20 mars 2020

> pension. Mais avant, j'avais construit une petite maison à Bujumbura. Celle-là m'a aidé dans l'éducation des enfants. C'est après que j'ai pensé à construire celle-ci dans laquelle je vis.[197]

A la retraite, est-il toujours possible de monter des projets ? Quelles sont les sources de revenus pour un retraité ? A ces questions, Paul répond :

> Aujourd'hui je vis de la pension complémentaire. En plus, j'investis dans l'agriculture. Quand tu as le capital, monter des projets étant à la retraite c'est possible. Mais moi, je n'ai pas prévu du capital pour faire de grands projets. L'argent je l'ai mis dans ces constructions. Imagine, avant la retraite j'avais un salaire de 1 million, mais actuellement l'INSS (Institut National de la Sécurité Sociale) me donne 300 000Fbu. Ce décalage est énorme pour s'y adapter facilement.

Après l'entretien, Niyo, notre guide du jour, a tenu d'expliquer à Paul comment nous nous sommes rencontrés à l'intérieur de l'usine. Cela semble être une justification de plus pour avoir importuné le vieux aussi tôt dans son enclos. Mais lui, il ne se montra pas préoccupé par ces explications, au contraire, il nous accompagna jusque dans la rue. Il se donna aussi la peine de nous montrer de loin l'étendue de la viabilisation du quartier. Cette attitude de Niyo témoigne combien ce monsieur inspire le respect dans le quartier. Ce respect lui autorise à prendre des initiatives qui appellent d'autres habitants voisins comme le débouchage des caniveaux du quartier. Cela témoigne aussi un des éléments de ce que Bourdieu appelle le « capital symbolique ». Même s'il est à la retraite, il est en bonne position de pouvoir influencer le reste de son entourage.

De retour de chez Paul, le guide nous montre une résidence d'un autre retraité de la SOSUMO au quartier KIGANDA tout près du camp des coupeurs. Cette résidence est un véritable complexe de maisons – de faible standing bien sûr par rapport à celle de Paul. D'un côté, de petites maisons d'habitation en location, de l'autre, des petits kiosques loués par des boutiquiers. Comme Hatunga (ils se connaissent d'ailleurs et ont la même qualification), le propriétaire s'est converti lui aussi en catéchiste. Mais lui, il preste loin de son domicile, ce qui a fait que nous ne le trouvions pas chaque fois que nous nous sommes allés le chercher pour un entretien.

Les récits de ces deux retraités montrent les résultats qui s'étendent sur une trajectoire marquée par plusieurs réalités. A travers ces réalités, chacun a une expérience qui lui est propre. Avec des

[197] *Idem*

trajectoires différentes, les deux vivent leurs années de vieillesse différemment. Cependant, tous sont toujours animés par des rêves qu'ils aimeraient accomplir lorsque l'opportunité se présenterait. A cette période, les centres d'intérêts des ouvriers changent. C'est le cas de Hatunga qui, pendant qu'il était encore au service, avait un troupeau de porcs. Mais aujourd'hui, il ne lui reste que quelques unités. Lui se plaint du temps qui ne lui permet plus de s'investir dans tout comme avant. Néanmoins, pendant qu'un travailleur de la SOSUMO nous guidait pour nous montrer où vit, il nous informa en cours de route que : « *A la retraite, on est souvent obligé d'avoir recours à des investissements qu'on avait faits au cours de la carrière en les vendant pour satisfaire les besoins courants* ». En effet, comme tous les deux l'ont affirmé, il y a un décalage difficilement intériorisé entre le salaire à l'âge de la retraite et ce qu'on touche en guise de sécurité sociale. S'agissant d'un investissement immobilier comme celui de Paul, il peut contribuer comme une source de revenu complémentaire même après la retraite. Mais, lorsque l'investissement est constitué par des objets non fixes comme l'élevage, le commerce, il est facilement fongible. L'ouvrier s'oriente dans d'autres activités ou il arrête pour du bon.

L'ouvrier de la SOSUMO n'est pas un individu isolé du reste de son entourage. Dans ces moments hors-travail, il est dans son univers social – le quartier – qu'il partage avec le reste de la société. Son identité joue un rôle important dans son interaction avec les autres. A l'intérieur de la « cité », avec leur semblable et/ou leurs égaux, ils se considèrent comme des individus ordinaires, qui se connaissent par le revenu et par la situation socio-économique de chacun. La situation change quand cet ouvrier va à l'extérieur de son champ et qu'il va dans le milieu qu'il ne partage pas avec ses collègues. Peu importe son statut, il est vu comme une personne capable de répondre, non seulement aux besoins des siens, mais aussi à ceux des voisins. Il est un individu respectueux, un « chef » pour certains. Ce n'est pas tout, selon le milieu, il peut être investi d'un pouvoir symbolique qui lui vaut une considération dans son quartier.

IV.5. Les ouvrières de la SOSUMO

Dans tout ce que nous avons parlé à travers ce travail, une notion particulière nécessite d'être présentée. Il s'agit de la notion du genre au sein de la SOSUMO, précisément, la question relative aux ouvrières. En nous contentant seulement de parler des ouvriers, nous risquons de perdre les femmes dans l'« *universel masculin*[198] », oubliant leur place au sein de l'usine. Même

[198] ETIENNE, J. et al., *op. cit.*, p210

si le présent chapitre est consacré aux ouvriers contractuels, ici on va parler aussi des saisonnières. Nous inscrivons ces dernières à ce point pour la simple raison que ce sont elles qui sont visibles dans l'espace où notre travail a mis beaucoup d'intérêt concernant le travail ouvrier. Quelle est donc la place des femmes dans le travail ouvrier à la SOSUMO ? Qui sont celles qui acceptent de vivre ces conditions qui sont difficiles ? En effet, « *il faut dire que si la condition ouvrière est difficile pour tous, elle est particulièrement dure pour les jeunes, comme pour les femmes.*[199] » Lors de nos enquêtes, nous avons été fort interpelés par le fait que nous ne rencontrions pas de femmes que ce soit à l'intérieur de l'usine ou dans les plantations, ces espaces qui constituaient notre champ d'investigation. En nous penchant sur la notion de genre, nous allons nous rendre compte de la division sexuelle du travail qui se manifeste dans les travaux de l'usine.

D'après le rapport du service de gestion des ressources humaines 2018-2019, de tout le personnel contractuel de la SOSUMO, les femmes sont au nombre de 73, soit 14,2% de l'effectif total. Cet effectif représente en grande partie les femmes qu'on trouve dans le bloc administratif. Dans cet endroit, certaines exercent des fonctions de bureau (directeurs, secrétaires, conseillères, infirmières…) tandis que d'autres sont des balayeuses. Même si la période de campagne appelle beaucoup de monde, la population féminine reste moins représentée. Cela résulte du fait que, du côté des qualifications à l'intérieur de l'usine, le travail à la SOSUMO brandit des valeurs masculinistes comme base. Ces dernières constituent « *un système de normes associé au statut social des hommes mais qui peut s'imposer autant aux femmes qu'aux hommes en tant que sujet individuel.*[200] » Considérant ces valeurs, les femmes se voient exclues de certaines activités du fait, juge-t-on, qu'elles n'ont pas la force nécessaire pour les exécuter. La plupart des travaux saisonniers pendant la campagne sont exclusivement masculins. Même pendant l'inter-campagne, les activités qui, dans les ménages, semblent être propres aux femmes sont exécutées par les hommes. C'est notamment le travail des champs. Cela est fort compréhensible du fait que ces hommes viennent de chez eux chaque matin par les camions. Mais cela nous permettrait-elle de dire que la SOSUMO n'a pas souvent recours à la main-d'œuvre féminine ? L'usine est implantée dans un milieu rural à majorité paysanne. Loin des explications données par les

[199]DUBET, F., « Comment devient-on ouvrier ? » dans AZEMAR, G.-P (dir.), *op. cit.*, p136
[200]CORAJOUD, G., « Exclusion, travail et valeurs masculinistes » *in* SOULET, M.-H (éd.), *Chômage et solidarité : les nouvelles inégalités*, Academic Press Fribourg, 2006, p81

individus sur place, en tournant le regard sur la culture burundaise, la femme paysanne ne peut pas aller chercher du travail non qualifié qui lui prend la grande partie de son temps à l'extérieur de son ménage. C'est un fait historique au Burundi, même pendant la période coloniale, seuls les hommes allaient chercher du travail dans les autres contrées notamment en Ouganda ou dans les mines du Congo.

Pendant la campagne, dans notre champ d'observations, les quelques femmes qui sont recrutées sont affectées aux travaux d'entretien, d'enregistrement des tonnages de la canne à sucre ou d'ensachage. Ainsi « *à l'usine, la division sexuelle du travail conduit les hommes à occuper des postes d'ouvriers professionnels (qualifiés) quand les femmes sont ouvrières spécialisées (déqualifiées).*[201] » En masculinisant son travail, l'usine conduit les femmes à se voir exclues de certaines activités. De ce fait, « *la division sexuée institue un principe de séparation (il existe des « travaux d'hommes » et des « travaux de femmes ») et un principe hiérarchique (un travail d'homme « vaut » plus qu'un travail de femme).*[202] » Le manque de la force qu'exigent certains travaux est l'un des « *défauts constitutionnels*[203] » reprochés à la main-d'œuvre féminine au sein de la SOSUMO.

Le travail ouvrier à la SOSUMO ne fait pas beaucoup appel aux femmes. Même celles qui s'y trouvent ne font pas des travaux de qualification ou de spécialisation. Les travaux auxquels elles sont affectées n'accordent pas une expérience qui peut être vendue à l'extérieur de la SOSUMO. Comme les travaux de l'usine sont jugés exigeant beaucoup d'effort, les femmes s'en trouvent exclues, pas parce qu'elles ne sont pas capables, mais parce qu'elles ne sont pas désignées pour cela. Constatant que le marché du travail à l'usine fait beaucoup appel à la virilité masculine, les femmes s'excluent elles-mêmes face à ces travaux. C'est cela qui renforce donc la division sexuelle du travail au sein de la SOSUMO. Des référents socio-culturels interviennent aussi dans cette situation des femmes. C'est comme le constate François Dubet dans ses enquêtes en France : « *La culture, le travail et la division du travail social entre les sexes se conjuguent donc pour produire une « spécificité féminine.*[204] »

[201] GALLOT, F., « Les « crises des nerfs » des ouvrières en France… Dans les années 1968 : politisation d'une manifestation genrée de souffrance individuelle ? » *in Nouvelle revue de psychosociologie*, 2014/1 nº 17, p34
[202] KERGOAT (2004) cité dans GALLOT, F., *op. cit.*, pp39-40
[203]SOUTOUL, J.-H (2009) cité dans GALLOT, F., *op. cit.*, p32
[204]DUBET, F., *op. cit.*, p286

Conclusion

Saisir le travail ouvrier au sein de la SOSUMO sous-entend mener une étude sur plusieurs facettes. Il est composé de plusieurs catégories d'ouvriers suivant la nature des activités d'une part, et des types d'ouvriers d'autre part. Cette catégorisation en différents types rend d'ailleurs la définition du concept d'ouvrier difficile à saisir dans notre champ d'étude.

La taille de ses activités et le nombre d'individus employés chaque année font de la SOSUMO l'une des grandes entités industrielles importantes au Burundi. L'existence de la SOSUMO impacte des milliers de vie de la région. Sa présence a un rôle important dans la configuration des rapports sociaux entre les individus de la région. Elle n'a pas seulement structuré le marché de l'emploi local, mais encore plus l'ensemble de la vie des habitants de la région. Cela veut dire que, dans la structuration de leurs interactions et de la configuration socio-économique de cet espace, l'usine et son travail occupent toujours la place centrale.

Porter l'intérêt sur le travail ouvrier au sein de la SOSUMO nous a amené à nous plonger dans des espaces occupés par la canne à sucre d'un côté, et de l'autre, dans un environnement fait de ferrailles et de machine, sous la lumière des gros projecteurs suspendus en haut sur la charpente métallique. Ces univers sont constitués par les plantations et les installations qui interviennent dans le processus de production du sucre. En plus de ces espaces marqués par la recherche de la démonstration de l'habileté et de l'assiduité au travail, nous avons aussi tourné le regard au cœur des cités ouvrières, dans les ménages. Cette étude s'est donc intéressée aux ouvriers qui sont attachés à ces espaces pendant les différentes périodes du travail de la SOSUMO.

Au cours de ce travail, nous réalisons qu'à la SOSUMO il y a une plus grande différence entre les saisonniers et les contractuels au niveau du traitement salarial. Les saisonniers sont rémunérés à la journée tandis que les contractuels ont des salaires bien définis dans le règlement du personnel avec des avantages y afférant. Le travail saisonnier ne permet aucune planification de l'avenir, c'est plutôt un travail de survie. Malgré les défis actuels, le travail contractuel apporte un espoir de s'épanouir. En effet, il permet l'accès au crédit, ce qui n'est pas le cas pour les saisonniers. Cependant, la plainte face à la situation salariale n'est pas dans le camp des saisonniers seulement. Tous se plaignent d'une situation salariale qui n'est pas cohérente avec la situation qu'ils vivent dans leurs ménages. Cela complexifie la condition ouvrière, de surcroît, les conditions socio-économiques.

La situation socio-économique est le grand moteur des rêves des ouvriers de la SOSUMO. Pour les saisonniers, le grand rêve est d'avoir un contrat à durée indéterminée. Quant aux ouvriers contractuels, rien ne remplace le grand rêve d'avoir sa propre maison en dehors de l'habitat collectif de la « cité ». Ceux qui en ont déjà, ou qui font la hiérarchie des besoins, mettent au premier plan la scolarité de leurs enfants et leur avenir meilleur. Sur ce point, un élément paraît paradoxal mais il est tout à fait normal : les ouvriers saisonniers rêvent avoir un contrat de la SOSUMO alors que ceux qui en ont guettent une occasion pour aller prester ailleurs. Evidemment, l'acteur rationnel cherche toujours une situation meilleure. Le contractuel a l'atout qu'il a déjà un emploi stable. Même s'il déciderait de partir ailleurs, il y va en sécurité après avoir négocié son contrat. Cela n'est pas le cas pour le saisonnier, d'où pour lui, la base de tout espoir devient le contrat qui assure la stabilité et la sécurité du travail. Le saisonnier et le contractuel sont embauchés par une même usine mais semblent appartenir à deux mondes[205] qui sont différenciés par le traitement salarial et les conditions socio-économiques.

L'analyse stratégique nous a permis d'examiner les stratégies mises en œuvre par les différentes catégories d'ouvriers pour faire face à leurs conditions. Les travailleurs de l'usine font des travaux de l'agriculture et de l'élevage accompagné des activités de commerce (peu développé) les principaux investissements pour compenser l'insuffisance des salaires.

S'agissant de l'identité, pour les ouvriers de la SOSUMO, elle est fonction de ce qu'ils sont dans leur univers social. La SOSUMO étant localisée dans un milieu rural, ses ouvriers ont une considération vis-à-vis du reste de l'entourage. Cette considération est celle qu'un non-salarié accorde au salarié, dans la pensée que celui-ci s'en sort mieux dans la vie grâce au salaire. Cependant, les ouvriers entre eux se voient comme des personnes partageant le même espace et la même condition de vie. Quant à la notion du genre dans le travail, les ressources humaines de la SOSUMO sont majoritairement masculines. La faible présence des femmes dans les activités de la SOSUMO conduirait à penser sur le rapport de genre dans la cité ouvrière. En effet, la majorité des hommes qui travaillent à l'usine ont des familles dans la cité. Dans ce milieu, peu d'emplois sont disponibles pour servir toute cette main-d'œuvre féminine que ces femmes constituent. Où sont-elles donc ?

[205]BEAUD, S. et PIALOUX, M., « L'esclave et le technicien » dans AZEMAR, G.-P (dir.), *op. cit.*, p48

Enfin, il existe plusieurs cadres d'appartenance au détriment de l'appartenance collective classique que constitue le syndicat. Aujourd'hui, les ouvriers font beaucoup confiance aux autres associations ayant peu de liens avec le cadre professionnel. A la différence du syndicat qui se mobilise pour des questions en rapport avec le travail, ces associations procurent aussi un cadre de soutien tant financier que social chaque fois que le besoin l'exige. Adhérer à une association de ce genre constitue d'une autre manière la stratégie d'avoir une source de soutien dans les moments précis, ce qui conduit les ouvriers à faire la balance entre le syndicat et l'association. Le déclin de la syndicalisation au sein de la SOSUMO est aussi le résultat de la combinaison de plusieurs facteurs dont le vieillissement du personnel : les départs à la retraite des personnes qui ont longtemps porté le flambeau du syndicalisme cèdent la place aux jeunes qui n'y voient pas d'intérêt. L'autre facteur c'est le départ par la démission des anciens leaders syndicaux, ce qui affaiblit le dynamisme du syndicat. D'autres facteurs comme l'immixtion du politique dans l'univers du travail entrent en jeu et freinent l'engagement syndical.

Ce travail s'est attaché à la description et l'analyse du travail, des interactions et de l'environnement quotidiens des ouvriers de la SOSUMO. En se donnant une telle tâche, le travail cherchait à comprendre la rationalité de ces ouvriers dans leur situation quotidienne. Ce sont donc les résultats de cette ambition que contient ce travail dans sa majeure partie. D'une manière générale, le travail de collecte des données sur terrain s'est bien déroulé. Que ce soit dans les contacts préliminaires avec l'administration de l'usine ou dans l'interaction avec le terrain, il n'y a pas eu de difficultés majeures. Les éléments que nous avons perçus comme des difficultés sont de trois ordres. Premièrement, c'est la rencontre avec des enquêtés, particulièrement les saisonniers, qui avaient l'illusion d'une personne qui pourrait les aider dans leur situation en plaidant pour leur cause. Ces derniers n'hésitaient pas à émettre leur demande : « *Si vous pouviez faire quelque chose pour que nous ayons un bon salaire !* »

Deuxièmement, certains des enquêtés faisaient preuve de réticence. C'est du côté des administratifs que cela s'est souvent manifesté. De ce côté, la réticence se manifestait comme un refus délibéré de fournir une information demandée. Du côté des ouvriers, certains se méfiaient du fait que, disait un ouvrier, dans le passé, il y a eu des personnes qui sont venus comme des stagiaires mais par après, les ouvriers ont su qu'ils étaient sur la mission de l'administration de l'usine à la recherche de certaines informations au sein des travailleurs. Cela nous a poussé à

prendre toutes les précautions pour que l'informateur se sent rassuré que ce qu'il va dire n'aura aucune conséquence sur lui. Mais sur un autre côté, certaines personnes avaient la volonté d'exprimer tout ce qu'ils ont comme s'ils sont devant un intervenant social. Cette action s'est traduite en une difficulté dans la mesure où les entretiens se montraient interminables, duraient plus longtemps que prévu. De notre côté, l'entretien est clôturé, mais l'interviewé continue d'amener d'autres sujets. Elle fut une difficulté pas facile à surmonter, d'où si le cas se présente, nous ne faisions qu'attendre que la personne termine. Néanmoins, cette situation n'a pas été une difficulté à tous les points ; elle nous permettait aussi à prendre connaissance des autres sujets que nous n'avions pas prévu au départ, ce qui nous permettait de voir plus clairement certaines situations.

Une autre difficulté insurmontable a été la pénurie des ressources documentaires sur la SOSUMO. D'une part, pas de sujets s'intéressent aux individus qui travaillent à la SOSUMO. Les documents auxquels nous avons pu avoir accès s'intéressent principalement à l'aspect technique et au management, les autres abordent l'aspect historique. Ainsi nous avons essayé de tout faire pour trouver des repères qui nous ont servi d'orientation.

Avec ce travail, nous ne pouvons pas prétendre que nous avons épuisé ce qu'il faut comprendre concernant le travail ouvrier à la SOSUMO. Certes, c'est une contribution dans l'étude de cet univers. Le travail ouvrier de cette usine comporte plusieurs entrées. Au moment où ce travail était en cours de lecture, nous avons appris que, pour la campagne de production du sucre de 2020, il y a eu augmentation des salaires pour tous les ouvriers saisonniers. Une étude pourrait s'intéresser sur le même sujet pour voir les améliorations apportées par cette hausse des salaires journaliers. En plus, dans cet univers de proximité et de promiscuité, une étude ultérieure pourrait s'intéresser sur la gestion des relations homme/femme dans les interactions quotidiennes au sein de la cité ouvrière. Encore, lorsque le temps le permettrait, une étude ultérieure pourrait s'intéresser sur l'impact des crises socio-politiques qu'a connues notre pays sur l'environnement social de la SOSUMO qui est composé par des personnes qui enregistrent plusieurs différences sociales entre elles.

Références bibliographiques

I. Les ouvrages

1. AZEMAR, G.-P. (dir.), *Ouvriers, ouvrières*, Paris, Editions Autrement, 1992
2. BEAUD, S. et PIALOUX, M., *Violences urbaines, violences sociales*, Paris, Fayard, 2003
3. BIDOU, J.-E. et al., *Géographie du Burundi*, Paris, Hatier, 1991
4. BOUDON, R., et al., *Dictionnaire de la sociologie*, Larousse, 2014
5. CASTELLS, M., et GODARD, F., *Monopolville. L'entreprise, l'Etat et l'urbain*, Mouton, 1974
6. CLAVAL, P., *Principes de géographie sociale*, Paris, Editions M.-Th. Génin, 1973
7. CROZIER, M. et FRIEDBERG, E., *L'acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977
8. DELAS, J.-P, *Le mouvement ouvrier : naissance et reconnaissance XIXe-XXe siècles*, Paris, Editions Nathan, 1991
9. DUBET, F., *Injustices. L'expérience des inégalités au travail*, Paris, Editions du Seuil, 2006
10. DUBY, G., *L'Economie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, tome 1, Paris, Flammarion, 1977
11. ETIENNE, J. et al., *Dictionnaire de sociologie*, 3e édition, Paris, Hatier, 2004
12. MONTOUSSE, M., et RENOUARD, G., *100 fiches pour comprendre la sociologie*, 7e édition, Bréal, 2017
13. PARSONS, T., *Le système des sociétés modernes*, Paris, Dunod, 1973
14. PAUGAM, S. (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », PDF
15. REMY, J., VOYE, L. et SERVAIS, E., *Produire ou Reproduire ? Tome 2. Transaction sociale et dynamique culturelle*, Bruxelles, Vie Ouvrière/Editions, 1980
16. RIUTORT, P., *Précis de sociologie*, 4e édition, Paris, PUF, 2017
17. SERVAIS, P., *Histoire économique et sociale du XXe siècle*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2000
18. SOULET, M.-H (éd.), *Chômage et solidarité : les nouvelles inégalités*, Academic Press Fribourg, 2006

19. VAN CAMPENHOUDT, L., MARQUET, J. et QUIVY, R., *Manuel de recherche en sciences sociales*, 5e édition, Paris, Dunod, 2017
20. VEIL, S., *La condition ouvrière*, Paris, Les Editions Gallimard, Collection idées, no 52, 1951
21. VERDUGO, G., *Les nouvelles inégalités du travail. Pourquoi l'emploi se polarise ?*, Paris, Presses de Sciences Po, 2017
22. WEBER, M., *Economie et société*, tome 1, Paris, Plon, 1971
23. WEBER, M., *Histoire économique. Esquisse d'une histoire universelle de l'économie et de la société*, Paris, Gallimard, 1991

II. Les articles

1. BEAUD, S., « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l' « entretien ethnographique », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, Année 1996, Volume 9, Numéro 35, pp326-357
2. DARMON, M., « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, 2005/1, no 58, pp98-112
3. GALLOT, F., « Les « crises des nerfs » des ouvrières en France… Dans les années 1968 : politisation d'une manifestation genrée de souffrance individuelle ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2014/1 no 17, pp31-44
4. MISCHI, J., « Des « paysans » chez les cheminots. Sorties officielles de l'agriculture et logiques distinctives en milieu industriel », *Sociétés contemporaines*, 2014/4 No 96, pp109-136
5. MISCHI, J., « Le bourg, l'atelier et le syndicat. Enquête sur le versant ouvrier des campagnes », *Mouvements* No 84, 2015, pp56-63
6. RENAHY, N., « Le village dans l'usine. Trajectoires ouvrières et mises à distance de la hiérarchie », *Sociétés contemporaines* No 99-100, pp65-80
7. RENOU, G., « Beaud S., Pialoux M., Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugot de Sochaux-Montbéliard », *Politix*, vol. 15, Premier trimestre 2002, pp215-220

III. Autres sources

1. http://www.jimbere.org/taux-chomage-jeunes-agri-business/ consulté le 08/9/2020 à 9h34
2. https://www.jimbere.org/industrie-burundi-entreprises-bujumbura-classement/ consulté le 15 mai 2019 à 15h17
3. https://www.universalis.fr/atlas/afrique/burundi/ consulté le 19 octobre 2020 à 18h35
4. Rapport annuel de l'exercice 2018-2019 du Service de gestion des ressources humaines (SOSUMO)
5. Règlement du personnel de la SOSUMO, avril 2018

Annexes

I. Guide d'entretien

1) Quel est votre travail ici (à la SOSUMO) ?
2) Le faites-vous depuis longtemps ?
3) Que faisiez-vous avant ?
4) Etes-vous marié(e) ou célibataire ? (description de la famille, nombre d'enfants)
5) Pourquoi avez-vous choisi le présent travail ?
6) Décrivez-moi une journée-type de votre travail.
7) Quelle appréciation avez-vous à l'égard de ce travail ?
8) Décrivez-moi votre travail selon la manière dont vous le voyez.
9) Vous connaissez-vous entre les ouvriers ? (Sinon pourquoi ?)
10) Connaissez-vous votre chef hiérarchique ? Comment l'avez-vous connu ?
11) Avec son évolution dans le temps, quels sont les changements que vous remarquez ?
12) Comment vous paraît l'environnement dans lequel vous travaillez ?
13) Cet environnement vous semble-t-il particulier ? En quoi et pourquoi ?
14) A côté de votre travail à la SOSUMO, avez-vous une autre source de revenu ?
15) Après les heures de travail, quel souvenir gardez-vous de votre lieu de travail (atelier, plantation, …) ?
16) Décrivez-moi votre séance hors-travail (journées chômées, heures d'avant et après le travail).
17) La SOSUMO est aujourd'hui dans la période de campagne de production du sucre. Que deviendrez-vous après la campagne ?
18) Que pensez-vous de l'environnement de votre ménage ?
19) Quel est la part de votre travail à la SOSUMO dans la situation actuelle de votre vie (individuelle et/ou familiale) ?
20) En tant qu'ouvrier, quelles perspectives avez-vous pour votre avenir ? Celui de votre famille ?

II. Liste des principaux informateurs

a. Les membres du corps administratif

1. NGOYAGOYE Robert, chef du service des ressources humaines et conseiller juridique
2. KUBWIMANA Jean-Marie, conseiller technique et un des leaders syndicaux
3. Chantal, conseillère juridique
4. NTAKAMURENGA Joseph, chef du service des plantations
5. KAZANIRA Tite, chef adjoint du service des plantations
6. NDUWAMUNGU Alexis, chef de ferme 1
7. BANKUWUNGUKA Damien, chef de ferme 2

b. Les ouvriers contractuels

1. BARAKAMFITIYE Stany, contractuel chauffeur de tracteur, originaire de Kayogoro
2. NGABONZIZA, contractuel chauffeur de tracteur, originaire de Ngozi
3. Hermès (KIRENGE), contractuel dépanneur électrique, originaire de Rutovu
4. NKURUNZIZA Darius, mécanicien contractuel
5. RUYANGE Floris, mécanicien A2
6. Clément, mécanicien A2
7. Mélance, mécanicien A2
8. NICIMPAYE Samuel, mécanicien, un des leaders syndicaux
9. BIGIRIMANA Dénis, un des leaders syndicaux
10. KWIZERA Jean, technicien A2
11. NIYONDIKO Felix, mécanicien A3

c. Les ouvriers saisonniers

1. NDAYIZEYE Vital, coupeur
2. BACANAMWO Vénérand, saisonnier glaneur originaire de Mpinga-Kayove
3. Jean Claude, originaire de Gitaba, saisonnier coupeur et membre du comité des coupeurs
4. NZAMBIMANA Epimaque, saisonnier pousseur de bagasse
5. SIBOMANA Edmond, saisonnier chargé de surveiller la combustion dans les fours
6. MUGISHA Hervé, jeune saisonnier, diplômé de l'Institut agronomique du Burundi (ITABU)

7. NDIHOKUWAYO Calixte, saisonnier diplômé de l'Institut agronomique
8. IRADUKUNDA Elvis, jeune saisonnier originaire de Bururi
9. SINZUMUSI Dieudonné, coupeur originaire de Gishubi (Gitega)
10. SINGIRANKABO Charles, jeune saisonnier diplômé des humanités générales, travaille dans le service produit fini
11. NIYONKURU Eric, saisonnier diplômé de l'école normale, capita des saisonniers chargés d'hygiène à l'intérieur de l'usine
12. NTAKIRUTIMANA Sophonie, journalier chauffeur de tracteur
13. NSENGIYUMVA Edouard, coupeur originaire de Rutana
14. NIYONIZEYE Félicien, coupeur originaire de Butaganzwa (Rutana)
15. NSENGIYUMVA Jean Bosco, agent de sécurité à l'usine
16. NDUWIMANA Estella, femme saisonnière
17. NIYUHIRE Emile, coupeur originaire de Ngozi
18. BANZUBAZE Apollinaire, chef du comité des coupeurs

d. Les retraités

1. NDONGOZI Pascal, retraité de l'usine
2. HATUNGIMANA Pierre, retraité de l'usine